Benoît Desforêts

UN SILLON DANS LA FORÊT

Éditions Beauchemin
MONTRÉAL

N° 1535

Andrée Favrecau.
Lycée
Ex-t. Classique St-Sulpice.
Prix

UN SILLON DANS LA FORÊT

DU MÊME AUTEUR :

Le P'tit gars du Colon.

En préparation :
Le Mystère d'un Cloître.

Benoît Desforêts

UN SILLON DANS LA FORÊT

Éditions Beauchemin
MONTRÉAL

Droits réservés, Canada, 1936
par LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée,
Montréal.

Copyright, U. S. A., 1936.

Imprimé au Canada — Printed in Canada.

Aux
pionniers des sillons nouveaux,
nos
« faiseurs de terre »
joyeux et vaillants,

ces
pages nouvelles
de leur
Histoire
très simple et très grande.

AVANT-PROPOS

Le vieux "campe" au père François

J'étais à Mistassini, ce 24 de juin. Connaissez-vous Mistassini? Suivez sur la carte du *C. N. R.*, Québec et, vers le nord, Lac-Edouard, Chambord, Roberval, Dolbeau: Mistassini.

Une rivière, un monastère, un village, un centre de colonisation.

*
* *

A l'arrivée, saluons Dolbeau, la petite ville, fraîche éclose, dernière-née de l'industrie du papier. Sur son berceau veillait une fée: la *Lake St. John Power and Paper Company.*

C'est harmonieux, c'est pratique, cela fait vivre un peuple heureux.

Laissons derrière nous, à main droite, la ville et son moulin; traversons le pont rouge, un rapide écume et bondit: la Mistassini; remontons la côte raide d'un premier plateau; presque aussitôt, vers un deuxième, à notre gauche, grimpent des sapins, et, tout là-haut, de ce vert sombre ressort, en lumière vive, la brique rouge du grand cloître des Trappistes.

En bas, le chemin public poursuit son tracé de sable durci, tourne brusquement vers l'orient, passe la Mistassibi par-dessus la chute imposante, longe des maisons nombreuses et gagne l'église neuve de Mistassini.

*
* *

Donc, là-bas, pour fêter la Saint-Jean-Baptiste, un défilé de chars allégoriques du plus bel ensemble se prolongeait dans le chemin du Roi. Rien de trivial, un patriotisme du meilleur aloi, n'excluant pas la note comique. Les anciens « bûcheux », les

colons, tous les métiers au travail: boutiques du charron, du maréchal, et que sais-je! Un vieux avec sa vieille, souriant et saluant à l'antique manière, dans leur calèche démodée tirée placidement par un bœuf très vrai, en chair et en os.

Ah! surtout quatre percherons noirs, fiers et splendides, enlevaient superbement, sur une voiture plus lourde, tout un coin du Mistassini primitif. Un décor parfait de verdures et de broussailles, de rochers, de flots imitant la grande chute, et, sur le bord du rapide, une maisonnette de bois rond, avec toit d'écorce, porte basse, châssis étroits: la cabane rustique de jadis.

Or, cela figurait, une banderole l'attestait: « *La première habitation des Trappistes, en 1892.* »

Le bon souvenir d'antan!

J'admirais, je reconstituais le poème des origines claustrales.

Une voix, près de moi, lança tout à coup: "Dis-moi donc, le vieux « campe » au père François!

La parade s'en allait, me laissant à mon rêve. Ce vieux « campe » ? Ce père François?

Sans doute le pieux ermitage d'un solitaire? Et lui, ce père François, l'ermite, leur saint fondateur, aux vénérables trappistes?

Eh bien! non, pas tout à fait.

Le père François: un solitaire, à sa façon: père de famille, et marié deux fois, s'il vous plaît! Un saint? Dans le paradis, aujourd'hui, oui, sans nul doute. Mais l'auréole? oh, possible, pas encore! N'était-il pas un brin malcommode, à ses heures? Seulement, on dit tant de choses!

Et j'appris que la maquette en question représentait, proportions gardées, la toute première demeure bâtie, vers 1884, sur ces rives lointaines et inconnues; elle servait de logis misérable à François Gaudreau, « l'père François » du grossier moulin, près du rapide.

Durant sept ou huit longues années, jusqu'à l'arrivée des moines qui l'achetèrent, cette cambuse pauvre et désolante resta seule, toute seule, en la région sauvage et inexplorée. L'homme sciait sa planche, plus tard défricha, vaille que vaille, quelques arpents.

Le « squatter » rugueux, ce colon d'aventure, à quelles journées rudes forçait-il ses quatre jeunes garçons?

L'un d'eux en a rappelé le souvenir dans quelques feuillets épars. J'eus la bonne fortune de les recueillir.

Et d'une vie de misère, d'imprévus et de vaillance, j'écrivis l'histoire, discrètement remaniée, fleurie, çà et là, d'un brin de poésie, caressée d'un rayon d'idéal, devenant parfois drame ou roman : toute existence humaine en a sa part, celle du petit François de jadis ne pouvait s'en défendre.

*
* *

Un précédent volume, *Le p'tit gars du colon,* raconte l'enfance joyeuse et douloureuse de celui qui nous occupe.

Il s'appellera, comme son père, François Gaudreau. Il naquit en octobre 1873, au dernier rang d'Hébertville, du Lac Saint-Jean. Deux jeunes frères, Aimé et Théodule, l'accueillirent au logis ; un petit Eugène devait l'y rejoindre.

Oh ! pas riche, ni spacieuse, ni meublée beaucoup, cette cabane du colon, le home rustique au seuil de l'immense forêt de bouleaux et d'épinettes. On y besognait courageusement, traçant plus avant, chaque année, le sillon qui fait vivre.

Dieu bénissait le bon travail ; une pensée montait vers lui, journellement, de ce coin de terre neuve, pour le secours d'en haut.

Il arriva que petit François quitta ses langes peu douillets, puis le gros « ber » en bois de merisier, et s'enhardit, et franchit des espaces nouveaux, découvrit des merveilles dans les arpents défrichés, dans la forêt, dans le firmament superbe. L'amour du sol, l'amour des campagnes libres et vivifiantes prenait racine en son cœur.

Il eut d'autres attractions pour son âme ingénue : quelque magnifique dimanche de juin, durant toute une longue grand'-messe — sa première — les harmonies, l'encens, l'Eucharistie. Il goûta la succulente surprise d'un régal champêtre ; il connut le charme délicieux des bonnes veillées d'hiver. Les joies religieuses, les joies familiales : que cela donne de poussée vigoureuse !

Il s'initia de bonne heure au beau métier de son papa, l'« habitant », le semeur, le moissonneur ; il reçut de sa mère

leçons de prière et d'instruction rudimentaire, et de tous les deux, parents chrétiens, l'exemple du devoir loyal et fidèle.

C'est le bonheur : celui que Dieu répand sur la vie ordinaire ; l'enfance heureuse d'un petit gars, dix années de joies profondes venues du sillon paternel et de ce qui l'entoure de sa chaude affection : le foyer, l'église paroissiale, la forêt mystérieuse. Dix années : peu de chose ; elles suffisent pour boire à la coupe de la pure félicité la gorgée vivifiante qui soutient, qui forme l'âme pour la douleur future, et qui, dans l'épreuve et dans la défaillance, la fera se souvenir de l'heure matinale tant lumineuse et reposante.

Toutes les existences humaines n'ont pas commencé dans cette paix sereine ; mais les petits enfants de nos campagnes la vivent presque toujours.

*
* *

Hélas ! même pour eux les larmes devront couler : nous en portons la source dans notre âme.

François but l'amertume : ce fut cruel. Sa maman, de santé peu résistante, et déjà fatiguée, tombe malade, languit quelques mois, meurt sous les brumes de l'automne. Gaudreau, le travailleur actif et courageux, s'écrase sous le poids de son deuil. Elle ne revient plus, chaque jour, d'un sourire et d'une parole, soutenir son énergie, la bonne épouse. Elle partie, l'homme fort s'abat, reste prostré dans son inaction. La ruine monte et l'enserre. Les récoltes sont manquées, les dettes s'accumulent : la petite ferme ensoleillée, taillée jadis, fervemment, dans la forêt sombre, est vendue. Ce fut douloureux et pitoyable.

Quinze années : rêve perdu ; le premier abatis, l'installation du jeune ménage dans la cabane proprette, à la lisière du bois à déblayer, les sillons nouveaux, les gerbes neuves, le gazouillis des chers petits, éclos successivement. L'héroïsme constant, la marche toute simple et confiante, d'une saison à l'autre, vers un peu plus d'aisance. Avec la détente dominicale, le réconfort béni dans la maison du bon Dieu, les repos intimes près du poêle rouge et ronflant, quand, dehors, frappe la tempête ; l'essor

printanier, quelle ivresse ! dans le soleil et la verdure et le chant des oiseaux.

Fini ! Fini !

Tous les brouillards de l'automne. Du noir sur l'horizon clair ; une blessure vive dans les âmes.

*
* *

Alors pour vivre, dans ce désespoir, dans ce dénûment de tout, l'homme et ses quatre jeunes fils partent, grelottant sous la bise d'hiver, par les neiges, par l'espace désert et glacé, vers les chantiers de la Péribonca.

Cinq mois de labeur opiniâtre, dur et monotone. Vie de misère et de privations, d'humiliante consigne au service de l'étranger. Une masure délabrée sur la rive nue. L'âpre travail quotidien, sans idéal, sans avenir, au jour le jour, des billots, des billots encore, pour la tranche de pain, pour le morceau de lard salé, pour la guenille, un peu chaude, sous les frissons de la bourrasque.

Le petit François prie sa maman, revoit le foyer perdu, les frais labours au seuil du grand bois d'épinettes ; il n'y a plus un parfum de fleur, ni la chanson d'un oiseau, car c'est l'hiver et c'est l'exil. Petit François n'a plus d'église où prier le bon Dieu.

*
* *

Gaudreau cherche une issue.

Retourne à tes sillons, pauvre tâcheron de l'obscure besogne. Ouvre à nouveau, dans la bonne terre qui rappelle et qui pardonne, l'avenir. Songe à tes fils : sois laboureur ; le pain qu'on récolte vaillamment, donne la paix de l'âme et l'énergie du corps. Mais le cœur de cet homme est changé : le sillon n'aura plus ses amours, un rêve insoupçonné le harcèle, la fatalité l'entraîne : c'est l'épave dans le remous. Une circonstance fortuite marque l'orientation ; il entend parler des chutes de la Mistassini. Quelqu'un jette l'idée : « Bâtir un moulin là-dessus, faire de la

planche: voilà qui doit payer un homme!» C'est décidé: Gaudreau s'établira là-bas, sans tarder: quand il veut de volonté ferme, rien ne l'arrête.

*
* *

Lui, ses quatre fils, traversent, aux premières fontes, le grand lac, débarquent aux terres neuves de Saint-Méthode. Ah! c'était l'occasion propice de rouvrir le sillon. Des lots s'offraient pour quelques piastres. À cinq, les vaillants Gaudreau, les voyez-vous, au gai soleil, au rayonnement de la petite église, en la sympathie joyeuse des colons, bûcher, semer la vie nouvelle et cueillir les nouveaux espoirs? Hélas! l'homme s'entête: il lui faut son moulin. « Vous trois, restez ici, Théodule, François, Eugène: travaillez pour votre pension; moi, je monte là-bas; Aimé, suis-moi. »

Là-bas, c'était sur le bord sauvage de la rivière, trimer la bicoque, l'écluse, l'aqueduc en bois épais, le hangar pour le sciage. L'absence dura près d'une année. Le petit gars s'habituait au séjour hospitalier de Saint-Méthode; son âme retrouvait les joies d'antan. Ce ne fut qu'une halte au soleil. Le soleil ne dure pas toujours, il descend; les ombres grandissent et font la nuit. Cette ombre saisit le petit François. La vie douloureuse commença.

*
* *

Les étapes de son existence nouvelle sont marquées dans le présent ouvrage: *Un sillon dans la forêt.* Comment, tôt virilisé par l'épreuve, le jeune homme, presque un enfant, pourvut à sa subsistance; rencontra, sourire béni, l'ange de sa destinée; s'établit, seul d'abord, à dix-sept ans, sur un lot d'abatis; le creusa de sillons, à coups de pioche; le sema d'orge pitoyable et d'espoirs magnanimes; récolta gerbes de grains et fleurs de joie; bâtit son gîte, créa son foyer, faillit tout reperdre... quand l'amour du bon « chez soi », l'amour du sol et du sillon dans la forêt sauva tout. Depuis, dans sa vieillesse reposante, au cœur

même du village, dans l'harmonie des angélus et l'éternelle voix des eaux croulant sur les rochers, dans la caresse chaude et accueillante de sa maison blanche, il attend les cieux.

*
* *

Et cela valait d'être connu. Henry Bordeaux, l'écrivain psychologue et délicat, l'affirme : « De toute condition, si modeste soit-elle, acceptée courageusement, avec toutes ses obligations, rejaillit sur celui qui l'occupe, beaucoup de considération et de dignité. » Ah ! que voilà vérité bien vraie !

Fût-ce l'infime laboureur des plus ignorées terres neuves — et de celles-là surtout — s'il comprend sa tâche, s'il l'aime et s'il l'accomplit, son histoire est belle. Car n'a-t-il pas une âme humaine comme la nôtre, avec ses grandes douleurs et ses espérances renaissantes ? Et l'homme, qu'il se penche sur un sillon creusé péniblement sous le couvert des sombres forêts, ou qu'il cherche la science dans le mystère des formules et le dédale des pensées, l'homme intéresse l'homme, et les angoisses de son âme doivent toucher notre âme.

*
* *

Et pour revenir au héros très modeste de ces pages, songez qu'il eut bien son petit mérite. Son histoire n'est-elle pas une parcelle de la grande histoire nationale où s'écrivent les existences courageuses, où s'engerbent les moissons nouvelles ? Sans doute, il fut encouragé bientôt par l'œuvre analogue et de plus large envergure des moines-défricheurs, les Trappistes, devenus ses voisins ; et son labour initial sera rejoint par celui des généreuses familles de ces temps héroïques. Mais il vint avant tous ceux-là, sur les bords de cette Mistassini connue des seuls Indiens et de chasseurs nomades, et mieux encore, il y resta, malgré l'âpreté excessive du climat primitif, malgré l'absence pratique de toutes communications, malgré le travail rude et solitaire du pionnier d'un sol nouveau. Quelle qu'ait été — ou

n'ait pas été — l'influence des Gaudreau, il reste vrai que le *vieux « campe » au père François* fut la première habitation, il y a *cinquante ans,* d'une région inculte, aujourd'hui merveilleusement développée.

*
* *

Du sommet d'un demi-siècle c'est joie légitime de retracer le point de départ et la route parcourue. Sur tout un coin de province découvert, habité, labouré, plane toujours l'âme chrétienne, active, loyale, vibrante et joyeuse au travail, l'âme des vrais colons. C'est votre œuvre, et c'est votre gloire, nobles « faiseurs de terre ». Et l'histoire d'un seul devient l'histoire de vous tous.

*
* *

Et notre histoire, à nous, pauvres humains, défricheurs d'une vie souvent bien aride et revêche, où va toute journée terrestre des joies à l'épreuve, de l'épreuve aux joies nouvelles. Nous traçons notre sillon vers l'infini, tout ainsi qu'en ce pays de plus dur labeur où le récit nous conduira, les rivières s'ouvrent, sous l'opaque frondaison, dans les rochers et les abîmes, vers le grand lac, leur chemin limpide ou bouillonnant d'écume; le colon récolte le pain futur de chaque jour là même où sont tombés, sous sa cognée, les bois immenses; le moine, priant et pénitent, fait croître les moissons nourrissantes, et descendre la rosée mystique aux longs espaces fécondés par son sacrifice. Tout être doit, d'une certaine sorte, lutter, souffrir, se frayer passage libre jusqu'au but mystérieux marqué par la Providence.

Le petit volume que voici ne pourrait-il pas s'élever à la hauteur du symbolisme? Il serait alors, du moins il voudrait l'être, en même temps qu'étude d'âme et épisode de colonisation, un encouragement à poursuivre, malgré tous obstacles de rocs et de renversis, de passions et d'embûches, avec la foi, l'espérance et l'amour, notre *Sillon dans la Forêt,* notre existence vers Dieu.

PREMIÈRE PARTIE

Le moulin de la Grande Chute

I

La montée tragique

L'homme du moulin, l'père Gaudreau, s'en était venu chercher du renfort. Il remonterait avec un certain Noël Perron, avec son fils Aimé (bientôt quinze ans), puis, soudain se déciderait à joindre aux deux autres, le petit François.

Partir: il en coûtait à l'enfant.

Qu'était-ce, Mistassini? Le désert.

Aimé lui parlait de rivières retombant l'une dans l'autre: le confluent sauvage et grandiose, un gouffre de granit: la Mistassini, la Rivière-aux-Rats, la Mistassibi s'y précipitaient, formaient, dans un décor mystérieux de bouleaux et d'épinettes, la rivière unique, radoucie, promenant, jusqu'au lac, ses méandres ignorés.

Il ajoutait que là-bas s'ouvrait un pays de bois sombres, de savanes sans fin, de coulées tortueuses où se tassait le gibier, et de buttons farouches, et d'eaux profondes, pleines de poissons, et de chutes formidables, et de rochers extravagants.

Et cela plaisait au petit François; l'imagination se donnait carrière; l'instinct du trappeur s'éveillait.

Mais quitter Saint-Méthode, le beau village naissant sur les deux rives de la Ticouapé: quelle voix secrète lui disait que c'était perdre les joies plus calmes, plus durables, plus utiles: ce bonheur intime et réel qui de la terre neuve labourée, cultivée, soignée jalousement, du sillon fécondé, monte vers l'âme, et l'embaume, et l'épure, et la dilate

infiniment sous les souffles du large, dans les sourires de l'azur, dans la divine attirance de l'espace?

Partir: il le fallait, le père l'exigeait. Les adieux à Saint-Méthode, aux deux frères, à la bonne dame dont la sollicitude l'avait choyé, ces adieux d'un petit villageois, gauche et timide, ne sont jamais ni compliqués ni larmoyants. Le cœur peut sentir bien fort; la bouche et les bras sont tôt paralysés.

*
* *

Donc, en ce clair matin du 14 avril, ils s'en allaient.

Voici que le charme de la randonnée saisit notre petit homme. Il faut, à cet âge, si peu pour distraire et consoler.

C'était encore l'hiver; mais le soleil attisait sa flamme; il jetait des perles sur la neige et de l'or aux frimas. Une bande joyeuse d'oiseaux blancs se posait sur la croute de nacre, durcie par le froid de la nuit, s'envolait, s'abattait plus loin, recommençait l'exercice souple et gazouillant, s'obstinait à suivre, pour les égayer, nos quatre voyageurs vers la Mistassini.

Et sur cette rivière ils marchaient maintenant, sans le savoir, tant se confondait son embouchure immense avec le lac dont ils avaient de biais traversé, portés par la glace, l'extrême pointe.

Raquettes aux pieds, pour la course rapide; ayant gros bas d'étoffe, mitaines de peau rude, capote épaisse et bonnet de laine, bravant l'air piquant, la caravane muette se frayait passage dans les neiges, parmi les touffes d'aulnes çà et là plaquées, et l'enlacement des hautes herbes.

Sauf petit François, chacun tire son traîneau chargé: c'est de la ferraille pour le moulin; quelques vivres: le repas de midi. Aimé porte en plus, sur son paquetage, deux petits chats, l'espoir de l'avenir! Ils sont dans une

boîte de carton percée de trous. S'ils respirent, ne vont-ils pas geler? Nous les retrouverons sains et saufs. Deux petits chats la vie sauve: c'est bien de cela qu'il s'agissait!

François, le jeune, pousse un cri: la glace mauvaise sur un fouillis d'herbes, s'est rompue; toute la jambe est dans l'eau froide; ce n'est rien. Un nouveau cri: la brisure s'est élargie, trou béant sans fond. Aimé s'y débat. Le père entend l'appel, lâche son traîneau, accourt, tend le bras et s'enfonce. Et du même coup Noël Perron, pour les sauver, s'élance, et cale, et tous les trois vont se noyer.

Petit François pleure, tourne sur la glace branlante, autour de cet abîme.

« Papa! Papa! »

Le père garde sa présence d'esprit, se maintient sur l'eau, mais ne peut s'agriffer à la bordure qui s'effrite sous ses doigts:

« Viens me tendre la main, mon petit garçon. »

L'enfant prudemment s'avance, encore, encore, allonge le bras tant qu'il peut, saisit la main, se cramponne de son mieux, et — c'est presque un miracle — hale son cher papa. Sauvé!

Pendant ce temps, Aimé, pris de crampes, disparaissait.

« Va vite, va vite, François, ton frère *achève.* »

Gaudreau, lui, se porte vers Noël qui s'enfilait sous la glace.

Dieu soit béni! Tous les quatre ont pu sortir de l'impasse et gagner terre.

Ils sont sur la berge, trempés, transis, grelottants. La bise, depuis une heure, s'est levée: menace de tempête de neige et de froidure. Par malheur, peu d'arbres préservaient de l'âpre morsure. Il y avait des taillis.

C'eût été joli, le paysage d'hiver aux teintes harmonisées: le vert-olive du cyprès, le sombre de l'épinette, le reflet blanc-gris des petits bouleaux tranchant sur le brun

des massifs d'aulnes; mais pas une feuille, pas de ramure coupant le vilain vent; les branches des conifères rabougris étaient basses, la neige, trop haute; par-dessus l'abri misérable les grands souffles glacés jetaient le frisson. Oui, c'eût été joli. Pas ce jour-là!

Pourtant la fatigue, la faim, les habits mouillés:

« Halte!» commande le père.

Il fallait du feu. Les allumettes humides ne prenaient pas. Toutes y passèrent, et, de colère, Gaudreau la boîte vide:

« Misère d'un nom! on va geler vivant. »

Une idée.

« Papa, fit Aimé, j'ai mon fusil.

— Pour nous tuer? railla Perron.

— Tais-toi, Noël; mon fusil, c'est-à-dire le canon seul, avec des « caps » et de la poudre.

— Ça fait, ça fait; le père approuve. »

Tout réussit. Il fit partir le coup avec une hache; la bourre de coton prit feu; on alluma du bois; on se sécha; on dîna; puis l'on repartit, longeant la rivière.

La tempête calmée recommença.

De la neige fondue collait aux habits, s'attachait aux chaussures, rendait la marche lourde et glissante.

On n'avançait plus.

Le soir tombait déjà. Nul espoir d'arriver, au bout des vingt et un milles, au terme du voyage.

Malchance nouvelle: Gaudreau n'avait emporté que les vivres du dîner; on devait souper des quelques provisions laissées au logis lointain. Hélas!

Il tinte souventes fois, ce mot triste, dans nos pérégrinations terrestres!

Le petit François, Aimé lui-même, tombaient de lassitude. Ils s'assirent côte à côte, se serrant pour un peu de chaleur, sous un arbre renversé. Gaudreau bâtit, avec Noël,

une cabane de rencontre, la recouvrit et l'entoura de branches d'épinette. Puis il dit:

« On va se débiter un beau tas de bois sec. »

L'abri, du feu: c'était l'espérance d'une nuit passable. On cherche la boîte de caps, on déballe tout le paquetage: rien: Misère de misère! le sorcier s'en mêle! La boîte est restée sur l'emplacement du dîner. Oui, vas-y voir! Trouve la place! Et trouve les pistes! Et fouille jusqu'à demain! Bonsoir!

Il fallut se résigner: pas de feu; pas de souper.

On étendit dans la hutte un lit de sapinage; on fit des mêmes petites branches, piquées les unes dans les autres, une couverture rustique. Gaudreau se coucha; Noël, à son tour. Les enfants, pris entre les deux hommes, dans un étau vivant, ne purent, de la nuit longue, ni se retourner, ni seulement bouger.

*
* *

Tout passe: les nuits d'allégresse factice, au bruit des coupes, en l'harmonie des valses; la nuit désolante et glaciale en quelque savane perdue. Le matin se lève, et le jour nouveau réserve à l'humanité ses joies et ses douleurs.

Ce ne fut, pour nos voyageurs, ni joie, ni soleil, ni regain d'énergie. Les pieds meurtris, l'estomac vide, la tête lourde, le cœur endolori — toute souffrance physique et morale aboutit à ce pauvre cœur — ils repartirent.

Des heures longues et traînantes. Les milles se nouaient péniblement. Quand finirait la chaîne pesante?

Ils marchaient toujours.

Enfin l'un des enfants, le plus vieux, Aimé, se laissa choir:

« Je ne suis plus capable. »

C'était une pitié! la faiblesse, le froid, la fatigue:

« Laissez-moi mourir; je vais mourir ici.

— Courage, répondit le père; nous mourrons tous, ou l'on se rendra tous. »

Il enveloppa le jeune homme d'un lambeau de vieille tente trouvé sur le bord de la rivière, le coucha sous un cyprès à la ramure touffue, ramena sur lui des branches de sapin:

« Repose-toi; refais tes forces: nous attendrons. »

Ce qui leur manquait plus que la nourriture, c'était la flamme chaude et vivifiante d'un brasier. Le bois sec abondait, la mousse, le foin bleu desséché du dernier automne. Quelle étincelle jaillirait! Leur désir s'enfiévrait; ils tendaient, inconscients, leurs mains raidies vers ce foyer qui ne flambait toujours pas.

Et leur désir s'exaspérait.

Gaudreau se souvint d'une méthode indienne. Il prit deux morceaux de bois fendu:

« Si l'on pouvait réussir, peut-être sauverais-je mon enfant. »

L'une des bûches fut mise à terre; petit François la retint fortement; le père se mit à la scier vigoureusement avec l'autre pièce. L'homme eut une pensée chrétienne:

« Disons le chapelet de la Sainte Vierge pour qu'elle nous donne du feu. »

Noël tira son rosaire, murmura tous les ave que les autres finissaient, les cinq dizaines. Gaudreau n'arrêta point de frotter les deux morceaux de bois l'un sur l'autre.

Hélas! — l'éternel refrain! — dans ce bois entaillé par le frottement, pas la moindre chaleur; l'étincelle de vie ne paraîtrait pas.

On se découragea.

La scène douloureuse de la veille recommença: l'abri

de branches, mal fermé, le jeûne, le froid, la longue nuit sombre, frissonnante, lugubre.

Un second lendemain. Un second élan, presque furieux et désespéré, vers le but.

Il restait quatre milles avant la Mistassibi; il restait à la franchir, cette rivière large et creuse; il restait encore, sur l'autre rive, à se traîner jusqu'au campement, à la hauteur de la grande chute. Et si la glace avait cédé sous l'action du courant et du premier dégel?

On repartit. Ce fut de l'héroïsme. Et vous savez, bons anges gardiens, que nul d'entre eux n'accusa la Providence. Ils acceptèrent l'épreuve. Ils iraient jusqu'au bout de leurs forces. Et, cela fait, Dieu les recevrait dans son paradis.

*
* *

Enfin, la rivière.

Gaudreau se hâta, devançant les jeunes épuisés de lassitude et de faim; ils peinaient dans la neige collante et les broussailles têtues.

Il cria soudain, l'homme, se tournant vers ses fils — il eût mieux fait de ne rien dire:

« L'eau! de la belle eau claire! Misère de tous les noms: on ne passera pas! »

Aimé, François, Noël: tous les trois l'entendirent.

Une angoisse, comme de rudes tenailles, une douleur cuisante les saisit au cœur, les pinça cruellement.

Les enfants se laissèrent choir dans la neige molle; ils allaient pleurer; ils se continrent, par habitude déjà prise de réagir contre le malheur.

De gros nuages noirs passaient, rapides et se heurtant, sur le firmament. Les deux petits avaient levé les yeux là-haut, pour une prière, pour un appel à leur chère maman, rendue de l'autre côté plus beau du sombre firmament.

Ils croyaient bien qu'ils allaient mourir. Alors, certain, certain, leur bonne mère descendrait les chercher.

Mais elle viendrait dans un rayon clair; ils ne voyaient que du noir dans la forêt d'épinettes, et, par-dessus la forêt, du noir infiniment plus triste dans le ciel. Maman!

Noël Perron ne s'arrêta pas; il rejoignit Gaudreau.

C'était vrai: soixante-quinze pieds d'eau; le courant passait, infranchissable.

« Attends un peu, François. Attends un peu: je te dis, moi, qu'on passera. Regarde donc: l'autre moitié de la rivière reste prise en bonne glace solide.

— Puis? »

Il chercha du regard, un instant, répondit aussitôt, tendant le bras et sa hache tout au bout:

« Vois cette épinette: si ça ne fera pas, je te dis, un pont extra!

— Comme de raison, Noël, comme de raison! »

L'espoir et le courage revinrent du coup. Ils sont joyeux compagnons, l'espoir et le courage; ils nous arrivent toujours ensemble. Ils mettent du soleil dans l'âme; et le soleil, c'est si bon, n'est-ce pas?

Gaudreau fit un pas en arrière:

« Venez-vous-en, les enfants; découragez-vous pas: nous passerons sur l'autre bord. »

Il y eut ce petit miracle qu'un ange compatissant poussa très fort, soudainement, la masse des nuages qui bouchaient l'horizon. Du vent très doux arriva de l'ouest; le bleu du ciel reparut, et, dans ce bleu, tout le soleil des matinées lumineuses.

Ce fut une caresse pour les petits corps gelés et défaillants; ce fut une allégresse pour les âmes.

Merci, mon Dieu, pour votre bon soleil.

À jeun depuis la veille, depuis l'avant-veille au soir, Noël et Gaudreau mirent deux heures à bûcher la grosse épinette. Ils en riaient. C'était drôle. N'ayant plus la force des grands coups retombant d'où revolent les éclats, ils taillaient le tronc tout autour, à la façon des castors; le poids seul de la hache, qu'ils levaient avec effort, tranchait de misérables copeaux. Et ces copeaux restaient pendus par leurs fibres, ridiculement; ou, sans vigueur, le long de la souche glissaient sur la neige, au pied de l'arbre.

Ils en parlèrent souvent, Noël Perron et François Gaudreau, les hardis bûcherons, de la belle épinette abattue, ce jour d'avril, par deux fiers castors!

Elle tomba: ce fut l'essentiel; livra passage sur la glace forte. C'était le salut. Les malheureux bénirent Dieu.

Tout n'était pas fait.

Plusieurs coulées, raides et profondes, retardaient la marche. On y glissait sur la neige jusqu'en bas; il fallait remonter l'autre pente, sur les mains et les genoux, soufflant, suant, pris de vertiges, tant la faiblesse épuisait les dernières ressources vitales.

*
* *

Le moulin parut enfin tout au pied de la chute formidable.

Petit François le vit à peine, ne le regarda pas, ni la tombée grandiose des vagues écumantes, ni l'amphithéâtre. Le soleil étincelant dardait, sur cet espace ouvert, ses rayons très chauds. Le printemps s'active, au Canada, quand il s'est décidé de venir.

L'enfant n'en pouvait plus; son frère, plus âgé, paraissait accablé davantage encore; les deux hommes n'étaient guère vaillants. Deux longues heures s'écoulèrent à parcourir les quatre arpents, du moulin jusqu'à leur cabane, sise plus haut sur le rapide.

Parcourir! Croyez bien qu'ils ne couraient pas! Ils avançaient de vingt pas, s'asseyaient de longues minutes, refaisaient vingt pas, retombaient, et certainement se seraient endormis dans la neige et le soleil et le fracas étourdissant de la cataracte, si finalement, surmontant la dernière répugnance, s'accrochant au dernier espoir, Gaudreau n'avait dit, presque à voix basse, épuisé:

« Nous y voilà! »

On alluma le poêle. François vit un chaudron, découvrit au fond quelque reste de ragoût, vieux de huit jours, fit signe à son frère. Les deux affamés, saisissant chacun sa palette de bois, n'ayant pas de cuillers, se mirent à manger à pleine bouche. Ils se faisaient mourir. Le père les arrêta brusquement; ils se couchèrent.

Gaudreau, lui aussi, s'écrasait de sommeil. Il lutta contre sa fatigue; et d'heure en heure, réveillant de force ses enfants, il leur donnait quelques bouchées de nourriture.

Telle fut l'arrivée du petit François Gaudreau, ce 16 avril 1885, à Mistassini, premier résidant d'une place qu'il ne devait plus quitter.

N'avais-je pas raison de l'appeler la montée tragique?

II

La cabane misérable

Qu'importe chemin douloureux à qui trouve logis accueillant!

Ce fut la bonne aubaine du petit François?

Ah! détrompez-vous.

Maisonnette de billots, de troncs à peine équarris, se croisant des quatre angles: telle était la cabane des Gaudreau. Pauvreté. Misère parfaite.

La porte? Des bois fendus cloués en longueur sur deux traverses. Et si basse! On se baissait pour la franchir. Et puis, après, le plafond n'était guère plus haut. Vous n'auriez peut-être pas osé redresser votre taille entière. Et ce qu'il faisait obscur à l'intérieur! Un châssis. La petite vitre grossière ne filtrait pas toute la belle clarté du jour; et, par les saisons longues de neige et de pluie, c'était presque tout noir. Le parquet? Non, certes, de la planche unie; des bois ronds: on y marchait mal; l'équilibre des meubles — si meubles s'y étaient logés — n'aurait rien eu de stable. On mesurait, en superficie, Dieu sait quel bel espace! On n'y pouvait, je crois, ni recevoir visite nombreuse, ni tenir parlement... qu'en rêve!

Pour rêver, il faut dormir; pour dormir, un lit.

Ne vous en faites pas; ils s'y trouvaient, les « beds », deux par deux, l'un sur l'autre, avec, pour fond, des « baretons », c'est-à-dire de petits barreaux, les ressorts de ces temps-là!

On s'étendait sur des branches de sapin; on s'abritait sous un débris de tente de coton. Il existait, c'est vrai, une couverture, une seule, avec un unique oreiller de paille; le père s'en servait. Alors, celui des plus jeunes enfants qui sommeillait à ses côtés avait chance, en se coulant sous l'heureuse « catalogne », d'attraper un brin de chaleur en plus!

Il y avait encore une espèce de table confectionnée, elle aussi, avec des éclats fendus. On ne trouvait pas de chaises. Le père, roi privilégié du cabanon, possédait un escabeau, et, de plus, un vieux poêle: une « chienne » à trois pattes. Encore devait-on, pour les repas, maintenir ferme là-dessus le chaudron vieux, bosselé, noirci à plaisir. Notons que le précieux vase ne contenait souvent qu'une soupe à l'orge. De l'orge, de l'eau, du sel: potage exquis, avec autre chose! maigre pitance, sans lard ni graisse!

Et cette orge de malheur, il la fallait piler dans un pilon au moyen d'une piloche. Besogne d'esclave! À la fin c'était à qui ne pilerait pas avec la piloche dans le pilon!

Il arriva que, retenus prisonniers par la débâcle, et les glaçons obstruant la rivière, ils n'eurent à avaler, onze jours durant, que cette bouillie fade. Et de se tenir penchés dans la vapeur du chaudron sinistre, leurs visages enflèrent comme des tambours.

Après ce régime, des pommes de terre cuites sans autre aliment, paraissaient un régal. On les trouvait « sérieusement » bonnes.

*
* *

La cabane misérable avait ses instants de gaîté lorsque Mine, la chatte mignonne sauvée du naufrage, répétait ses gentilles manœuvres. Le dos rond, les ronrons, la petite musique d'amitié, connu, connu: toutes les chattes font cela; mais elle, bonté! fine en sorcière! On la mettait dehors: elle n'en avait cure; sautillait, de roche en roche, sa ronde menue, près de la cascade; humait l'air frais, saluait le soleil, revenait gratter la porte close. Point de réponse? Très bien. Sans gêne et fort habile, grimpant, s'accrochant de ses longs ongles pointus, elle appuyait la patte sur la clenche, et — tirez la bobinette! « Entrez, madame: vous êtes chez vous. »

Ils étaient deux: Mine, la chatte; Minou, le chat.

Elle, svelte, ravissante, au pelage grisâtre teinté de jaune, avait de grands yeux bleus très vifs, intelligents, mobiles à ravir. Elle portait curieusement autour de la patte droite une bande légère de poils d'or; la montrait, coquette, comme d'autres, une tache de beauté. Mine aimait la caresse, le home rustique, la souris familière du logis. Qui n'eût choyé Mine si gracieuse?

Lui, gros matou, fier et sournois, vagabondait par chaumes et ravines; croquait mulots et musaraignes; jetait sous-bois l'effroi de ses longs poils noirs.

Oh! la peur terrible de tous les oiseaux dont il brisait les nids, brisait les œufs, brisait l'espoir.

Et parfois, dans les nuits claires, Minou revenait, câlin, sous un rayon de lune, miauler quelque refrain tendre à Mine, heureuse et flattée.

*
* *

Ils devaient, mieux que de contempler Mine ou d'écouter Minou, besogner dur, les pauvres enfants.

Tous les quatre, maintenant réunis en la cabane — car le temps passe, et, depuis la montée tragique, d'autres s'étaient accomplies, moins périlleuses, amenant Théodule et petit Eugène — donc à tous, à chacun, le père, rude bourreau d'ouvrage, imposait la corvée quotidienne.

C'était, avec moins d'assistance, de distraction, de nourriture, de chétif réconfort, le même travail que dans un chantier quelconque. Le bois de chauffage, l'hiver: Eugène et Théodule y pourvoyaient. Un chevalet grossier, la sciotte — petite scie à main — c'était tout l'outillage. La « bille » de bouleau posée à grands efforts sur le chevalet, Eugène, à cheval sur le morceau, le maintenait immobile autant que possible. Théodule sciait, sciait. Parfois, brutal, l'instrument restait pris; bois et chevalet trébuchaient sous la poussée; Eugène et Théodule tombaient du coup, et riaient ou pleuraient suivant l'humeur du jour.

Pour la cinglante froidure hivernale, d'urgence, encore, dès la première neige — elle arrivait si vite, si vite; en septembre, certaines années — l'on procédait au calfeutrage sommaire de la bicoque. Vaille que vaille, sans maman qui surveille, vous comprenez, sans grande sœur dévouée

qui corrige et refait la besogne, mon Dieu, les garçons en ménage, c'est toujours bâclé à la diable!

Et d'ailleurs, Gaudreau ne voyait que le moulin. Son moulin! Tout convergeait vers le sempiternel moulin. Bûcher, descendre les morceaux, réparer l'écluse, le grand canal en madriers par où les vagues, dérobées au rapide, roulaient, retombaient sur les palettes de la roue. Et puis, à l'époque de la crue, le sciage, l'empilage, la manipulation lourde, éreintante, monotone et sans répit, de tous ces billots, de toutes ces planches rugueuses, collantes, écorchant les mains, noircissant la peau, laissant aux pauvres vêtements, déchirés et mal reprisés, de sales paquets de résine.

Et guère le loisir de s'asseoir, je vous assure, ni de respirer, tout à l'aise, sur quelque roche, à l'ombre, les deux pieds endoloris dans l'eau claire et fraîche qui passait, qui chantait la folle ivresse d'aller, d'aller toujours, libre et sans remords et sans retour, vers l'immensité!

Gaudreau ne badinait pas, ne lambinait pas non plus, et dame! vous savez, les petits, fallait que ça trime à la belle journée, quasiment sans sourciller, sans un soupir ni une larme.

Eh! soit! le travail: on s'y entraîne, on se durcit l'épiderme, on se forge des muscles de fer, des bras d'airain. Reste le cœur, le grand sensible. Et petit François, plus que les autres, souffrait de ce côté-là.

Le cœur! Rien, dans la cabane misérable, pour le satisfaire: ni mère douce et caressante, comme jadis, en la petite ferme heureuse. Finie, cette joie! Ni sœurette souriante, comme au bon gîte hospitalier de Saint-Méthode; ni son de cloche, ni voix d'enfants égayant la solitude; ni cris d'animaux, cette fanfare fidèle et sonore de l'aube et des crépuscules, et qui chante la vie, et qui devient la fête journalière à qui chérit le sol et le mystère des campagnes.

Ni bouquets de fleurs embaumant les alentours; ni cage suspendue où turlute un petit serin jaune animant la chambre.

*
* *

Il avait, le pauvret, de ces grands chagrins qui font sourire. On ne devrait jamais sourire d'un chagrin d'enfant. Le cœur est chose trop belle; et ce qu'on aime à douze ans, quand on le perd, fait souffrir d'une vraie souffrance.

Qu'aimait-il tant, petit François, pour y songer de longues heures? Voici. Peut-être ne comprendrez-vous pas. Moi, parfaitement; et c'est pour cela que je vous le raconte.

La maisonnette solitaire attira les mésanges. Elles sont si familières. Dieu les créa pour la joie des ermites et des enfants. Petit François les connaissait, les attendit tout le premier hiver, n'espéra plus. La nouvelle du toit nouveau prenait son temps sous la ramure.

Dès le second décembre, par un froid sec et du soleil très gai, le petit cri sonna clair, de branche en branche, autour de la cabane. « Tchick-a-di! Tchick-a-di! Tchick-a-di-die! »

François tressaillit:

« Les voilà! »

D'un bond dans le froid, dans le rayon, sous l'épinette branchue.

« Tchick-a-di!» Petites boules de plumes; une tête, une queue, pas de cou, sautant, volant, virevoltant. « Tchick-a-di! Tchick-a-di! C'est nous! Vive l'hiver, le froid, le beau soleil! Nous avons faim. » Tout cela par un seul cri.

L'enfant prit du pain, l'émietta, se cacha.

« Tchick-a-di! Là! là! que c'est bon! » Il prit un peu de graisse. « Oh! oh! c'est meilleur! » Et doucement tendit le régal sur la main, sourit aux jolies mésanges.

« Tchick-a-di! Tchick-a-di! c'est meilleur! » Une s'enhardit; les autres chantaient. « Tchick-a-di! C'est un gentil gars! » La petite boule de plumes sauta sur l'épaule, sur le bras, sur la main, oh! joie du petit François! saisit l'appât, et depuis, reconnut le p'tit gars gentil, et revint, confiante et joyeuse.

Et vous ne devinez pas la fin?

Minou, le cruel! sous les yeux du petit François. Trop tard! trop tard!

Adieu, ma mésange!

Il pleura. Je le comprends.

— Pour un oiseau?

— Sans doute. Mais quand le cœur n'a plus autre chose!

Il y avait encore le bon Dieu.

Lui, doucement, parle à notre âme et la console. Il a tant de voix éloquentes, et notre âme est si bien faite pour les comprendre! même celle d'un petit enfant, et mieux, celle d'un orphelin.

Souventes fois, aux soirs d'été majestueux, François montait, plus haut que la cabane, sur le grand pic de glaise et de rocaille d'où l'on voit, à ses pieds, dans l'abîme, bondir, écumer, se tordre et s'enfuir les flots tumultueux. La vie, ses orages, ses tempêtes, ses chagrins, ses angoisses: tout passe, tout disparaît. Les flots qui mugissaient, glissent maintenant, tout là-bas, en la rivière calmée; ils se taisent; ils vont, tranquilles, baignés d'un rayon d'or, vers le terme.

Et devant lui, parmi des flots nouveaux qui hurlent et qui se brisent, un îlot, quelque roc solitaire, émerge, solide, que la houle ne peut ébranler. Tout au sommet, sur la crête paisible, un pluvier ferme ses deux ailes, se repose et va dormir. Et dans une fissure où le vent mit un

peu de sable, un léger campanule se dresse, ouvre sa corolle, sourit au ciel et boira, demain, sans trouble et sans crainte, sa goutte de rosée et son soleil nouveau.

Petit enfant, crois en la Providence! Tu vaux plus que la rivière, plus que l'oiseau, plus que la fleur d'un jour. Et si tes heures d'ici-bas, douloureuses, se tourmentent: espère! si bonne sera la journée longue du paradis! Si tu cherches ton repos, l'aliment vivifiant de tes aspirations, demande et reçois la paix et la grâce de ton Jésus.

Tout manquait dans la cabane. Mais on y priait: c'était gage d'avenir meilleur. Prière peu longue, parfois omise, le matin, dans ces réveils subits, à peine conscients, lorsqu'il fallait vitement reprendre le collier. Toujours le signe de croix aux repas ; surtout, fidèle et sincère, l'avé maria du soir.

Et tous les dimanches de l'année, le chapelet, compté sur les dix doigts. En dehors de cela, disette spirituelle: ni communion, ni messe, ni prône, ni parole pieuse d'une bonne mère élevant au-dessus du terre à terre le cœur des quatre enfants malheureux.

Voilà: trois ou quatre pages racontent ces privations du corps et de l'âme. Trois lignes auraient suffi; moins que cela: le tout petit mot bref, immense dans sa nudité poignante: rien!

Ne lisons pas seulement ce récit d'autrefois; méditons-le; sachons admirer les vaillants de ces temps d'épreuve et d'héroïsme.

Et bénissons le ciel si nos destinées, à nous, furent moins heurtées de larmes et de privations.

III

Le sourire de la glèbe

Je n'ai rien dit — je le réservais pour ici — d'une souffrance spéciale de notre petit François.

Il aimait la terre.

Il avait promis à sa maman, du fond du cœur, en cette nuit lugubre de sa mort, de l'aimer toujours, la bonne terre de « chez nous ».

L'heureux « chez eux », perdu si vite, sombrait dans la vente forcée; dans la ruine de leurs espérances.

Mais Saint-Méthode lui souriait; les terres neuves l'accueillaient. Joie profonde du p'tit gars! Respirer tout à l'aise et pour toujours — il le croyait — l'arome frais et délicieux des labours et des moissons. Fini, l'hiver, l'enfant rêvait, dans l'ivresse naissante du printemps, de creuser des sillons neufs.

Il entendait l'appel du sol.

Soudain l'on repartait.

L'exil nouveau: Mistassini! Le désert inculte, sauvage, ignoré. Sables arides, forêts et rochers.

Il oubliait, petit François, que Saint-Méthode, que tous les beaux villages canadiens avaient commencé sur l'emplacement d'un premier arbre bûché, d'une roche arrachée, souvent d'un sable sec trempé de sueurs.

Eh bien! c'est cela. Pourquoi n'y avoir pas songé plus tôt?

Les gros arbres tombaient tout à l'entour de la cabane, près du moulin, pour le sciage des planches. L'espace peu à peu s'ouvrait; la terre buvait enfin du soleil bien chaud, recevait tout entière la rosée féconde printanière.

Une idée germa; l'enfant sourit, tendit ses deux mains: « Je l'aurai, je l'aurai, la moisson nouvelle, où, jusqu'ici, rien n'a poussé pour notre faim. »

Et ce fut décidé.

Le père approuva; les trois frères n'y pensaient pas, trouvèrent le projet « plein de bon sens », donc, à l'œuvre!

Petit François jubilait, fardochait, ramassait, «clairait» la place, entraînait tout le monde, si bien que « cela devint sérieux ».

Et le gros bœuf qu'on avait fait monter de Saint-Méthode, cet hiver, pour charrier les billots jusqu'au moulin, fut chargé de labourer, en toute misère et avanies, les arpents déboisés, encombrés de souches malcommodes, mais tout de même « pas trop pires ».

Et par un soleil levant de juin, Gaudreau, l'ancien colon — ah! s'il l'était resté! — refaisait le geste heureux d'autrefois.

Il sortait de la cabane misérable; il portait en sautoir un lambeau de toile, et serrait sur son cœur — une émotion, comme jadis, l'étreignit un instant — le grain de la pauvreté, l'orge: le froment chétif des malheureux.

Ce n'était plus le blé royal et nourrissant des beaux sillons; c'était une richesse quand même; c'était une fierté: il pourra, dans six mois, redire la parole consolante: « Mes petits enfants, le pain que nous mangeons, nous l'avons semé, nous l'avons récolté. Après le bon Dieu qui l'a béni, nous ne le devons qu'à nous-mêmes. »

*
* *

François revint, chaque jour, visiter son champ. Il disait « *mon* » champ: il n'avait pas tort.

Vraiment, ça poussait. Pourtant moins bien que « chez eux ». Les mottes n'étaient pas écrasées comme il faut; les sillons peu creusés: des flaques d'eau restaient longtemps après les fortes pluies; du grain pourrit; ou ne leva pas; ou jaunit trop vite; ou fut ravagé par les mulots. Minou ne faisait pas tout son devoir, et Mine avait trop peur de ces grosses vilaines bêtes noires qui se dressent, arrogantes,

et ne prétendent pas se laisser croquer par une petite chatte de rien du tout.

Il y avait plus dangereux que les ondées, que les rongeurs, deux fléaux faillirent tout perdre.

D'abord le gros bœuf.

Il s'était dit, regardant bêtement tous ces brins verts: « J'ai labouré; c'est mon travail si ça pousse; c'est à moi. Donc... »

Il planta ses lourds sabots, tendit sa langue longue.

Vive Dieu! François veillait.

« Va-t'en! va-t'en; gros « bœû »! Sorcier! Crapaud! Va-t'en, que j'te dis! »

Le gourdin fut lancé, frappa juste. Le danger continua; la tentation persista: l'histoire universelle pour les gros bœufs, et pour nous! Le fruit défendu; quelque démon qui pousse.

L'autre mal fut terrible. C'était le désastre. Mais encore François intervint.

Une nuit, fin d'août. La sécheresse depuis des jours. Or, l'après-midi, sur la grève, près d'une souche vermoulue de vieux sapin, Théodule et le petit Eugène s'étaient assis; Théodule fumait; on n'est pas canadien, on n'a pas quatorze ou quinze ans, jeunes gens des bois et des sillons, sans pipe ni tabac. Il faut aussi des allumettes: ce fut le malheur. Sans doute mal éteinte et lancée dans le tronc creux, la flammèche tomba sur l'amadou; le feu couva lentement, s'étendant, invisible, tenace; survint le soir, le vent nocturne: une flamme jaillit. Tout flambe: et la souche, et les broussailles, et le foin bleu. C'est l'incendie sur la rive, au flanc de la côte, sur la batture où rêve, en dormant, la moisson mûre. La clarté vive traverse le petit châssis, réveille François. D'un regard il a tout vu; d'un bond, d'un cri, jeté l'alarme: « Le feu! le feu dans notre grain! »

Il montait, le brasier, mais pas encore n'atteignait les parcelles. Et de longues fougères, et de branches d'aulnes, et d'une pelle carrée les cinq Gaudreau frappèrent les flammes, les tuèrent à deux pas du champ d'orge, et se rendormirent, harassés et noircis, mais heureux du pain conservé pour le rude hiver, et de la paille où l'on coucherait sans courbature.

*
* *

Septembre acheva le beau miracle de la multiplication généreuse: dix-sept minots pour un. C'était bien. Ce fut le premier grain germé dans les terres de la Mistassini. La première moisson d'une région stérile depuis toujours. Et de cet automne 1886 à l'heure présente, Dieu Créateur, vous seul pouvez compter les gerbes recueillies, les vies alimentées par l'humble grain de blé.

*
* *

Mais une difficulté surgit, sérieuse, inévitable, retardant des mois et des mois le plaisir de goûter au premier pain. Comment réduire en farine l'orge récoltée? Pas d'autre moyen que d'amener la provision au moulin de Saint-Prime; c'était loin; c'était fatigant; c'était nécessaire, mais impossible en hiver.

On attendrait le printemps. Ce fut résolu.

Les deux François, père et fils, entreprirent le voyage, le 8 avril, au soir tard: la gelée de la nuit faciliterait la marche. Chacun tirait son traîneau, bien glissant sur ses lisses de bouleau. Celui du père, en avant, portait trois sacs de grain; petit François en remorquait deux sur le sien.

Marche délicieuse pour qui n'aurait eu qu'à se promener! Les clartés lunaires filtraient par la ramure des cyprès, devenaient moins vives, semblaient s'éteindre sous le massif des hautes épinettes, et soudain retombaient, paquets de vive lumière, aux longs espaces dégarnis.

Le vent frais, légèrement tiède encore d'avoir passé la journée radieuse au plein soleil, éparpillait le bruit des cataractes; leur volume d'eau, grossi par les dégels, ouvrait de plus en plus les barrières de glace; cela faisait dans la nuit silencieuse une rumeur grandiose comme d'un chœur mystérieux chantant pour l'Éternel ses nocturnes interminables.

Et nul être vivant, farouche ou tracassier, n'apparaissait, n'entravait la course paisible. Seuls parfois, des lièvres rapides bondissaient par leur sentier capricieux, battu sur la neige. Ils s'arrêtaient brusquement, dressaient leurs fines oreilles au grincement des raquettes, et repartaient dans un élan subit, disparus déjà sous les branches basses et touffues des jeunes sapins.

Gaudreau marchait toujours, insensible à la poésie de la forêt; l'enfant la goûtait; il retrouvait dans son âme les impressions fraîches des nuits de Noël, au temps heureux quand la cloche lointaine appelait à Bethléem.

Mais alors, la bonne vieille Grise enlevait le traîneau rouge, et lui, petit François, chaudement vêtu, bien assis près de sa maman, n'avait qu'à compter les étoiles.

Ah! ce n'était plus la même chose! Les milles s'allongeaient. Les sacs de grain s'alourdissaient. La fatigue torturait ses jambes et paralysait, l'un après l'autre, ses deux bras tendus, derrière lui, sur la corde traînant la charge.

Et le papa marchait toujours. Enfin il s'arrêta. Dix milles étaient franchis: pas la moitié du trajet. Il fit du feu, sortit, d'entre les sacs, les provisions de route: la moitié d'un pain, tout cela! Il était gelé. L'homme prit

un bois, le planta de force dans ce pain dur, pour le ramollir à la flamme. Et l'on festoya. Le p'tit gars ne pleura pas, grignota son morceau sec et sentant la fumée, prit une poignée de neige pour la soif, s'étendit sur ses pauvres sacs. Il transpirait de la marche pénible, il grelottait maintenant des souffles glacés de la pleine nuit; l'ardeur du brasier lui brûlait le front. Il s'imagina qu'il était chanceux de si bien reposer!

Ce ne fut pas long.

Gaudreau s'éveilla, s'étira, consulta le firmament. La lune descendait; l'aube gravissait l'horizon. Père et fils reprenaient leur course comme le jour commençait la sienne.

Bientôt l'enfant soupira, s'arrêta. Gaudreau prit l'un de ses sacs sur son traîneau. Nouvelle étape. L'enfant trébucha, ne put se relever. Le père eut pitié:

« Décourage-toi pas, le p'tit ! Embarque sur ma «traîne ».

Il tassa de son mieux trois sacs et le traîneau de l'enfant dans un trou de neige, il reviendrait les chercher; il s'attela, le brave homme, tirant après soi son garçon et deux sacs de grain.

*
* *

Et Saint-Méthode parut enfin dans l'éblouissement de l'aurore et le large espace déboisé.

Un rayon très doux au cœur du petit François. Il reverra le bonheur ancien: le foyer qui l'hébergea, des sillons qui se creusent, l'église de bois sur le monticule, protégeant les frais labourages. Et s'il rencontrait l'ami Gilles d'autrefois, quelle joie plus grande ce serait!

Le père est reparti seul chez le meunier de Saint-Prime. Petit François se reposerait à Saint-Méthode.

Et les Pâques sonnèrent au gentil clocher des colons. Alléluia? Fête pour les âmes, fête pour les cœurs! Fête pour les yeux, dans les verdures naissantes et quelques fleurettes écloses. Fête pour l'oreille, dans l'angélus plus sonore sous le ciel ouvert, dans le babillement des oiseaux revenus. Alléluia!

Semaine d'allégresse. Pas entière, l'allégresse du p'tit gars: il n'a pas revu celui qu'il souhaitait tant revoir.

Et puis, de nouveau l'adieu.

Les Gaudreau, père et fils, remontent là-bas, traînant, tirant, portant leur charge de farine d'orge. Ah, ce fut rude!

La forêt, la maison pauvre, la tâche monotone, écrasant le corps, étouffant l'âme.

Plus rien, pas même le sol, ne viendra sourire au petit François? Pourquoi, lui, n'avait-il pas, comme tant d'autres, à souhait, à cœur joie, le grand ciel, l'horizon, la lumière et les fleurs?

Gaudreau ne voulait plus de cette corvée de grains à descendre et de moulée d'orge à trimbaler. Son moulin! Faisons de la planche! Et, potence! craignez pas, les enfants; on s'achètera de la belle farine blanche, et des habits, et du gréement, tout ce qu'il faudra; craignez rien, les enfants!

Entre temps les malchances pleuvaient; la misère rôdait sans répit.

Seigneur! fallait vivre tout de même.

Alors petit François, désespéré, secoua son rêve d'épis dorés et de pain succulent. Et, pour ne pas mourir, l'estomac creux, fonça, tête basse, dans les fourrés sombres, en quête de gibier.

IV

Et l'autre sourire ?

Le jeune trappeur tend ses collets.

Reste maintenant que les lièvres s'y fassent prendre sottement par le cou. Petit François ne peut tout de même pas les y forcer!

Il espère; il patiente. Il voudrait aussi tendre au Bonheur. Le Bonheur ne paraît point dans ses chemins tristes.

Voici les brouillards d'octobre; la pluie fine tombe désespérément depuis deux jours. Une saute du vent déroute les nuages; le firmament s'ouvre; et tout de suite le bon soleil, qui ne fait plus autant ce qu'il veut, en cette arrière-saison, darde ses vieux rayons de réserve. Ce n'est pas très fameux, pas très chaud ni très assuré. Et pourtant ce reflet tiède sur les tiges finies, sur les hautes fougères desséchées, sur tant de feuilles tombées, déjà mortes, du soleil d'automne c'est chose très bonne encore.

Petit François s'est assis, dans sa forêt de chasse, tout seul et pensif, sur un tronc de bouleau brisé par l'orage. De la vie joyeuse vient le surprendre. Une perdrix se promène, légère et gracieuse, portant droite sa belle tête huppée. D'un bois habilement frappé l'enfant la tuerait: il n'y songe pas. Tout aussitôt voltige la bande rapide et taquine, d'un arbre au suivant, des chardonnerets bruns. Déjà disparus, les lutins tapageurs, dans ces deux épinettes sur le versant de la coulée. Sept ou huit grives, rouges et noires, surviennent, jetant leurs cris d'apeurement de trouver ce petit homme, jamais encore rencontré: « Oh! oh! sauvons-nous, sauvons-nous! »

Du silence; de la solitude.

L'enfant tressaille: quelqu'un marche, derrière lui, qu'il sera peut-être heureux d'accueillir. Il se retourne. C'est le vent qui remue les hauts foins bleus. Et cela ressemblait à des pas à travers l'herbe fanée.

Il reste seul. Et voilà pourquoi ni le soleil, ni ces dernières envolées d'oiseaux ne peuvent le satisfaire: il lui manque une affection. Il l'a goûtée; trop goûtée pour l'oublier.

Ah! s'il savait que l'ami va se retrouver, pour la paix de son âme et la lumière de son chemin. Mais il ne le sait pas.

Il songe à la première rencontre.

Un soir d'hiver, à Saint-Méthode, quand ils attendaient, là-bas, les trois orphelins, le retour de leur papa.

Il s'est rendu chez monsieur Aubé, qui tient maison de pension:

« Voudriez-vous, monsieur Aubé, m'acheter ces deux lièvres que j'ai pris dans mes collets, tout frais?

— Bien oui, je te les achète; ça fera-t-il, ce beau trente sous tout neuf? »

C'était un fier marché! Petit François s'en allait, triomphant. Il croisait sur le seuil un jeune homme bien habillé, très sympathique, qui lui dit gentiment, d'un timbre clair et cordial:

« Bonsoir, mon petit garçon. »

François ne se souvient plus s'il a répondu, — sans doute, non: la surprise! — mais il apportait dans l'âme, ce soir-là, deux bonheurs très doux pour un petit orphelin pauvre et délaissé: la joie d'une pièce blanche, richesse inouïe! l'autre joie plus troublante: une parole d'affection, et dite en ce pur français de France dont il ne savait pas la merveilleuse symphonie.

Et la bonne hôtesse, revoyant l'enfant:

« T'es bien joyeux, François?

— Oui, oui, voyez mon beau trente sous! C'est monsieur Aubé qui m'a payé mes deux lièvres. Puis il y a un monsieur qui m'a dit « Bonsoir ». Je ne sais pas s'il me connaît.

— Sans doute, non, qu'il ne te connaît pas; mais c'est poli envers tout le monde, ce petit Français.

— Il pensionne chez monsieur Aubé?

— Oui, depuis cet automne.

— Où c'est qu'il travaille?

— Nulle part: il a de l'argent; il se promène; c'est un bon jeune homme, certainement; on le voit tous les matins dans notre église.

— Comment est son nom?

— J'ai entendu madame Aubé l'appeler « Mussieu Gilles ».

François répéta:

« Gilles: c'est un beau nom, ça. »

Il le redisait souvent, à part lui: « Gilles, Mussieu Gilles » pour l'harmonie des syllabes, pour la petite joie réveillée du sourire et de la parole affectueuse: « Bonsoir, mon petit garçon ». Car personne, pour bien dire, ne lui parlait jamais.

Il peut nous arriver tout aussi bien, sur les sentiers de la vie, de caresser une âme d'enfant d'un regard et d'un mot de bienveillance; accordons le regard, disons le mot: c'est un grain de joie qui produira sa gerbe de bonheur. À qui, souvent, n'a rien, si peu réjouit sa pauvreté.

Mais Gilles partit en voyage. À Roberval? On ne savait. Petit François allait aux renseignements, écoutait, n'entendait pas grand bruit, et, vous comprenez, ne pouvait guère interroger. Un dimanche, c'est le jour aux nouvelles, l'enfant surprit une conversation: « Oui, on le disait: Gilles s'en reviendrait vers Pâques. Monsieur Aubé avait reçu une lettre. Et le plus curieux: le Français parlait de se faire bâtir un beau petit « campe » près du bois et de

la rivière, en gagnant la Mistassini. Pour quoi faire? Rien. Vivre là, tout seul; il aime ça, la campagne. »

François n'avait retenu que ceci: « Mussieu Gilles s'en revient. » C'était une joie. Et encore: « Il veut se bâtir un beau « campe ». » Sa jeune imagination s'en donnait librement.

*
* *

Il y rêvait, un midi d'avril, près de la Ticouapé où, des deux bords, les rigoles capricieuses versaient l'eau du dégel.

Les neiges fondaient rapidement sous les rayons très chauds. Temps magnifique, extraordinaire, qui ne durerait pas; c'était un peu tôt pour le vrai printemps. Mais, hier et demain, le p'tit gars prenait le jour nouveau, chaque lever jusqu'au soir, avec ses bonheurs, s'il en semait; avec ses épreuves qui manquaient rarement. Il ne songeait pas à beaucoup réfléchir.

Donc, en plein soleil, sur du gazon de l'automne dernier qui pousse des pointes vertes, l'enfant s'est étendu à demi, le coude appuyé sur le coussin des vieilles herbes, la joue dans la main.

Quel est ce jeune homme qui descend le talus? Ah! ah! c'est lui! Petit François rougit, pâlit, se lève, se rassied, ne sait que faire, ne saura que dire. Et voilà gentiment l'aimable Gilles près de lui:

« Bonjour, François. »

L'enfant songe: « Il sait mon nom », et très vite il répond:

« Bonjour, mussieu Gilles. »

La voix tremble un peu; le cœur bat, toc, toc, innocemment, pauvre enfant! C'est de la joie surtout qui brille dans ses yeux limpides.

Gilles tape la joue de l'enfant:

« Appelle-moi « Gilles », tout simplement. »

Merveilleux! Le p'tit gars est tout à son aise. C'est si bon, la bonté! la tape sur la joue, de la main fine, le sourire du regard, le beau timbre français!

« Que fais-tu, mon p'tit gars, tout seul, ici? Tiens, je devine: tu rêvais.

— Rêver? mais non, puisque je ne dormais pas. »

L'enfant naïf! Et l'ami Gilles part d'un beau rire:

« Oh! oh! tu sais, François, pour rêver, ça va très bien deux yeux ouverts. Alors disons: tu songeais.

— Oui.

— À quoi?

Il hésite, le timide enfant; il n'ose pas avouer: « À vous. » Il lance un peu sèchement:

— À rien. »

C'était un léger mensonge; et même pas très polie, la brève réponse. Il le comprit; et presque aussitôt, portant son regard sur des labours d'automne, débarrassés en partie de leurs neiges, pour dire quelque chose:

« On va pouvoir semer: la terre revient.

— Tu songes à cela, petit? C'est comme moi. »

L'enfant s'imagine: il va me parler de son « campe », comment ça va être arrangé dedans et puis dehors, pour que ça paraisse un beau « campe ». Il n'en a jamais vu, lui, qu'en lourds billots, joints aux quatre coins par les bouts, comme ils peuvent. Ça ne montre jamais extra! Puis, à quelle place il va le mettre.

Mais Gilles est de retour de sa retraite pascale: il rumine les graves sujets. Veut-il en donner quelques miettes à ce petit villageois dont l'âme lui semble désireuse de ce pain substantiel? Et parce que des rangées de sillons vont recevoir la graine des prochaines récoltes; parce que les pinsons noirs, au bec jaune, sont revenus,

éparpillant leurs notes d'espoir; que les sèves dégelées s'activent; que déjà les saules bourgeonnent; que l'azur tout rajeuni sourit aux espaces réveillés du long sommeil, et que le printemps, à l'horizon, frémit d'impatience, un mot vient du cœur aux lèvres: l'avenir!

Pour la jeunesse, c'est le grand mot; pour l'enfance parfois aussi, l'avenir!

Seulement, à qui vécut quelques années dans un passé triste, on s'en méfie bien un peu, du bel avenir. Serait-ce le cas de l'ami Gilles? Un nuage assombrit son front. Il monologue des réflexions à mi-voix; François peut les entendre. Peut-être même les laisse-t-il tomber tout exprès pour son petit François. Écoutez: « L'avenir, en toute chose d'ici-bas, c'est le point noir. »

Petit François se rappelle tout à coup la mort de sa maman: comme ce fut noir!

Gilles regarde sur la rivière glisser par-dessus la couche de glace encore prise, l'eau neuve des fontes printanières. Il demande: « La goutte d'eau voyageuse rejoindra-t-elle le grand lac? » Il voit l'écorce rouge d'un cerisier se déchirer de capsules vertes; il demande: « Le bourgeon sera-t-il feuille? et le bouton, corolle épanouie? » Il entend les moineaux piailler, se quereller déjà pour la future place du nid; il demande encore: « L'œuf rose ou bleu donnera-t-il son poussin? et s'il éclôt, trouvera-t-il, l'oisillon, pâture et libre espace? » Petit François gazouille, à son insu, dans l'ardeur vive de ses yeux, trop de printemps vibre dans l'air pour un doute dans la réponse muette: « Oui! oui! pour la goutte d'eau, la corolle et l'oiseau jeune. » Il sent la vie monter. Ce vilain Gilles est désolant! Il interroge maintenant directement le garçonnet:

« Le soir, dans l'ombre, ne demandes-tu pas à la nuit: « Reverrai-je le soleil? » Puis, dans les clartés, au matin: « Retrouverai-je les firmaments étoilés? »

– Oh! pas souvent », répond l'enfant.

On dirait qu'il se moque un peu. C'était bonne réponse.

Vous croyez même qu'il se moque tout à fait; car tout ce que vient de lui marmotter le beau Gilles: des extravagances, dites-vous. Pas tant que cela.

Petit François, intelligent et sensible, dégageant de la forme trop « monsieur » la pensée tout humaine, aura compris que toujours, ici-bas, quelque chose fait trembler pour demain. Il a conscience tout à coup, le pauvret, que d'être seul à traverser la vie, d'un jour à son lendemain mystérieux, c'est plus désolant, c'est plus dangereux aussi, que d'avoir le bras et le cœur d'un ami pour soutenir, fortifier et diriger.

Il se prend d'un naïf amour pour le beau jeune homme qui sourit toujours, même en ses paroles graves, et qui vient de lui montrer l'avenir, et de l'avertir gentiment, son doigt levé, sa voix très amicale: « Vas-y, petit, prudemment! »

Oui, tout cela, subitement, par ce délicieux midi printanier, sous le babil fraternel du bon Gilles, occupe le cœur et l'esprit de François.

Car l'enfant de douze ans, mûri par l'épreuve, comprend très bien que s'il eut déjà dans sa courte existence deux gros chagrins: la mort de sa chère maman, la vente de la petite ferme tant aimée, les jours qu'il doit vivre encore pourraient lui jeter sur l'âme d'autres souffrances. Et de l'impression de joie douce et confiante qu'il éprouve en ses rencontres avec le gentil Français, l'enfant déduit naturellement qu'une bonne parole est précieuse, et qu'il fait bon d'avoir à son côté celui qui vous la donne.

Petit François, nouvelle leçon, devine aussi que de faire son franc devoir de chrétien, sans peur, simplement, c'est cela qui donne à son grand ami ce qu'il sent très bien, sans pouvoir le préciser d'un nom: l'influence morale.

Car l'angélus tinte au blanc clocher de Saint-Méthode. Et Gilles se découvre et récite posément les trois avé. C'est parce qu'il fait sa prière mieux que d'autres, pense petit François, qu'il est aussi meilleur.

Mais crac! finies, les réflexions. La voix de la bonne dame de son logis:

« Viens-t'en dîner, mon p'tit François.

— C'est ta maman qui t'appelle? demande Gilles.

— Eh! non, je n'ai plus ma maman.

— Oh! bien, là, mon pauvret, je vais prier pour elle, et aussi pour toi. Maintenant, va bien vite. »

La voix rappelle:

« François, viens donc. »

Gilles le pousse gentiment et lui tape la joue:

« Tu vas te faire disputer! Dépêche-toi. »

« Quelle belle rencontre! se dit le p'tit gars; si ça pouvait arriver encore pareil demain! »

Mais dès le soir revenait son papa.

Et l'on montait vers Mistassini. François n'a plus revu « Mussieu Gilles ».

*

* *

Ce flot de souvenirs battait le sable sec de l'âme du pauvre petit François.

Il est assis sur un vieux bouleau brisé par l'orage. Un peu de soleil d'automne glisse, par la forêt dépouillée, jusqu'au front de l'enfant. Sourire du firmament.

Mais l'autre sourire, pour le cœur: l'affection de l'ami, du grand frère, ne l'aura-t-il plus jamais?

Même la glèbe généreuse lui donna le sourire de ses gerbes: le pain qui soutient le corps; et c'est bonne chose. Mais l'autre sourire plus intime, qui fait la force de l'âme?

S'il voyait dans cette solitude apparaître soudain le bon petit Français qui dit de si douces paroles en si bel accent!

Ah! c'est lui, par les foins bleus: écoutez ses pas. L'enfant se retourne vivement. Encore la brise qui marche et qui fait bruire, en sa venue, les chaumes secs.

Ces grands bois sont déserts, trop loin de Saint-Méthode. Mais le p'tit gars, s'il est triste, n'est pas désespéré.

Il quitte son vieux bouleau pour s'en revenir à la maisonnette, près du rapide. Il longe l'interminable savane; il a tout le temps de réfléchir.

Au mois d'avril dernier, lors de son fameux voyage pour la farine, il apprit que « Mussieu Gilles » habitait son beau « campe ». Où c'est-il, au juste? On n'a pu dire... en « gagnant » la Mistassini... quelque part... une belle place... Il y en a plusieurs, de belles places!... en cherchant, ça se trouve, je suppose. Puis, des fois, si « Mussieu Gilles » lui-même, en personne, « resoudait » au moulin du père Gaudreau. Ça, par exemple, c'est pas impossible non plus.

Il se raisonnait bien, le p'tit François; et grâce à sa logique, il est tout « reviré ». Ah, notre âme humaine!

Le soleil du firmament baisse, derrière François, vers l'occident. Et voilà pourtant qu'une clarté brille pour le p'tit gars, devant lui: c'est l'espérance. Et demain, sur l'horizon, qui reviendra, du soleil ou de l'espoir? Eh, mon Dieu! peut-être bien tous les deux, malgré l'automne et les désillusions de la vie.

Tranquillisé du côté du cœur, François, petit homme pratique, veut s'assurer la boustifaille des jours futurs.

Des collets; de maigres lièvres: ça peut faire. Mais si je tendais des pièges, des vrais pièges en fer où se « poigne » du vrai gibier? Ça, ça serait plus de bon sens. Puis, les fourrures: les vendre à la Pointe-Bleue, pour du chaud butin d'hiver? Puis, en route, en fouillant les belles places, s'il voyait d'un coup, le beau petit « campe »! Mais, des

pièges, il n'en a pas. Non? Cette affaire! Il y a un N° I qui traîne dans leur cabane; il l'a vu; même au moulin, oui, certain, derrière la pile de madriers, quand on entre, à droite, un N° IV, rouillé, par exemple! en le frottant avec du sable, beau dommage!

Petit François devient cousin de Perrette! Sera-t-il plus chanceux que dans la fable? Il saute quand même, sans risque de rien, lui, par-dessus renversis, flaques d'eau, bois morts et crans de roches. Il voudrait sauter la nuit, pour être demain déjà, tendant ses pièges.

Et dans le ciel brumeux et mélancolique, sur le désert immense qu'il traverse, tout seul et si tard, l'enfant découvre une première étoile; et, mieux que cela, dans son âme, pauvre ciel terne, un sourire: l'espoir.

V

Le secret des bois

L'automne, pour tout de bon, envahissait la solitude. Les premiers flocons des neiges canadiennes plaquaient sur le sol et sur les feuilles mortes leurs étoiles blanches à six pointes.

Les arbres se dépouillaient: cela faisait pitié, par le froid qui s'en venait.

Aux flancs des coulées creuses les touffes d'aulnes gardaient leurs feuilles, vertes encore, mais tristes, avec une bordure brune parce que la gelée précoce les avait mordues.

Par un matin de brume et de frissons, petit François tendit ses pièges. Il revint les visiter. Rien. Rien. Ah! Celui-ci? C'était sa place. Disparu, c'est curieux! Quel rôdeur fréquentait ces lieux déserts? Il en aurait le dernier mot! Ça prend-il un effronté! Venir lui voler son gibier! Crée morue!

C'était de la colère pure. Le trappeur en herbe s'échauffait dès sa première chasse! S'il rencontrait le malotru! J'te l'poigne!

Précisément, au retour, approchant de la cabane, et de belle humeur, le petit démon! il entrevoit un étranger. Sa bile bouillonne.

Ah! bien oui! Turlurette! L'enfant sourit:

« Bon! Qui voilà! »

Surprise joyeuse: Carcoua, le sauvage montagnais, le vieil ami de la Réserve. Si longtemps qu'on ne s'était plus revu!

L'Indien montait vers le nord pour ses chasses d'hiver. Il longeait, son canot léger sur le dos, le grand rapide, apercevait le moulin, la hutte, reconnaissait Gaudreau, s'arrêtait, lui aussi très heureux. Ils « feraient chaudière » ensemble pour jaser un brin.

Jaser. Petit François n'en avait pas le temps.

Il vit le fusil du Peau-Rouge:

« Donne-moi-le.

– Mon fusil? Te le donner? Pour toujours?

– Oh! non, Carcoua, rien qu'une « escousse ».

– Prends-le, mon p'tit gars. Mais d'abord, non, attends un peu. Faut t'éprouver. »

Le sauvage se leva, parcourut du regard l'intérieur de la cambuse, sortit, chercha, découvrit finalement parmi des vieilleries une bouteille sans goulot. Il la prit gravement, toujours muet, la posa droite, en équilibre, sur une souche, compta, à reculons, cent pieds, et dit à l'enfant:

« Petit gars, amène-moi le fusil. »

Il le chargea, le rendit à François:

« Petit gars, mets tes pieds dans mes pieds; vise bien: fais danser la sorcière! »

L'enfant de treize ans, crâne, sans sourciller ni trembler, — mais tout de même quelque chose d'inconnu lui courait sous la peau — l'enfant se planta ferme où l'on voyait dans l'herbe écrasée la marque des mocassins, épaula, visa, le doigt sur la détente, feu! le tonnerre à tous les échos! la bouteille sauta, brisée; pluie d'éclats, poussière de verre.

La foule eût applaudi. C'était sur la rive inconnue de la Mistassini: tout resta silencieux.

Petit François était pâle un tantinet.

Carcoua s'approcha, lui toucha l'épaule:

« Vas-y, mon gars. Je te nomme chasseur. »

Et sans plus de cérémonie, l'enfant déguerpit.

*
* *

Mirza le suivit, petite épagneule éveillée, prise d'amour, jadis, pour le gentil garçonnet, en quelque rencontre à Saint-Méthode. Et François et Mirza s'entendaient à ravir et feraient merveille de par les grands bois.

Mirza trottine, prend de l'avant, s'arrête soudain, jappe, féroce, — fiez-vous à sa douceur! — et revient, et repart, trottinant et jappant, s'arrête au pied d'un cyprès. L'enfant regarde à travers les branches, aperçoit une grosse tête. Un hibou? Mais ce hibou n'est pas comme les autres. Il souffle, il crache, il tend des griffes énormes; il a bien trois pieds de longueur, un pelage touffu, des oreilles en triangle surmontées d'un goupillon de longs poils. « Ah! c'est le diable! » pense notre héros. « Le diable? — Eh! qu'un autre l'emporte! V'lan! j'l'tire! » Le museau lui saigne. Il n'est pas mort. Une balle encore, s'il en veut. L'animal, cette fois, dégringole lentement, de branche en branche, comme un gros chat.

Mirza recule. Petit François sent qu'il a presque peur, lui aussi.

Fi donc!

Le cadavre est emporté sur l'épaule; l'une des pattes est prise dans le piège dont la chaîne flottante frappe les mollets du petit gars. Il n'en a cure.

Il arrive au campement. Fierté. Récit. Nouvelle heureuse:

« Un loup-cervier.

— Sa chair?

— Succulente.

— Sa fourrure?

— Du bel argent de papier. »

L'Indien posa sa main sur l'épaule du garçonnet, le fixa dans les yeux d'un regard profond:

« T'es un homme, mon gars; les Manitous sont avec toi. »

*
* *

Compris: il est un homme.

Il remonta vers ses pièges, seul, avec Mirza. Ce n'était plus le triomphe.

Toute une semaine, (que c'est long, huit mornes journées de déceptions! quand, avec cela, de la brume, des neiges collantes, une pluie pénétrante vous tombent sur le dos) huit fois, chaque matin, courageusement — c'est le secret de réussir — l'enfant s'en alla, revint bredouille.

Le sauvage dans sa forêt lointaine avait-il emporté la bonne chance? Ou le diable dont il s'était moqué, jeté ses maléfices? Tous les métiers ont leurs déboires.

Les Manitous veillaient.

*
* *

Ce matin-là, deux pouces de neige immaculée fleurissait le désert.

Mirza jubilait, se fourrait le petit nez rose dans ces blancheurs, relevait la tête, mignonne, et demandait: « Suis-je belle, avec cette poudre au minois? »

Le petit homme de chasseur en riait, s'amusait, un instant, de rouler sa jeune folle dans cette farine fondante, puis, vite, bien vite, pour savoir, et pour l'air frisquet pénétrant ses guenilles, repartait, courait, se battant les bras, et s'arrêta.

Que voit-il? Une tache noire sur la neige. Une bête sombre se débat dans le piège. Et, misère de misère! Mirza qui n'a pas déjeuné, voulait y mordre!

« Va-t'en t'coucher! Va-t'en t'coucher, ma chienne! »

C'était une martre.

Et de joie, l'enfant s'en revint « à la grande épouvante ».

Ah! s'il était content et encouragé!

Figurez donc s'il répétait: « C'est ma chasse! Ma chasse à moi! »

Il allait pouvoir enfin s'habiller.

*
* *

Petit François dut prendre patience. « Demain, demain » Gaudreau remettait indéfiniment la descente à la Pointe-Bleue, où se vendent les fourrures.

« Papa, j'y vas tout seul. »

Il fait de sa pelleterie un paquet bien ficelé sur le dos; chausse ses raquettes; n'a sur le corps, le pauvret, qu'une toile usée. Qu'importe!

Et qu'importe la froidure de ce quinze décembre, si froide qu'elle écrase la fumée au sortir du tuyau sur la maisonnette; et les vingt-huit milles, sans chemin tracé, ni demeures pour le recueillir, ni signal s'il s'égare, ni bribe de pain pour sa défaillance! Songe-t-on à ces niaiseries, je vous le demande! Un homme! Carcoua l'a dit. Quatorze ans; des peaux de bêtes prises par lui.

Marche! marche, petit François! La rivière, toute de glace, est solide; elle connaît sa route jusqu'au lac: depuis si longtemps qu'elle la suit sans se tromper! Il arrivera comme elle.

Il est arrivé.

« C'est toi, petit? As-tu de la pelleterie ?»

L'agent du poste le questionne.

Il semble pingre, monsieur l'agent, ou trop rusé. Petit François le sera plus que lui:

« Oh! des pelleteries? sais pas. »

Il hausse les épaules; il va plus loin.

« Bonjour, madame Otis.

– Bonjour, mon p'tit gars.

– J'ai des peaux, Madame, de la belle fourrure. En voulez-vous?

– Montre, voir.

– Regardez, Madame, ce loup-cervier; pas un accroc, du poil long, tassé.

– Beau de fait, mon petit; veux-tu quatre dollars?

– Ça fait bien. J'ai encore cette martre, Madame. Voyez, Madame. La prenez-vous pour quatre piastres, itou?

– Je t'en baille cinq, mon garçon.

– Ah! bonté, oui, Madame, c'est correct. Et moi, je vous prendrais bien du butin; j'en ai besoin, n'est-ce pas? »

Il sourit tristement. Elle le considéra mieux:

«Oui, mon enfant. »

Elle eut pitié; et pour ses neuf piastres le pourvut généreusement de chauds vêtements.

Il remit sur son dos ce paquet nouveau, allait partir:

« Madame, j'oubliais: je voudrais quatre cuillers, pour moi, pour mes petits frères. On n'en a rien qu'une seule, dans notre « campe », à nous cinq.

— Ah! je vous plains, petiot! Tiens, les voici.

— C'est que je n'ai plus d'argent.

— Tu les paieras à la prochaine descente. »

Il défit son paquetage, y glissa les bienheureuses cuillers.

Il se sentait léger, léger!

Il reçut l'hospitalité d'une nuit chez les bons sauvages de la Pointe, les vieux qui gardent la réserve; et, dès le tôt matin, s'en alla.

*

* *

Mistassini.

Vous ne savez pas comme c'est loin!

Si loin, qu'on ne peut s'amuser.

« Laissez-moi filer, petits « écureux »! sautez, criez, jouez! je passe. »

Hélas! si loin, qu'il n'est plus très sûr d'arriver.

Car le « nordet » qui rend la neige dure et bonne à raquetter, ne souffle plus.

Un vent sud-ouest s'est levé, grandit, sème des flocons humides, obscurcit les bois, et même la rivière. La marche est pénible. Va toujours! Va toujours, petit François.

La tempête! La rafale!

Mon Doux! Bonté divine! À peine s'il voit clair trois pas en avant! même plus rien. Et ce vent qui ôte la respiration! Peut-être, en montant la côte, dans ce bois, serait-il mieux?

Marche! marche, petit François!

Mais ça ne va plus du tout. Il se sent faiblir. Il tombe. Il étouffe. Tout danse autour de lui. Une sueur le glace. La raideur l'envahit. Ses idées se figent.

Il n'a plus que le suprême instinct d'un sursaut. Debout! pour la vie!

Est-ce un appel? La tempête se calme. Un aboiement. Cette lueur vague? Une maison? Jésus, quel espoir? Quelle volonté! Mais qu'il est sans forces!

Il va, se tenant d'un arbre à l'autre. Des aboiements furieux. Une voix d'homme: « Chien, chien, viens-t'en! »

Et tout aussitôt la silhouette paraît.

« Tiens, l'p'tit gars à François Gaudreau?

— Eh oui, soupire l'enfant.

— Viens donc chez nous, mon p'tit. Ah! bonté d'un nom! tu mourais, certain! Bonne Vierge! C'est-y pas de valeur, des aventures de même! »

L'enfant se laisse mener, soutenu par le brave Édouard Lalancette.

Voici la demeure, toute chaude, éclairée.

La bonne femme s'empresse, et deux grandes filles. Un verre de lait.

« Pauvre petit! C'est-il courageux, pareil! »

Des voix féminines le bercent.

Il s'endort. Quel rêve!

Elles l'ont conduit — presque porté — vers ce lit de leur frère. Ah! c'est meilleur que la neige froide, sous l'épinette, au hurlement de la rafale!

*
* *

Il a dormi tout d'un somme.

Il fait grand jour. On lui sourit gentiment. Il interroge; on le questionne: tout ce monde se connaît maintenant;

chez Lalancette, la rive droite, à huit milles, tant que ça! mais oui! du moulin Gaudreau. Lui, c'est François, comme son père, le garçon au bonhomme François Gaudreau.

Et le p'tit gars n'a plus les yeux clos. Je vous dis qu'il a très bien vu deux jolies filles. Et qu'il les trouve très avenantes; et toute la famille pleine de bonté.

Si j'affirmais qu'il s'en est retourné, le cœur un brin chaviré. Et que, depuis l'heureuse rencontre, il porte au fond de l'âme le plus beau des secrets du bois?

Là, je n'en sais rien; je le devine à sa petite émotion, et dame! la psychologie pénètre plus d'un mystère.

*
* *

Mais à son retour?

Il a montré les cuillers; offert à chacun la sienne. Ce fut une fête!

Il a parlé de la bonne dame Otis.

Et de la terrible aventure?

Il paraît que non. Il avait commencé, senti qu'il s'embrouillait, qu'une image revenait sans cesse, et finalement qu'il se trahirait. Mais oui: plusieurs ont connu de ces histoires-là. C'est curieux comme on rougit ridiculement!

Il fut question, rapidement, d'une bordée de neige. Bah! vous savez: des p'tits gars de colon, la tempête: c'est pas une affaire si effrayante que ça! Non.

Seulement, il y avait Mirza, la petite chienne finaude. Elle remarqua vite qu'on ne s'occupait plus d'elle autant. Même il arriva que ce grand niais de François lui demanda: « Connais-tu Philomène? »

Elle le fixa douloureusement; secoua, de pitié, sa crinière flottante, et s'en alla, morose : « Le jeune maître perdait la raison. »

VI

L'ami Gilles

Rêver: très bien; vivre quand même!

Les chasses reprirent. Aussi le travail du pauvre chantier. Gaudreau n'en démordait pas: l'avenir serait à son industrie. François, l'enfant, le trouvait sombre, l'avenir, malgré l'échappée rose. Il songeait à Philomène Lalancette.

Il songeait au jeune Français de Saint-Méthode, si bon, qui lui disait, un jour de printemps: « Petit François, en toute existence le point noir, c'est l'avenir. » Avait-il tort? avait-il raison?

Le reverrait-il jamais, son ami Gilles? Il était parti si vite, sans un adieu. Est-ce cela, notre vie: se rencontrer, s'aimer, se séparer, ne plus se revoir et peut-être s'oublier?

Deux amours nouveaux occupaient son cœur; et le second, si récent, oh, si nouveau, celui-là!

*
* *

Les forêts d'hiver l'encerclaient; de longues neiges barraient les issues; des frimas et des glaces le gelaient vivant.

Non, non, son cœur n'avait ni froidure, ni barrières, ni sombres taillis! Il lui fallait — il les aurait — le soleil, l'espace, le sillon, le foyer jeune et vaillant, à deux, pour l'avenir fécond, pour les berceaux gazouillants, pour la terre qui nourrit, qui soutient, qui reste la bonne pourvoyeuse, dans la foi, dans l'espérance, dans l'amour.

Allons, François, prends ta hache: bûche, cogne, mon petit, non pour l'abatis où du grain lèvera; pour le billot lourd qui fera de la planche et des piastres.

Il bûche. Il rêve. Il souffre. Il attend.

*
* *

Six mois. Le renouveau. Le retour des joies innocentes: un azur lavé, brillant de rayons; une hirondelle; un chant de grive; un premier bourgeon sur le vieux saule; une corolle au soleil des clairières; une flânerie dans le canot d'écorce, repeint de vert.

Eugène et François se payèrent ce luxe. Ils l'eurent pour rien sur les eaux claires de la Mistassini.

Pourquoi de ce côté? Pourquoi pas, au-dessus de la chute, sur la Mistassini, non moins belle et mystérieuse?

François vous dira que, sur la Mistassini, huit milles en aval, un secret joyeux l'appelle.

Le canot glisse, rapide; les flots grossis l'entraînent. François ne parle guère. Une inquiétude l'occupe: retrouvera-t-il l'endroit? Puis, de la rivière, aperçoit-on la demeure hospitalière? Si, tout à coup, d'entre les verdures, sur le sable d'or paraissait une silhouette?

Quelle maison? Quelle personne? Allons, allons: ne faites pas l'innocent!

*
* *

Huit milles, en canot volage, dans le courant printanier, ça se compte mal.

François rêve tout éveillé. Petit Eugène, insouciant, laisse tout voguer: l'écorce légère, ses pensées, son cœur naïf qui n'a point d'attache.

Un aboi de chien sur la rive droite.

François sursaute; Eugène a peur.

« Accostons! Accostons! » dit François.

Et, nerveusement, il fait dévier l'esquif, l'insensé! vers le gros animal qui s'égosille.

« Es-tu fou? crie plus fort Eugène qui ne veut pas, François, es-tu fou? »

Serait-ce vrai que l'amour ôte la raison? Mirza l'affirmait; petit Eugène le soupçonne. François n'en sait rien; il s'imagine que ce chien lui sauva la vie; que non loin réside la famille charitable. Eugène n'a pas entendu qu'il murmure un nom très doux.

Une autre voix, soudain, sur la berge: « Silence, Duc; viens ici. »

Tous les rêves s'envolent. François, d'un bond très dangereux, a sauté sur le sable, dans les herbes, par les broussailles:

« Mussieu Gilles! »

Eugène aussi l'a reconnu; mais plus sage, très prudent, il débarque en retenant le canot; il le tire sur la grève, loin du courant.

« Vous, ici? »

Tous les trois, en même temps, le demandèrent; tous les trois, à la fois, répondirent:

« Mais oui. »

Cela disait tout. On n'en parla plus.

« Venez voir », dit aimablement le bon Gilles de jadis.

Ils allèrent.

Duc, peu commode, flairait, grognait, troublait la joie.

« La paix, vilain chien! » gourmanda Gilles.

La paix: guère facile!

Un animal superbe, croisé de danois et de chien-loup; mais les terribles mâchoires! Il donnait le frisson, le beau Duc. Il le savait, en était fier, affectait de grands airs de matamore.

Tout l'opposé de son maître.

Gilles conduisait ses petits amis; il bavardait gentiment:

« Ah! mes mignons, c'est que, voyez-vous, je raffole des beaux sites; j'aime les voyages, le changement, les horizons nouveaux. Ce petit coin de terre me sourit plus que tous les coins du monde. *Ille terrarum.* »

Du Virgile pur! C'était trop beau parler pour nos petits Iroquois du moulin.

Ils comprirent mieux des yeux que de l'oreille.

Vraiment, le site enchanteur plaisait; il avait capté le poète, le philosophe, l'artiste et l'ermite qui se partageaient l'âme du jeune Français.

Très vite on rejoignait un ruisseau tortueux; il se jetait dans la rivière; les deux enfants ne l'avaient pas vu.

Ses méandres se jouaient dans l'herbe neuve et glissaient, par cascades naïves, sous les coudriers et les hautes fougères. Des fauvettes y venaient boire.

Et sur un plateau léger parut le cottage du solitaire. De bois rond, la jolie maisonnette, mais combien finie, propre et rieuse, aux châssis verts, au toit brun de cèdre luisant.

Porte blanche avec véranda rustique où s'accrochaient des vignes vierges bourgeonnantes. Deux fenêtres, bien taillées, donnaient sur l'est et le midi. Par là, tout à l'aise, pénétraient le soleil et les brillants clairs d'étoiles.

« Entrez voir, mes amis, chez moi, chez vous. »

Sur les marches du perron, François s'extasia:

« Regarde, Eugène, ce vieux merisier; est-il gros un peu! »

Les arbres, ça les intéressait, nos petits forestiers.

« Oh! bonjour, là-bas, quel beau pin! François, le vois-tu?

— Il est assez grand pour qu'on le voie, répondit François en riant. Et qu'il est donc bien fait!

— Un bel arbre est aussi beau qu'une fleur, observa Gilles. Il ajouta: Les arbres sont la joie de la terre. »

Eugène et François buvaient ces courtes sentences comme des gorgées d'élixir; ils les trouvaient très douces.

D'un large coup d'œil, en montant lentement, les deux frères examinaient le décor. Un talus immense de cyprès et d'épinettes se dressait contre le froid piquant du nord, les bourrasques subites lancées de l'ouest, toutes les colères du terrible vent. À mi-côte croissaient davantage les bouleaux pâles, tranchant sur le sombre; quelques frênes s'impatientaient d'étaler la découpure de leurs feuilles, jaloux d'un massif d'aliziers tout fleuris, et de sureaux sauvages en pleine vigueur.

Jusque tout près de l'habitation, vers le couchant, la mélancolie d'une savane, piquée de mélèzes et de bosquets de trembles nains, jetait sa note grave dans l'harmonie des couleurs et des lignes. Devant le chalet, des fleurs hâtives s'entr'ouvraient; dans un clos bien gardé, plusieurs parcelles de légumes trahissaient l'adroit jardinier.

Paysage merveilleux.

La nature est habile; quand l'homme lui donne un coup de main, quel chef-d'œuvre va se créer!

Gilles fut heureux de l'admiration des petits.

« Oui, mes amis, appréciez la beauté, le charme de la campagne. Il faut si peu, sans frais ni trouble, pour s'entourer de bonheur réel. »

Le bon Gilles! Son âme possédait une lumière de printemps, une force de source. Il les donnait aux autres; il agissait bien; il se faisait l'apôtre de la terre, et, sans jeu de mot, celui du ciel où vont plus sûrement les vrais campagnards.

Ils entrèrent.

Exclamation des petits! Un lambris rose et bleu courait tout autour des quatre murs. Un crucifix d'ivoire sur croix d'ébène; des cadres; des photographies; des livres. Une stèle originale, morceau brut de tronc de bouleau qu'en-

laçait, en grimpant, une tige d'osier, portait la statue du Sacré-Cœur. Et dans les quatre angles: près de la porte, le lavabo; vis-à-vis, le bureau; c'est lui que surmontait la belle image du Sauveur, pour l'inspiration. À l'autre bout de la pièce unique, d'un côté, le poêle; et, en regard, le lit; un panneau mobile, en retombant, le cachait et le transformait en table pour les repas.

Tout respirait le goût parfait de l'artiste; le sens pratique de l'homme réfléchi voulant faire de son existence, apparemment étrange, une vie pleine où s'alliaient le travail, l'étude, les bonheurs calmes des forêts et la prière. Un long chapelet, sur un missel ouvert, rappelait une cellule d'ermite. Il n'y manquait, ma foi, qu'une tête de mort. Il y avait mieux. Deux doigts d'un excellent petit vin de gadelles prouvèrent aux enfants que le saint reclus n'était pas tout entier mort au monde!

Ils apprirent aussi qu'il était venu de Bretagne; avait, durant une année, porté la soutane. Puis l'inconstance, le vague instinct du nouveau, de ce quelque chose de mystérieux l'appelant vers d'inconnues et lointaines destinées. Il arrivait au Canada; fuyait la ville, tâtait de la vie des chantiers; les grands bois l'attiraient, mais ce rude labeur l'écrasait. Les terres neuves le séduisirent. Colon, quel beau métier! Seulement, les bras et la santé, ne les a pas qui veut; l'expérience, l'entraînement, rien ne s'improvise de bien sérieux. Il aimait vivre ainsi dans la solitude sylvestre, sans grosse dépense. D'ailleurs, un petit capital à versement bisannuel, envoyé par ses parents, suffisait à l'entretenir.

« Vous ne resterez pas toujours ici? demanda François.

— Toujours? l'avenir le dira: j'attends l'heure de Dieu.

— Mais de quoi vivez-vous? »

Petit Eugène s'en préoccupait, lui.

« De quoi je vis? D'amour et d'eau claire, penses-tu? »

Gilles riait. François rougit. Connaissait-il son secret? Gilles ne vit rien, continua sa phrase:

« Guère pratique, mon Eugène! J'ai le jardin, quelques poules, la pêche et la chasse: table de roi, mes fils! et les fruits sauvages de mon domaine. Puis, quand l'envie me presse, du beurre et du rôti chez le brave Édouard Lalancette. »

Qu'a donc François? Petit Eugène ne remarque rien; Gilles non plus n'a l'ombre d'un soupçon. Comment l'aurait-il? Mais François se persuade qu'ils vont tout savoir; il veut dissimuler ce dont nul ne s'aperçoit. Que c'est embêtant d'aimer! Subitement une pensée le torture: « Il fréquente chez eux; il va me l'enlever! » Et le voilà tout triste.

Pauvre cœur humain! Quel nuage ne jette son ombre?

Gilles observe enfin quelque chose. Peut-être ce brin de gadelle? pas habitué, le p'tit gars! Le grand air va le remettre. Souriant, il se lève:

« Le beau soleil du bon Dieu nous gronde; ne restons pas enfermés. »

Tiens, l'inspiration!

« Connaissez-vous les Lalancette, vos plus proches voisins, à quelque huit milles?

— Connais pas », dit Eugène.

Il sauve son frère d'un mensonge; il n'en sait rien.

« En route! lance le jeune homme: explorons du pays! »

Il s'avançait par un étroit sentier.

« C'est par là qu'il va la voir », pense petit François.

Gilles s'arrête et se retourne:

« Je n'y songeais pas: votre canot. Ce sera plus rapide. Il faudrait marcher deux milles. »

*
* *

L'esquif a remonté le courant.

« Là », fait le guide; il tend le doigt.

Une anse parmi des aulnes, peu visible.

Des traces, dans la glaise, gravissent la pente, se perdent dans un pré. Nos trois amis, à la queue leu leu, Gilles en avant, touchent la porte.

« Toc, toc.

— *Entrrez!* »

Une grosse voix d'homme.

« La bienvenue à tous. »

Et l'on jasa, de rien, de tout.

Vous savez bien que ça roule toujours pour le mieux quand on n'a rien à se dire.

François la revit, *elle,* n'osant pas, lui, regarder beaucoup, ni parler beaucoup, ni respirer beaucoup.

Mirza s'en serait moquée! Je vous assure bien que le petit bonhomme ne songeait pas plus à Mirza qu'aux vieilles lunes.

De temps à autre il fixait le beau Gilles. Très correct, le bon petit Français, causeur, aimable, enjoué, sans attention plus marquée pour aucun ni pour aucune.

François respire, parle, regarde, moins guindé. Ils ont même *à deux* quelques bouts de phrases. *Elle* interroge; *il* répond.

Sa fameuse aventure! Eugène n'en savait rien, figurez-vous! Elle en rit de bon cœur. Soupçonne-t-elle pourquoi François n'a soufflé mot?

Puis on passe au grand sujet des colons: la terre. Elle l'aime, je vous le dis, la terre, les longs abatis, les labours neufs, un peu « croches » par rapport aux souches; mais d'y voir pousser le grain, c'est son plaisir.

Et lui, donc, les terres neuves! Ça, c'est la vraie vie!

Un jet de flamme pétille aux prunelles sincères. Non, non, l'ami Gilles, ce n'est pas le petit vin de gadelles. Deux doigts: fi donc! ça vaut-il la peine? Cela vient du cœur. Et c'est merveilleux comme l'amour du sillon va les mettre d'accord, elle et lui.

Chut! n'en disons rien encore.

Voici l'ombre première du soir. Déjà? Huit milles à remonter contre le courant, c'est l'heure, tout juste, avant la nuit. Le moulin n'est pas à la porte!

Allons! Bonjour! Bonjour! à se revoir!

*
* *

Silencieux, par l'onde solitaire, un canot vert coupe les menus flots d'écume. Deux jeunes garçons retournent à la cabane délabrée, leur maison.

Ils ne s'en plaignent pas: du bonheur habite leurs âmes. L'âme vaut plus que le corps.

VII

Trois spectres

Mais la souffrance s'obstinait.

Trois spectres hantaient le farouche désert: la faim, le froid, la tourmente.

Ils les rembarraient: ils revenaient. Ils s'armaient contre eux, mortels abandonnés, humbles héros, de patience et de courage.

*
* *

Un matin d'octobre, Aimé dit à son père:

« On va mourir, certain: plus rien à manger; je monte en chasse, François itou, pour une semaine. »

Gaudreau rétorqua:

« Toute une semaine? Vous n'êtes pas organisés pour faire la chasse au loin: pas de tente; nous n'avons ici qu'une seule couverture. Vous en auriez, de la misère!

— Ça, non. Quand même on passerait une nuit dehors, on se bâtira son « campe », le lendemain. On s'en va. »

Ils partent.

La solitude les enveloppe de son mystère matinal. Ce sont bois d'épinettes, quelques savanes, du silence et du soleil.

Le soleil. Ô soleil, de quelle beauté tu revêts les choses! Quelle ardeur, sous ton rayon, s'embrase dans les âmes !

Ils sont partis sans raquettes, malgré la neige sur le sol. Le bel astre doit la fondre. Pas trop vite, non, pour le traîneau qui porte des provisions. Je me demande ce que pouvaient être ces provisions.

Il y avait encore un vieux poêle de tôle laissé par les Indiens, près de la chute du moulin; une brassée de paille pour calfeutrer la hutte provisoire. Leur père leur avait abandonné sa couverture, le pauvre homme!

Aimé, suivi de François, prend la traverse; débouche sur la rivière aux Rats; remonte par la rivière à la Carpe.

C'est le désert.

Il a fait doux, cette première journée; le temps était clair.

Une lubie du vent brouille cette sérénité.

Annonce de froid, de bourrasque, d'amère désolation.

Déjà le soleil inquiet disparaissait, fuyant la tempête.

François dit sans entrain:

« Faut bâtir notre « campe », ce soir; coucher à la belle

étoile — les étoiles aussi devaient disparaître — nous gelons raides. Nous avons sué. Rien que cette méchante couverture; et, bonté! nos habits ne sont pas trop chauds! »

Leurs habits! Le mot dit autant que celui de provisions. Ironies amères! Guenilles de coton sur la chair, pas de bas, des souliers vieux et troués, bourrés d'une dépouille de lièvre.

Il gèle. Ils ont froid; ils ont faim. Deux spectres sortent de la nuit ténébreuse et glacée.

François grelottait; son frère s'en aperçut:

« Faut se hâter de camper: tu commences à avoir le frisson; je couperai le bois, tu le porteras. »

Ce qui fut dit fut fait aussitôt.

Ils cherchent l'emplacement. Ils rencontrent ce pin colossal déraciné; la grosse motte de terre se dresse contre le fâcheux vent de tempête, et toute la ramure immense du long cadavre émiette le souffle acharné; c'est quelque chose. Il en reste encore, furieusement agressif, de ce vent d'hiver, sur les deux côtés, et du froid! du froid! du froid!

Ils n'ont que des lambeaux de coton.

Des arbres de moyenne épaisseur poussent un peu partout. C'est du tremble: ça se bûche facilement; ça se traîne sans trop grande misère. Et c'est quelque chose aussi. Dieu prend en pitié les p'tits gars généreux.

Le carré du « campe » montait. Quand à peu près il atteignit trois pieds, Aimé s'assit à l'intérieur: sa tête toucherait-elle au plafond? Bien juste, bien juste. Mais on n'avait que deux feuilles de tuyau. Le poêle fut installé; le toit fixé; la porte taillée, ni haute, ni large, aux dimensions d'un vieux sac à farine qui la bouchait; des branchettes de sapin firent le tapis et la couche.

C'était la nuit noire quand ils s'installèrent.

Trop de fatigue et de froidure ont brisé le sommeil. Assis près du poêle, tirant sur leurs épaules la mince cou-

verture, activant la flamme, ils se chauffaient; ils gardaient le silence; ils savouraient l'amertume de la vie.

Des bruits dans les ténèbres; bêtes nocturnes; cri sinistre du hibou, ressemblant à celui de l'ours; branches desséchées, heurtées par la bourrasque.

Des frissons glacent le cœur; des bouffées d'air gelé entrent par la porte dérisoire, par les fentes des murailles mal closes. Le corps se fige; l'âme est triste à en mourir.

Pauvre existence! Pauvres petits trappeurs!

*
* *

Le jour revint. Du froid sec et noir.

Aimé décida:

« Faisons un « chemin » pour prendre des martres.

— Ah! ça, non », brusqua François.

Il s'étendit de son long près du méchant fourneau.

« Je ne sors pas dans le bois; il fait trop froid, bien trop froid.

— Tu vas en faire une belle chasse si tu ne veux pas déloger d'ici.

— Je reste; on verra demain. »

Était-ce un accès de folie sombre? Trop de privations et de souffrance ébranlaient son énergie.

Aimé le fixa d'un regard inquiet. Qu'allait-on devenir?

Et sans plus dire une parole, il partit seul.

L'autre demeura; fendit du bois; chauffa la bicoque. La journée lui parut longue.

La forêt ne fut jamais plus désolante que cet interminable jour d'automne, accablée de brume, de neige et de pluie, sans un rayon, sans une clarté. Larmes des choses; larmes plus douloureuses au cœur du petit gars.

Le vent du nord avait dévié complètement vers l'ouest, calmant la température, mais jetant sur la solitude en deuil une humidité malsaine et déprimante.

La triste journée!

Aimé ne parut qu'au soir.

« Pourquoi n'es-tu pas venu? dit-il à son frère; je t'assure qu'il y a de la chasse. »

François sentit ses larmes remonter; allait-il les verser? Ce l'eût soulagé dans sa détresse. Il réagit, répondit sèchement:

« J'irai demain. »

La nuit très sombre envahit les bois. Des lueurs glissaient, par les fentes du poêle, dans l'affreux petit « campe » mal défendu contre tout ce qui fait souffrir.

Un peu de sommeil, ménagé par Dieu, vint préparer les heures nouvelles du lendemain.

Au lever matinal, des flocons tourbillonnaient. Les deux frères bravement s'en furent achever la pose des pièges.

L'après-midi fut détestable: il neigeait à plein ciel.

Aimé déclara:

« C'est peine perdue: retournons. »

Leurs haillons les mouillaient jusqu'aux os. François demanda:

« Retourner où?

— Chez nous, à la chute », grommela l'aîné.

Par le chemin de traverse deux martres étaient prises aux pièges.

L'expédition rapportait toujours cela.

*
* *

De meilleurs jours s'annonçaient. Gaudreau vendrait pour quarante dollars de bois au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Il devenait gros marchand; sa clientèle portait nom ronflant!

Mais de la coupe aux lèvres: vous connaissez le dicton.

Écoutez le désastre.

Un spectre nouveau les suit de son regard farouche. La tourmente sur le lac!

Il lui faut ses victimes: elle les aura.

Le « cajeu », gros radeau formé des rangs de planches solidement arrimées, descendait la rivière.

Gaudreau, Théodule et François manœuvraient la lourde cargaison.

Vers midi l'on débouchait en vue de Saint-Méthode.

Le père détacha le canot:

« Je vais à la Pointe-Bleue chercher un pilote. S'il fait beau temps, partez demain matin; je vous rejoindrai. »

Et comme il faisait beau temps, ce matin, nos deux jeunes gens démarrèrent.

Il ne restait que huit milles à naviguer. Tout s'annonçait bien.

À mi-route, vers l'ouest, une nuée noire.

« La tourmente, dit François à Théodule.

— Qu'elle vienne: je n'ai pas peur. »

Théodule fait le brave.

Un coup de vent subit. La tempête se déchaîne; le lac uni se hérisse de vagues; le grand lac est blanc comme un drap; les sifflements de la bourrasque sont le rire du spectre.

Les deux enfants s'inquiètent.

Le cajeu danse horriblement.

Théodule a peur. François cherche du regard, par delà cette mer en furie, vers la rive invisible, son papa. Des

vagues hautes, paquets d'écume, s'affaissent, rejaillissent. Personne, à l'horizon sombre. Enfin, coquille ballottée, luttant, coupant les houles, un canot fait effort. Un homme seul le monte; il se débat contre la tempête: c'est Gaudreau.

« Papa! »

Le cri des petits.

L'homme aborde; il a ce mot d'effroi:

« Si ça ne change pas, nous sommes finis, tous les trois. »

Désespérément, pliés sur les grandes rames de vingt-cinq pieds, les malheureux, deux heures, sans arrêt, poussent le cajeu vers le rivage. Le roulis bouscule et rejette le radeau, furieusement, vers les profonds abîmes.

Un bruit sourd: la charge de bois frémit sous leurs pieds; tout se disloque; les planches du fond s'échappent de tous côtés. Une vague énorme frappe de biais; le cajeu se sépare en deux.

« Nous périssons! Plus de salut! »

Ils sont, tous les trois encore, acculés sur la partie d'arrière du radeau coupé.

Bientôt, portés à la dérive, ils ont reconnu l'embouchure de la Péribonca. N'ont-ils pas cru voir un bateau, remorquant sa « raffle » de billots, et bloqué par l'ouragan?

Les enfants pressent leur père:

« Vite, vite, papa: c'est notre chance. Embarquons dans le canot; gagnons ce navire.

— Inutile, inutile, pauvres petits, la mer est trop grosse: elle nous engloutira. Nous sommes perdus! Notre âme à Dieu! Disons notre acte de contrition. »

Soudain l'homme se prit à pleurer comme un enfant.

« Après avoir tant travaillé pour se gagner quelques sous, voilà qu'il va falloir tout laisser là, et puis partir pour l'éternité! »

Jamais encore ses fils ne l'avaient vu désespéré si complètement.

« Courage, courage, papa; regardez: le chaland nous reste; il est en cèdre, plus léger, meilleur que notre vieux canot: on pourra se sauver.

— Peine perdue, mes enfants. Aussi bien se noyer ici qu'avec le chaland! »

Il fallait se hâter: le cajeu ne tenait plus.

« Papa, on va promettre une messe à la Sainte Vierge. Venez; notre maman nous assiste du ciel; venez, papa. »

L'homme se laissa faire.

Ils purent tous les trois sauter dans l'embarcation, la détacher du radeau brisé. Gaudreau se baissa, prit une terrine, vida sans arrêt l'eau qui tombait au fond par-dessus bord. Et Théodule en avant, François à l'arrière, faisant de surhumains efforts, se poussèrent hors de ce fatras de madriers et de planches désagrégés. Mais aux premières grosses lames ils passaient à deux cheveux de la mort. Le chaland s'est rempli d'eau; le père ne fournissait pas de l'en soulager. Trois par trois, revenaient, sinistres, portant le trépas, les hautes vagues; elles lançaient l'esquif à leurs sommets d'écume; elles le replongeaient dans le gouffre, de leur élan rompu.

Quel jeu! Trois vies humaines guettées par l'abîme, de minute en minute!

Sur le grand lac démonté le spectre de la tourmente glaçait les âmes.

La Vierge, au travers de l'opaque noirceur, au travers des corps brisés, voyait les âmes, leur prière, leur espoir.

Étoile sur les flots, rayon des firmaments éteints, Notre Dame protège; elle ouvre les mains et sème des miracles.

Et c'est elle, Notre Dame, qui, du grand large tumultueux, ramène les naufragés sur le rivage.

L'existence est sauve; tout le reste a sombré.

*
* *

L'autre spectre, la faim, réapparut.

La faim torture nos exilés du moulin pauvre.

Dieu le permit, connaissant leur courage, pour le mérite des p'tits gars et pour notre instruction.

Ni bois, ni dollars. Reprenons la forêt; tendons nos pièges.

La chasse donna.

Gaudreau, ses deux fils: Aimé et Théodule, vont à la Réserve indienne échanger des fourrures; ils ne sont pas encore revenus avec les vivres.

Et la disette est poignante au foyer. Noël fut triste pour François et Eugène, restés à la cabane.

Voici le Jour de l'An: plus de provisions. François trouve un lièvre pris à ses collets. Le présent du petit Jésus. Miette de joie pour les deux enfants.

Régal peu friand, ce lièvre cuit à l'eau, sans lard, ni sel, ni graisse; pas de farine, pas de pain.

Qu'ils durent se rappeler l'excellente tourquière, le pâté de lièvre d'autrefois, préparé par leur chère maman!

Et pourtant, dans leur faim désespérée, le bouilli d'une insipide douceur leur parut bon.

François arrêta son petit frère:

« Ne mangeons pas tout; gardons la moitié pour ce soir. »

*
* *

Dès le lendemain, le jeûne recommença: les pièges n'attrapaient rien; le père ne revenait pas.

Vers les dix heures, François dit à Eugène:

« Je descends jusqu'à la pointe, — l'endroit où devait plus tard se construire le quai de Mistassini — je vais à la rencontre de papa. Reste ici; ne crains rien; je ne tarderai pas. »

De la pointe qui plonge dans la rivière, l'enfant marcha sur la glace dure jusqu'aux îles, d'où l'on voit très loin.

Il scruta l'horizon. Personne ne venait. « Si j'allais encore un petit bout. »

François marche, un mille, quatre milles. Voici, récemment ouvert, le chantier de monsieur Villeneuve. « Peut-être mon papa s'y repose. » L'idée l'encourage. Il gravit la côte raide, voit le « campe » des bûcherons, s'avance. Tous sont partis à la besogne. La porte n'est pas fermée. Des restes du repas traînent sur la table. Des restes? Juste ciel! Du beau pain blanc, du porc frais, du beurre et du sirop: c'est effrayant! Il écarquille les yeux. Quelle envie folle de mordre dans ce lard! d'en étendre une tranche succulente sur une beurrée! Son estomac crie famine, et, le croiriez-vous? sa conscience lui fait scrupule: « Ne prends rien: ce serait un vol. » Deux voix: la faim, la conscience. Il est seul, tout seul. Qui songe à lui? Qui saura qu'il est venu, furtivement, dérober ce restant dont personne ne s'occupe? Sa misère est si grande; son petit frère n'a rien à manger. Ce bon monsieur Villeneuve en aurait pitié. Certainement qu'il lui dirait: « Oui, oui, calme ta faim, mon p'tit gars. » Mais il n'est pas là. Ce serait donc un vol. Il ne le fera pas.

Les deux voix: la conscience parle plus haut. Il sort.

Personne, au loin, sur la rivière. Son papa ne revient pas.

Il remonte la berge, comme malgré lui. Encore cette faim tenace et vorace. « Prends, prends donc! »

Alors, un compromis: rien qu'un morceau de pain, du pain sec, ce n'est pas un crime.

Il s'enfuit bravement: la tentation de tout le reste est trop forte.

Chemin faisant, il se dit: « Je mangerai quelques bouchées; j'en garderai pour mon petit frère. »

Il mordait donc de temps à autre: c'était si bon! Trop bon. Il s'aperçut qu'il n'en avait presque plus. Il acheva de tout avaler.

*
* *

Le petit frère avait trouvé les heures si longues.

« As-tu été loin, demanda-t-il à François.

– Oui, jusqu'au chantier d'André Villeneuve.

– As-tu rencontré papa?

– Non; je ne l'ai pas vu.

– As-tu rentré dans le « campe »?

– Oui; les hommes étaient sortis; mais la table était encore servie. Si tu avais vu cette bonne viande fraîche, et le beau pain blanc! J'avais du feu dans les yeux. Je n'ai pris qu'un morceau de pain.

– Oh! donne, donne, François: j'ai l'estomac si vide!

– Bien, je vais te dire, Eugène...

– Tu n'as rien apporté?

– Si fait. J'ai eu le malheur...

– Tu l'as tout mangé?

– Je l'ai trouvé si délicieux! »

Petit Eugène a des larmes dans les yeux et dans la voix.

« François, tu m'aurais dû garder un petit morceau. Si tu savais... J'ai si faim! »

Et l'autre s'excusa pitoyablement:

« Je n'ai pas été capable: c'était plus fort que moi! »

Eugène n'a rien dit de plus.

*
* *

Et ce n'est que le soir tard que revint le père.

Il apportait des vivres.

Cela dura combien de temps?

Les semaines reprirent leur marche impitoyable, trop souvent douloureuse.

Un incident fit sensation, rompant la monotonie de la chasse prosaïque au menu fretin.

Du plus gros gibier s'aventura sur leur territoire, et sa capture réveilla dans l'âme de notre jeune héros les énergies somnolentes.

Au coup de feu superbe répondra le bruit sec et valeureux d'un nouvel abatis.

VIII

À la poursuite d'un ours

Ce fut une très vive alerte: « Un ours! Un ours! » Son premier!

Il s'était pris au piège, avait cassé la chaîne et disparu.

Gaudreau partit à sa recherche avec François.

Quelle fête!

Le garçon, bientôt seize ans, porte le fusil. Mirza gambade.

Le temps est radieux. Mai verse du soleil à profusion. Dès l'aurore, les clartés s'avivent, montent, splendides. Les vapeurs lentes, par-dessus tous les rapides, semblent des nuages d'encens; des voix d'oiseaux, d'une rive à l'autre, chantent les versets du matin. Les bourgeons tressaillent; le bourdonnement des insectes frôle les arbustes, et partout voltigent les parfums des rivières, des corolles sau-

vages, des herbes odorantes. Joie nouvelle, chaque printemps revenu.

Les deux Gaudreau ne s'en soucient pas beaucoup.

Ils se sont rendus à l'endroit où le piège était fixé: les traces de l'ours sont très visibles. Mais, *primum vivere!* Ils prennent un morceau, se reposent de la marche déjà longue, puis repartent, suivant les pistes. Ils font quatre heures d'un trajet difficile par les taillis, les buttons, les ravins, des espaces boueux, sous les rayons brûlants de l'après-midi.

Mirza va de l'avant, le museau délicat sur les grosses pattes du fugitif. Elle est fine, fine, fine; elle semble dire, se retournant parfois: « Ne craignez pas; suivez-moi; je vous le livre. Aurai-je mon petit os à ronger? »

La soirée bien vite est sombre dans ces bois de conifères. On s'arrête; on couchera sur place, au pied de cet arbre; il y a de la mousse, des branches basses courtes contre la fraîcheur de la nuit; Gaudreau tient son fusil chargé; Mirza ne sommeillera que d'un œil, c'est entendu: « Vous autres, mes bons maîtres, dormez, dormez en paix, silencieusement; ne ronflez pas: cette musique vous trahirait. Je ne puis répondre de tout, vous comprenez! »

Nuit calme, délicieuse, reposante.

L'air frais des grands espaces arrive aux poumons, caresse les tempes. Rien de meilleur que ces nuits printanières dans une forêt.

Pas un aboi de Mirza.

*
* *

Réveil; déjeuner; départ.

Les traces toujours, visibles à l'œil, ou sensibles au flair de la petite éclaireuse.

Soudain, ce bruit? Une branche a craqué. La chienne jappe. Trop tard, Mirza: la branche a crié la première; c'est elle qui donne le signal.

L'ours dépisté se sauvait.

Les Gaudreau ne peuvent l'apercevoir; mais leur instinct de chasseurs ne les a pas trompés.

Voici bien Mirza qui s'emballe, et part à la course, et jappe, et jappe. Son timbre aigu vibre dans les bois tranquilles.

François s'excite; il part, il court, lui aussi. Ça va, tout un mille, sans trop d'encombre. Un espace aride, semé de touffes rases, de longs rochers plats à fleur de sol. François file à toutes jambes.

Devant lui, Mirza, rapide et jappant, le nez flairant la piste, va d'un trait, joyeuse, agitant la queue. C'est bon signe: « Suivez, mon jeune maître; nous l'aurons le « *grrô-t-our!* »

Oui-da, finie la course!

Un taillis épais. Mirza, se courbant, s'y précipite: elle a disparu. François ne l'entend plus. Il reste au seuil du fouillis d'arbres et d'arbustes; il est tout en sueur, à bout d'haleine. Les rayons lui tapaient dans la nuque; il n'en peut plus. Il se laisse choir sur l'herbe folle, ce haut foin bleu qui pousse à ravir, baigné de soleil et de fraîcheur, au seuil de l'épinettière.

Va-t-il se décourager, le vaillant jeune homme? Son fusil chargé repose comme lui; ce n'est pas ainsi qu'il tuera l'ours!

Mais où loge-t-il, l'animal en fuite?

Plus d'indices; presque plus d'espoir. Une soudaine pensée: le bon saint Antoine, le patron des causes désespérées, des objets perdus; pourquoi pas d'un ours perdu? « Grand saint Antoine, venez à mon aide: donnez-moi la

force de poursuivre mon ours; faites-le-moi retrouver: je vous paierai une basse messe. »

C'est à peine formulé; c'est promis sincèrement.

Une belle ardeur lui monte, ou plutôt lui descend aux jarrets. Il est trappeur, machine! rien pour l'arrêter! Enfonce, décolle, faut qu'il passe, repoussant les branches, coupant les lianes, se dépêtrant d'un filet de fougères, d'herbes malignes qui se tortillent autour des jambes, enserrent les pieds... misère de misère! plus il va, plus il est pris, tenaillé, giflé, déchiré, aveuglé.

Après lui, des lambeaux s'accrochent à des bouts de branches mortes qui l'ont happé au passage. Le retour par le même sentier, s'il y songe, sera facile à répérer: des balises s'espacent pitoyablement dont les petits « écureux » viendront s'amuser.

Le bois s'éclaircit; la grande lumière revient, la plaine s'ouvre. Et ce n'est guère mieux que le massif qui l'écrasait.

Voici nouvelle tribulation: le renversis, toute une partie de forêt balayée par l'ouragan; des arbres branchus étendus pêle-mêle: troncs brisés, tordus, croisés, enchevêtrés, le beau gâchis! pieds et têtes dans un affreux désordre.

Allons, François, enjambe, saute, recommence à nouveau, relève-toi si le pied te fourche, arrête-toi pour respirer, pour écouter: mais oui, quoi donc? Ce n'est plus Mirza qui souffle si fort; elle s'est figée, la petite chienne valeureuse, criant à pleins poumons.

François se détourne: son ours! à quinze pieds, fatigué, assis bêtement sur son arrière-train, et soufflant, soufflant! quel air piteux!

Le jeune homme épaule... Feu! Bien visé: l'ours est blessé, mais se sauve au petit galop, traînant le piège à sa patte fourbue. L'animal s'arrête, s'assied, regarde venir son persécuteur. Il claque des dents.

Mirza n'est plus aussi brave; l'affaire se corse; François ne tremble pas, charge son arme, s'approche, tant qu'il peut, de la cible grondante. V'lan, monsieur! l'ours reçoit le coup et... vient à la course sur François!

Sauve-toi! Sauve-toi! à toutes jambes, lui; et Mirza, la petite, à quatre pattes; quelle aventure! et par-dessus tous obstacles! et plus de fatigue aux jarrets! et du souffle à pression haute, sapristi!

Cependant, ne riez pas: l'enfant n'est pas un lâche. Tout en courant — il le fallait bien, beau dommage! — il recharge son fusil: ça c'est d'un brave; se retourne, et voyant la bête arrêtée, revient sur ses pas: c'est d'un héros; tremble un tout petit brin, tire, frappe l'ours droit au front.

Et l'ours chancelle et tombe: il est mort. Bravo! gronde l'écho. Bravo! chante Mirza. Ses petits abois joyeux, sa belle queue frétillante disent cela: Bravo!

Ah! Vive Dieu! c'était un beau coup. Le petit homme de quinze ans grandissait d'un bond jusqu'à la taille des vrais chasseurs.

*
* *

Son premier cri de joie, « Papa! Papa! », devient un appel d'angoisse. « Papa! » Rien; nulle réponse. Par intervalle son cri heurte la solitude muette: « Papa! » Toujours rien.

C'est maintenant l'enfant qui s'apeure; qui songe à l'épreuve de jadis, lorsque, perdu comme aujourd'hui, son petit lièvre vivant dans les bras, sa voix plus jeune et noyée de sanglots, s'éteignait dans le bois sans issue: « Papa! »

Ce n'est plus un petit lièvre! c'est un ours. Il est mort; mais ce cadavre prend des airs féroces dans l'ombre première du soir. Car le firmament s'est obscurci; des nuages font de larges plaques noires tout là-haut.

Quand le ciel se voile, notre terre devient triste, bien triste. Et dans la forêt, quand le soleil se cache, tous les sentiers mal tracés disparaissent. On se perd à chercher une sortie.

François s'inquiète de plus en plus. L'ours mort, dans cette pénombre, semble s'agiter, revivre. Il va bondir, hurler sa colère, vomir sa rage, étreindre, dressé droit sur ses pattes, la gueule écumante, le jeune trappeur.

C'est, dans sa fièvre, une vision vraie. Mirza recule, gagnée par l'hallucination, et soudain s'enfuit, jappant, joyeuse et rieuse.

François tressaille et rit, à son tour: un cri vient de la forêt, la voix de son papa. Les deux voix, si bien connues, se répondent. On s'est retrouvé. Les trois coups de fusil conduisaient le père vers l'endroit propice, et sagement, l'homme du métier plaquait les plus gros arbres; les entailles, blanches dans l'ombre naissante, ou luisantes sous le rayon matinal, guideraient le retour.

« L'as-tu frappé, ton ours?

— Oui, oui, papa, je l'ai tué! Venez voir s'il est gros!

— Oh! oh! dit le père, gros de fait, mon garçon; je n'en ai jamais vu d'aussi gros. »

François raconte. Mirza dresse les deux oreilles: « Oui, oui »; ses beaux yeux ronds et noirs parlent: « C'est vrai tout ce qu'il dit, vous savez. Et je l'ai bien aidé un peu, vous savez. » Comme c'est fin, ces petites bêtes qui vous bavardent sans rien dire! On comprend aussi qu'elle réclame son salaire, non, sa portion du festin; Mirza n'est pas payée: elle partage; elle est de la famille; le régal sera pour tous.

Séance tenante l'ours est « plumé »; sa dépouille, fourrure très belle, est soigneusement roulée, ficelée d'une hart de coudrier. On trouva bien deux pouces de lard et de la viande pour un bon temps. On alluma du feu; François

trancha dans ce beau maigre, le fit rôtir, se délecta de son premier gros gibier d'ours. Mirza, quelle bombance! tout était avalé de sa portion copieuse, que, dans les ténèbres, elle se léchait encore la babine! Elle en fit, au retour, d'interminables récits à Mine; celle-ci, pauvre chatte, songeait à quelque gros mulot, ne saisissait pas bien, clignait des yeux, puis s'endormait.

*
* *

Il était tard lorsque les Gaudreau, père et fils, arrivèrent en vue du moulin.

Le son de voix étrangères monta jusqu'à eux. Gaudreau s'arrêta, prêta l'oreille, fronça les sourcils. De colère il gronda:

« Qu'est-ce qu'il fait chez nous quand je n'y suis pas, le grand malcommode? »

Ils entendirent plus fort des mots rugueux: « *Ter teuffel!* »

« Dépêchons-nous, François. »

En hâte nos deux chasseurs dévalèrent la pente vers le rapide. La cabane parut. Des clartés pâles de lune et d'étoiles éclairaient mieux que dans la forêt.

Deux hommes fumaient leur pipe, installés comme chez eux, discutant, maugréant contre le sort:

« Le gibier ne donne plus.

— Les chantiers, *ter teuffel!* par le *tiaple! pas pon! pas pon!* »

Le chasseur était notre ami Carcoua; l'autre, jadis rencontré: le sinistre Willie Franck. Un rôdeur de chantier. Son histoire? Un méchant homme, venu d'outre-mer, échoué dans ce pays, chercheur d'aventures, colis dangereux que la douane moins scrupuleuse de ces temps-là tolérait au déchargement des transatlantiques. Il mâchon-

nait un français barbare, ponctué de consonnes gutturales, ce qui créait des quiproquos, faisait rire ou suscitait des querelles. Il disait, dans son jargon tudesque: « *Fous* » au lieu de « *vous* »; « *moi, che tonne* » pour « *je donne* ». Et sa voix étant grêle, dans une carcasse de géant, cela devenait doublement ridicule. Pour ces raisons, et parce qu'il aimait à boire, on l'avait surnommé « La Tonne ».

Gaudreau dit à son fils:

« Cache la pelleterie et la viande: on n'a pas trop pour nous autres. »

Il entra.

L'Indien resta froid, ne montra du plaisir de l'arrivée que par l'impassibilité du visage; quand il se fâchait, des plis profonds le contractaient horriblement.

Le Prussien, lui, fourbe et diplomate, se leva, salua, questionna sur la santé, sur la bonne chance:

« *Fou ettes pien? Fou ponne chance?* »

Gaudreau comprit tout de suite que c'était ruse de quémandeur; il se tint sur la réserve.

L'Allemand, trop loquace, demanda:

« *Fotte moulin,* il « *run* » *pien?* »

L'adroit compère glissait l'un ou l'autre mot de jargon, par gentillesse intéressée:

« *Fou pas pessoin t'une pon homme?* »

C'était cela: un bon homme, le brigand voulait travailler chez les Gaudreau. Vas-y voir! Il s'adressait bien, l'imbécile!

Le vieux Gaudreau connaissait le « *pon homme* »: il fut prudent, s'excusa sur la fatigue d'une longue course, remit à demain, feignit de s'endormir.

Et l'autre, pour ménager le « boss » n'insista pas non plus:

« Oui, oui, *temain, temain, par le tiaple! Ter teuffel!* »

Il rit de son gros rire pâteux.

La comédie humaine.

Petit François brûlait de raconter son exploit. Il hasarda un mot. Gaudreau l'arrêta net du regard. L'annonce de l'ours tué retiendrait dans la cabane pauvre le sauvage et l'Allemand glouton. Désastre! en deux jours ils rafleraient les provisions de deux semaines.

Le garçon comprit, s'arrangea pour sortir avec ses trois frères, et, s'asseyant avec eux sur le bord du rapide, refit, dans ses moindes détails, le récit de la chasse merveilleuse.

Dans la hutte, les pipes boucanaient. Les voix se taisaient.

Le Teuton chercha, demanda:

« *Fous afez pas à poire?* »

Boire! boire! son vilain vice!

Gaudreau montra la cruche. L'Allemand la saisit, renâcla, fit la grimace, puis, faute de mieux, but l'eau claire du torrent.

Et l'on se coucha.

Gaudreau laissa l'homme gras, en paix, ronfler dans la maisonnette. Les enfants le surveilleraient et s'amuseraient de ses rêves bruyants. Lui-même et Carcoua se blottirent dans le moulin, près de la chute bourdonnante. Son bruit monotone rythma leur sommeil.

La nuit fut calme.

IX

Crise d'âme

Le sauvage n'avait rien dit devant le Teuton. Il ne l'aimait pas; il s'en défiait. Pourquoi? Son flair rusé d'homme des bois: « Rien de bon, cette masse lourde et cauteleuse. »

Mais, aux premières lueurs, debout, trouvant Gaudreau seul, Carcoua lui fit confidence:

« Je monte pour les chasses d'été, loin; donne-moi ton fils: à deux nous réussirons.

– Mon fils? Lequel?

– Ton grand noir.

– Aimé? Voudra-t-il?

– Oui, ton fils partira. »

Le jeune homme et l'Indien s'entendaient à merveille; Gaudreau le savait. Retenir son garçon: tentative inutile.

Dès ce matin-là, tous les deux s'en allaient du côté du Saint-Maurice.

Aimé ne devait plus revenir. Il s'établissait finalement au Lac Bouchette. La chance lui réussit: il possède un moulin à scie et tient gros magasin; de plus, richesse meilleure: il a élevé dix-sept enfants.

Le colosse Willie sortit de la cabane, huma l'air, se sentit l'estomac creux, ne trouva pas grand'chose et devint grognon.

Ce fut de la colère brute quand le maître de céans lui signifia son congé:

« *Moi rester avec fous,* miaulait notre bonhomme.

– *Fou, fou,* ripostait Gaudreau: pas moyen. »

C'est là que la bombe éclata:

« *Che reste, ter teuffel!* »

Bonté! Gaudreau se fâcha:

« Décolle d'ici, toi, mon malavenant! décolle, que j'te dis. »

L'autre ne bougeait pas.

« Plus vite que ça, ou le diable t'empoigne, *ter teuffel*! »

Il répéta le juron de l'Allemand.

C'était farce canadienne, pour la pointe de risée qui vient toujours dans le programme.

Pourtant c'était sérieux. Si bien que Willie revenant à son refrain: « *Che reste* », Gaudreau saisit une hache à sa portée, ne riant plus du tout, ma foi, non; bouscula l'intrus vers le rivage.

L'Allemand comprit qu'il fallait céder; il devenait lâche devant plus fort que lui. D'un regard inquiet il chercha le canot de Carcoua... disparu comme le sauvage.

Gaudreau devina et sourit: « J'ai ton affaire! »

Un bac était amarré, grossièrement taillé, juste de quoi traverser d'une rive à l'autre pour le besoin du moulin.

« Embarque là-dedans », dit-il à l'Allemand.

Celui-ci marcha, perdit l'équilibre dans l'esquif et se retrouva, Dieu sait comment, assis au fond.

Gaudreau, Théodule et François travaillèrent de l'aviron, coupèrent le courant hardiment, invitèrent gentiment leur passager, sur l'autre grève, à reprendre sa liberté, puis lestement regagnèrent le moulin.

Par-dessus le rapide tumultueux leurs voix ricanèrent: « Bonne chance, monsieur l'Allemand! »

Le bruit des flots n'emporta pas tout le souhait. Willie Franck en reçut assez pour s'irriter encore: « On se moquait de lui, *ter teuffel! Ces Kautreau! fous, fous s'autres.* »

Les mots l'étranglaient dans sa rage et dans l'effort de la côte raide et glissante.

La silhouette géante se redressa tout au sommet, se retourna vers le moulin.

Trois beaux pieds de nez, de là-bas, l'ont saluée: « *Ter teuffel!* »

Tout disparut dans un massif d'épinettes.

*
* *

Maintenant le calme désolant ressaisit le moulin; de longs ennuis font bâiller la cambuse pauvre.

Les Gaudreau mènent leur existence de besogne insipide, d'abandon pitoyable, de privations.

Le père est taciturne; Eugène et Théodule prennent leur sort en patience blasée. François n'est pas comme les autres.

Un travail intérieur s'élabore qui le fait souffrir. Il ne veut plus endurer la journée monotone, remontant chaque matin.

Monotone! Oh! s'enfuir!

La fuite? que n'y songeait-il!

Les courses lointaines, les chasses lucratives, aventureuses! Pourquoi n'a-t-il pas suivi son frère et l'Indien? Voilà vie de mouvement, d'émotions neuves et viriles!

La chasse! Tout vibre en son cœur, de l'enthousiaste expédition contre l'ours.

Ce gibier dangereux qu'on poursuit; la rencontre terrifiante, et tremblante, et glorieuse. Le monstre, ses prunelles, ses griffes, le face-à-face, l'imminent danger. Calme et victorieuse, la balle droit au but!

C'est lui, François Gaudreau, l'homme de seize ans, le tueur d'ours, et qui végète à empiler des planches, à tendre un piège aux petites martres, un collet stupide à de plus stupides lièvres!

Vivre libre, aux espaces larges, maître de ses destinées. Parcourir les forêts, descendre les cataractes, et, d'un bond, sur le rivage, frapper à mort les carnassiers! La vraie vie!

Mais soudain ce mirage de richesse et d'aventures, de joie frissonnante, s'éclipse.

Quelle voix de jadis se réveille?

Quel reproche d'outre-tombe frappe son cœur, et lui fait mal? quelle autre voix jeune lui crie: « François, reste, reste pour moi, ton amie »?

Enfant du sol, ton rêve de terrien va-t-il s'évanouir? Quel souffle mauvais passe sur ton existence?

Ne l'aimes-tu pas, le sillon coupant la bonne terre neuve? Sa hantise t'a suivi, d'étape en étape, pauvre petit, jusqu'à Saint-Méthode.

Ici même, souviens-toi des quelques arpents d'orge, du premier grain levé sur la grève de Mistassini. *Ton* champ, *ton* grain, puisque la pensée de ce labour fruste et pénible te vint, à toi, et que, pour toi, dans ce désert, Dieu créa ce miracle: le sourire de la glèbe.

François, mieux que cela, quelle promesse a reçue ta mère, sur son lit de mort? « Oui, maman, j'aimerai toujours la bonne terre de chez nous. »

Chez nous. L'endroit peut changer; l'amour et la terre doivent être partout où la Providence conduit l'homme: « Creuse ici ton sillon. »

Alors, François, pourquoi pas dans cette région nouvelle? Pourquoi pas ton sillon dans la forêt lointaine de la Mistassini? Pourquoi ne serais-tu pas le premier colon de cette place ignorée?

Pourquoi pas?

Tout cela repassait dans son esprit, et le tourmentait.

*

* *

Il arriva que François Gaudreau, le père, l'homme énigmatique, eut une pensée de chrétienne beauté.

Sur le plateau que contournait la Mistassini, gravissant la pente raide, se frayant passage entre les troncs serrés des bouleaux et des épinettes, ce chrétien peu démonstratif, mais à la foi tenace, planta, rugueuse et solide, une croix.

Et cette croix attirait l'enfant.

Comme jadis, au calvaire, sur l'autre rive du lac, petit François, tôt mûri par l'épreuve rude, venait prier, ré-

fléchir, demander au ciel sa route sur la terre. Tout chemin vers le ciel passe par le calvaire.

Et la croix muette parlait du devoir chrétien; de l'obligation, pour tout homme, d'un travail sérieux: « Tu gagneras ton pain. »

Sa conscience précisait: « Sois laboureur. — En quelle place? — Ici même. »

Et ce lui semblait une ironie.

Car, du pied de cette croix, levant son regard sur l'espace, rien n'apparaissait que des massifs d'épinettes, de hauts talus de glaise ou de sable, et des bancs de granit formidables que franchissait, grondante et rageuse, l'eau rapide.

Quel désert!

Et de songer à le cultiver, c'était folie! Tu crois, jeune homme? L'avenir te donnera tort.

Cette croix demeurera longtemps.

Plus tard, la première église de Mistassini se bâtira sur son emplacement.

Gaudreau, père, en avait-il l'intuition?

Il disait parfois à ses enfants qui trouvaient drôle son idée:

« Ce sera un centre, ici; vous verrez. »

Entre temps la solitude restait complète. Seuls, régulièrement, deux fois chaque année, passaient les Montagnais de la Pointe-Bleue, à l'aller et au retour de leurs grandes chasses; ou, par hasard, des coupes de bois plus rapprochées amenaient quelque bûcheron en quête d'aventure.

C'était tout.

Nulle visite habituelle; nul voisin qu'on fût sûr de rencontrer pour un conseil, pour une aide, pour une distraction dans le silence et l'isolement.

La première maison, celle des Lalancette, était à huit ou neuf milles, sans autre chemin pour s'y rendre que la rivière; sans autre véhicule que le canot d'écorce ou la paire de raquettes.

Il y avait, plus bas encore, le cottage du Français.

On ne s'y rendait pas souvent, du moulin de la Mistassibi!

*

* *

Mais, ce dimanche matin, le jeune François partit, presque à l'insu de son père et de ses frères.

« Où vas-tu?

— Nulle part, un tour en canot: je m'ennuie. »

Théodule n'insista pas. Ils faisaient tous un peu ce qu'ils voulaient, ces journées longues de chômage obligatoire.

Sans bruit, descendant la chute légère au tournant du grand rapide, rejoignant le courant vif de la Mistassini, François, d'habiles coups d'aviron, lança l'écorce souple de l'avant.

La matinée de juin tressaillait d'infini bonheur. Tout respirait à l'aise, vivait de sa vie pleine. Du soleil, tamisé par le feuillage, ou rayons libres et joyeux, inondait la rivière. Les deux rives défilaient, tantôt escarpées, chargées d'épinettes dont les pointes vives piquaient l'azur, tantôt s'ouvrant brusquement sur l'horizon rêveur d'une savane. Et de tous côtés arrivaient des envols, des chants et des aromes.

C'était le printemps, la grande fête annuelle; il n'est beau, il n'est aimé tout à fait qu'à la campagne; il y déploie mieux ses charmes; sa voix parle sans obstacles.

François l'entendit, l'écouta, lui livra son âme. Dans ces moments-là toute paix revenait au jeune homme.

La terre retrouvait ses droits premiers à son amour. Un sillon se traçait, que nul autre n'aurait vu, qu'il suivait, lui, de son regard intérieur, et dans lequel soudain levait, mûrissait, ondulait sous les brises chaudes, la moisson d'or.

C'était en pleine rivière, entre deux longues rives sauvages, que, devant lui, courait le sillon. Quel rêve d'avenir, quelle hantise d'amour ne créent pas de ces visions!

*
* *

François! François! qu'y a-t-il pour détourner tant la tête? pour toucher, du frêle esquif, la berge? pour tenir immobile le canot, en s'accrochant d'une main à cette tige d'aulne?

Il y a deux jeunes filles, entrevues par les verdures, gravissant la côte. Elles! Philomène, Elisabeth, sa grande sœur. Elles ne l'ont pas aperçu. Mais lui, de son regard les poursuit. Il admire leur taille élancée; la grâce de leurs robes bleues frôlant tous les brins d'herbe qui s'inclinent à leur passage et se redressent vers le beau soleil.

Elles sont heureuses, pense-t-il: elles ont la paix, l'odeur si bonne d'un champ nouveau que le Seigneur a béni, le plaisir de voir grandir le grain semé par leur père. Elles ont travaillé de leurs mains ces longs arpents cultivés.

Lui n'a point de souvenir ni d'espoir consolants. Et sa vision douce d'un instant s'estompe. Les deux silhouettes bleues disparaissent dans un chemin qui descend.

François regarde toujours. Il ne voit plus rien.

*
* *

Un aboi discret de Mirza. Mirza? Mais oui, vous ne l'aviez donc pas dénichée, blottie, sa petite patte liée, tout au fond du canot? C'est turbulent, la mignonne épagneule,

pas toujours obéissante, voyez-vous. Et d'une imprudence, d'une curiosité brusque, d'une nervosité, Mirza vous le ferait chavirer sans dessus dessous, l'esquif trop mobile sur l'eau trop profonde.

Maintenant, près de la rive, au milieu des branches d'aulnes, tendues comme des mains secourables, presque sur le sable doré que le flot caresse, quel danger de naufrage? Elle voit, de sa geôle triste, son maître immobile, rêver, les deux yeux buvant quelle apparition? Mon Dieu! que peut-il tant voir de plus gentil qu'elle, sa petite Mirza? « Mon bon maître, déliez la ficelle; ma liberté, s'il vous plaît; ma pauvre patte s'ankylose. »

Oh! pas tant que cela! D'un mouvement sec, debout, la corde rompue, deux pattes d'avant sur le bord du canot penché, Mirza crie, jappe, aboie: tous les signaux d'alarme.

Un grondement sonore répond. Le beau Duc paraît d'entre les herbes hautes.

Une voix claire sur les eaux: « La paix, vilain chien! »

François se retourne. Gilles, en canot, remonte la rivière; il est tout près.

« Bonjour, François: je te surprends, l'ami, rêveur, rêveur!

— Eh! oui », balbutie le petit, gêné, saisi, heureux: conflit d'impressions.

Et soudainement, piqûre au cœur, la pensée cruelle, un éclair: « Il vient me l'enlever, certain. »

Gilles remarque son trouble:

« Ça va mal, petit? »

Que répondre? Trahir son secret? son angoisse d'amour? Ah! l'échappatoire: le moulin.

« Tiens, je m'ennuie.

— Compris, compris. Et tu voudrais?

— La chasse. »

Ce n'est pas tout à fait de cela qu'il s'agit; mais enfin, pour sauver l'autre mystère.

Gilles hausse les épaules:

« La chasse! n'as-tu rien de mieux? N'aimes-tu pas la terre?

— Oh! oui, je l'aime. »

Et le voilà qui pleure.

« Folie, folie, mon petit gars: des larmes! Viens: j'ai le remède. »

Il lui prend le bras affectueusement, le grand frère qui console, touche le cœur, guide la raison, réconforte. L'ange mis par Dieu sur nos routes humaines pour indiquer le but, insuffler l'énergie, rendre le culte, ouvrir l'horizon vers nos destinées vraies et reposantes.

Ils vont, par le sentier printanier fleurant l'herbe neuve; ils vont, bavardant et riant, même le petit François; ils vont sur les traces lumineuses des deux silhouettes bleues.

Midi s'en venait.

Dans la salle claire, hospitalière, toute pleine d'accueillante amitié, le repas était servi. Deux couverts furent lestement glissés parmi les autres. Petit François, trouvant place si simplement, put croire qu'on l'attendait.

Et mieux que l'appétissant menu, quel sourire l'enchanta! Quels beaux yeux pénétrèrent les siens, jusqu'à l'âme, dans l'intime du cœur où tout se dévoile d'un sentiment sincère et pur, sans même que la lèvre remue pour autre chose qu'une parole muette.

Gilles devina tout; fut charmant de délicatesse et d'à-propos; ramena sans fin le beau sujet de la terre, et du foyer jeune creusant son sillon vers l'avenir, et que sais-je! et que sais-je! Et parla d'amour si délicieusement que François, psychologue à ses heures, se dit, très convaincu, songeant à Philomène: « Je suis seul à l'aimer; il en cause trop à son aise pour être amoureux! »

*
* *

Vous devinez bien qu'au retour tranquille vers la chute solitaire, le canot léger portait un poids très lourd de projets, d'ambitions merveilleuses.

Petit François, dans la paix revenue, dans la nuit, bonne conseillère, dans la fraîcheur de son âme et la lucide symphonie des étoiles, dressait des plans, maniait la hache, la pioche et le marteau; jetait bas tout un coin de forêt; bâtissait, en gros troncs solides, sa maison; semait, moissonnait, engerbait; donnait à la patrie son foyer nouveau, fidèle et courageux.

Tout cela, oui tout cela portait le petit canot, dans la nuit tranquille. Et c'était léger, léger comme l'écorce de sa quille, le fardeau de l'amour: il pèse si peu sur le cœur!

DEUXIÈME PARTIE

L'abatis du p'tit François

I

Décision

L'heure matinale.

Le sourire de la forêt; des harmonies ailées; de longues brumes tièdes sur la rivière: l'éveil d'une journée splendide.

Petit François est monté, soucieux, sincèrement ému, sur le plateau, près de la croix. Pourquoi cette émotion? Lui vient-elle de ce qui l'environne? des beautés graves dans cette solitude? Peut-être: son âme est sensible aux attractions de la nature.

Mais autre chose occupe son regard intérieur: l'avenir. Un sentier perdu s'est retrouvé. Adieu, le moulin banal!

Il partira, dès ce jour, bien décidé, lui, François Gaudreau, malgré sa jeunesse, d'obéir à la voix douce et tenace du sillon.

La réalité brusque le ressaisit. La voix du père crie, d'en bas:

« Descends, descends, mon garçon: le travail presse. »

Ah! ce morne travail de chaque jour! la roue sous le flot; une après l'autre, les palettes remontant, retombant; l'éternel vertige de ce tournoiement; l'exaspération de ce mécanisme criard!

Mais, tout près de lui, dans l'épinette, traversée de soleil, le petit rossignol, heureux et libre, module sa prière; le rapide, dévalant, par-dessus les rochers, dans l'abîme, lance des clameurs d'énergique allégresse, et roule ses flots, et pousse son écume au loin, plus loin toujours, vers sa

destinée. Suivre sa destinée! Chanter sur une branche! Bondir de chute en chute! Qu'importe! La destinée!

Tout être, de par Dieu, trouve la sienne. Pour nous, toujours, il y faut mettre son cœur et sa volonté.

François comprend la leçon; n'hésite plus; arrive au moulin.

Son père l'accueille d'un reproche:

« Dépêche-toi, maintenant; ce n'est pas à rêver sur les buttons que l'argent viendra.

— Non plus à votre métier de misère, papa.

— Tu dis? quoi? tu dis? Tiens, mon gars, poigne-moi ce billot; approche-le, approche-le: ce qu'elle va mordre à belles dents, notre scie! le courant l'active.

— Non; pas aujourd'hui, papa; ni demain, ni plus jamais: je vais vous quitter. »

Gaudreau sursaute.

« Oui? toi? conte-la, cette histoire, à d'autres, sais-tu bien.

— Papa, je vous quitte: c'est décidé; c'est plus fort que moi.

— Pour tes chasses encore, sans doute? Tes belles chasses! parles-en! flâner dans le bois au lieu de travailler; cette paresse!

— Paresse? moi? »

La voix du jeune homme s'étrangla, mais cria, malgré tout, dans son émotion, dans le vacarme du rapide, dans le grincement des engrenages:

« Paresseux, moi? Je travaille, je veux travailler, mais sur ma terre.

— Es-tu fou? Quelle terre? As-tu un lot?

— J'en prends un, oui, tout de suite; je descends voir l'agent à Saint-Méthode. »

Petit François retrouvait son aplomb; l'instant décisif ne reviendrait plus.

Le père aussi le comprit.

Il arrêta son moulin, vint s'asseoir près de la scie, dans le silence subit des roues tapageuses, sur des madriers empilés.

Il regarda son fils. Il le perdait: c'était certain. Déjà son plus vieux l'avait abandonné. « C'est le destin », songea-t-il. Peut-être aussi la vision du passé revint-elle l'émouvoir. Son passé, le sien, tout lumineux, tant aimé, jadis.

À vingt ans, jeune homme épris de la terre, il ouvrait, seul et joyeux, dans la forêt sombre de là-bas, lui aussi, des sillons, fauchait des moissons, fondait sa famille. Ah! c'était le temps heureux.

Comme souvent les gais soleils de nos journées éteintes reviennent, chauds rayons, caresser des heures tristes!

Gaudreau, silencieux, regardait son fils — presque un enfant — qui ferait, à seize ans, l'œuvre d'un homme.

Il le trouva beau, son petit François, et courageux. Il en eut pitié; sa parole se fit plus conciliante:

« Alors, où vas-tu prendre cette terre?

— Plus bas d'ici, vers le chantier d'André Villeneuve, sur l'autre rive. On parle que des rangs s'ouvriraient le long de la Mistassini.

— Reste avec nous, mon garçon; prends ton lot ici même.

— Là je serai moins seul, peut-être; je pourrai gagner un peu d'argent, et, quand j'aurai de l'avance, travailler sur ma terre. Papa, j'ai calculé mon affaire. »

Gaudreau se taisait, le front penché; son pied remuait la sciure épaisse du parquet.

Puis, d'une voix lente et basse, refoulant des larmes que le jeune homme sentit venir:

« Si tu es décidé, je ne veux pas t'empêcher. Nous sommes pauvres, tu le sais: je ne puis rien te donner; nous n'avons pas même le suffisant pour nous autres. »

« Nous sommes pauvres. » Le fils aurait pu saisir l'argument: « Vous le voyez, papa: ce moulin ne vous avance en rien; laissez donc tout cela; revenez à la terre. »

Il ne voulut pas attrister davantage son malheureux père, ni surtout soulever une tempête.

Il dit simplement:

« Ça ne fait rien; je ferai comme je pourrai. »

Père et fils se quittèrent.

Le moulin reprit son concert strident.

Théodule arrivait pour la besogne quotidienne.

Et comme François remontait vers la cabane, Gaudreau lui cria, de dessous le hangar à scie:

« Emporte toujours un pain, mon garçon; vois s'il reste autre chose. »

Il ne restait que ce pain, cuit dans un chaudron, et un fond de sirop.

Ce fut l'héritage du nouveau colon.

Son canot d'écorce reçut ces provisions de misère, quelques hardes, sa hache, son fusil.

Mirza, d'un bond, sauta dans l'esquif et s'y tint blottie, à peine visible, pour que son jeune maître ne la renvoyât pas.

Il poussa l'embarcation à l'eau, prit son élan, et, d'un coup d'aviron, gagna le courant.

Il descendait vers sa terre.

Et d'un trait, filant sur Saint-Méthode, mais, au passage, saluant de toute son âme un coin de forêt qu'il connaissait et convoitait, et, plus loin, l'invisible présence de celle dont il se rapprocherait sur son lot solitaire, d'un trait, François, l'homme du sillon nouveau, s'en allait solder le prix de sa conquête.

*
* *

Tout se conclut pour le mieux.

N'avait-il pas, en arrivant, confié son secret, et la petite Mirza, et son mince bagage à la bonne dame Perron, et reçu sa parole de maternel encouragement?

Ensuite il était monté vers la chapelle, toujours accueillante aux âmes désireuses de causer un brin avec le bon Dieu.

« C'est pas croyable, disait François, en revenant, comme on se trouve bien à prier. Quel cœur ça vous donne! »

Il ajoutait, en son bel enthousiasme: « Là, j'ai confiance pour tout de bon. »

Il avait raison.

Les accommodements avec qui de droit furent faciles: il possédait son lot en due forme, bien à lui tout seul.

Il avait seize ans et quelques mois.

Il lui tardait, maintenant, de repartir pour sa forêt sombre, d'entreprendre sa vie nouvelle de privations certaines, de fatigues, de souffrances, d'isolement terrible.

Ce n'était pas une aventure banale!

*
* *

Sa forêt sombre.

Le chemin qui l'y conduit brille singulièrement.

C'est une après-midi rayonnante sous le soleil de juin. Toutes les lumières, toutes les ivresses printanières dansent sur les eaux neuves de la Mistassini.

Joie folle des verdures qui se mirent dans l'onde. Joie gazouillante des bergeronnettes qui se baignent et battent des ailes sur le sable, dans le flot tiède, dans le flot délicieux qui revient, qui repart, qui revient encore.

Joie profonde de l'espace immense où toute sève a repris sa poussée pour sa fleur, et pour son fruit, pour la graine vitale qui peuple les déserts et conserve les espèces.

« Et toi, jeune homme, courageux amant de la rude terre, réjouis-toi, réjouis-toi », chante la nature, et le lui souffle à l'oreille le Dieu-Créateur, et le lui glisse dans l'âme sa maman, de son paradis lumineux.

François rêve. Le canot bat le flot. Mirza s'ennuie: cette prison fragile qui la tient immobile! « Débarquons, débarquons, mon petit maître, voulez-t'y? Voulez-t'y pas? » Elle se fait insinuante.

Et François n'entend rien que la voix intérieure de son âme; et de cela, vous comprenez ce que Mirza peut deviner!

Mais elle est fine — vous le saviez déjà. Voici qu'elle reconnaît certaine touffe d'aulnes; elle lève son museau pointu, ouvre grands ses yeux ronds: « C'est là, c'est là: je vous dis qu'on va débarquer! »

La voyez-vous rire toute seule et moqueuse, au fond du canot?

Déviant vers la gauche, François longe la rive, dans l'eau tranquille. Et houp! d'un saut léger la petite chienne a bondi, quatre pattes agiles, sur la grève et dans l'herbe, et psit!... partie, partie en joyeux abois. Ne demandez pas par quel sentier, vers quelle maison!

*
* *

Édouard Lalancette hersait un coin d'abatis, placidement: sa vieille jument ne s'emballait guère!

Mais Juste, le grand garçon, se débattait avec un fier poulain, dompté de ce printemps. Gilles, en promenade chez ses amis, voulait prêter main-forte: il le faisait maladroitement, craintif; sursautait quand l'animal se cabrait.

Le bonhomme riait derrière sa herse; le fils Lalancette tempêtait; Gilles n'était pas à l'aise, oh! mais pas du tout: le beau Prince se montait, énervé par les gestes du petit Français.

Et François vit tout cela, d'un coup d'œil, en arrivant sur le plateau.

Tout bonnement, il s'en fut à la bête excitée, la calma d'une caresse et d'un mot, la remit en marche, et, derrière elle, la herse du grand Juste reprit ses méandres et ses soubresauts au travers des souches et des racines.

Le père Lalancette fut charmé de l'habileté du p'tit gars:

« T'es pas haut de taille, mon garçon; t'es un homme pareil. »

Cela fit plaisir à notre François. Deux fois on le lui disait: Carcoua, l'Indien; Lalancette, le colon. Ils devaient s'y connaître, ces deux-là. Il dissimula sa jeune vanité, répliqua simplement:

« Faut bien que je sois un homme: je me mets habitant.

— Tu te mets habitant, toi, comme nous autres? Là, mon gars, c'est plein de bon sens. »

La voix du brave Lalancette disait son admiration; elle ajouta, chaude et sympathique, la voix de l'homme des champs:

« Bien, mon garçon, je te félicite. »

Mirza courait de-ci de-là, cherchant pâture: souris ou mulots. Soudain, preste, nerveuse, agitant la queue, lançant de clairs appels, l'épagneule partit au galop.

Trop tard!

Déjà paraissaient Élisabeth et Philomène.

Il manquait ce bonheur à François!

Mirza gambade, mordille le bas de la robe; elle jubile de les revoir et de leurs gentillesses.

Le père crie de loin:

« Vous autres, les petites filles, vous savez: il se met habitant. »

Elles comprennent qu'il s'agit du petit Gaudreau: elles sont heureuses.

Élisabeth, de beaucoup plus âgée, protège le p'tit gars; Philomène, ce n'est plus un mystère, l'aime aussi, le vaillant jeune homme, et plus que jamais dès cet instant qu'il va, comme eux tous, se remettre au sillon.

La pièce neuve à préparer pour la semence était vaste; les hommes ne rentreraient souper qu'au soir avancé: on leur apportait la collation.

« Grand bien nous fasse! » dit Lalancette.

On s'installa, pas longtemps: la besogne pressait; mais tout de même, le bout de causette dura tout le temps

voulu – il en fallait si peu! – pour remplir de joie le cœur du bon petit François.

« Çà, les amis, à cette heure, à nos herses! »

Édouard Lalancette se leva, s'étira un brin, saisit les cordeaux:

« Marche! marche! la vieille!

« Toi, François, mon garçon, dit-il en démarrant, bonne chance, bonne chance. Et puis, tu sais, ajouta-t-il en clignant de l'œil vers les jeunesses, si tu veux trouver ton lot de terre, n'attends pas la noirceur! »

Le jeune homme sourit, descendit vers la berge où dormait son canot.

Et comme il allait disparaître, une voix féminine, jeune et fraternelle, dans la vibration radieuse des campagnes, lui souhaita de là-bas – et cela venait du cœur: « Bonne chance, François! »

Oh! qu'il en fut remué, le pauvre enfant!

Gilles l'avait accompagné jusque près de la rivière; il le quitta pour s'en retourner, par le sous-bois, vers son cottage; mais, gentiment lui pinçant le bras, dans un adieu:

« Sois heureux, mon petit François: elle t'aime bien, va! »

La parole de franche amitié l'accompagna, brise du soir, chantante et caressante, jusqu'à son lot désert.

*
* *

Il y arrivait comme la nuit sortait des massifs d'épinettes.

Du firmament cent mille étoiles souriaient au jeune homme.

Seul en ces bois farouches, il se sentit en sainte protection: le ciel veillait.

Au seuil du campement sommaire, abandonné par des bûcherons d'occasion, François, tourné vers le ciel, regarda les étoiles, et le bon Dieu qu'elles annoncent, et sa maman

logée plus haut qu'elles toutes. Il fit un large signe de croix pour la bénédiction lui venant de l'au-delà, et pour la bonne partance du sillon dans la forêt. Les mots vibrèrent à mi-voix, dans un élan de confiance émue: « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Il entra dans la maisonnette humide: il en eut un frisson. Il essaya d'ajuster la porte disloquée. Bah! Mirza ferait la garde.

Il planta sa hache dans le parquet de grossiers madriers; mit son fusil chargé à portée du grabat, et, dans la paix du Seigneur, s'endormit, tout habillé, sur les branchettes de sapin.

II

Bras et cœur vaillants

Deux bruits le réveillèrent: un coup sec contre la paroi; le jappement de Mirza. Il sortit vivement, le p'tit gars. Il faisait clair. Un gros pivert s'envolait, ahuri de trouver cette cabane habitée. N'y venait-il pas, chaque matin, frapper du bec les billots des murailles, happer le ver blanc tout frais, si délicieux, pris à jeun! Pauvre pique-bois: cherche ailleurs, dorénavant. Vois-tu ce fusil? Vois-tu Mirza?

François, dehors, sourit: un pivert!

Et s'exciter pour si peu! Belle affaire! Il lui faudra s'habituer à d'autres surprises!

Et d'abord l'inaccoutumé silence de cette solitude. Là-haut, tout proche du moulin, grondait le rapide; son roulement sonore vibrait dans ses rêves, le prenait au lever, le retrouvait de seconde en seconde, berçait d'un roulis constant chacune de ses heures.

Ici le calme, coupé nerveusement par un cri subit de corneille ou de grenouille; par le heurt sec, sous le vent, de deux arbres morts; par l'appel strident de quelque épervier.

Et quand on n'entend plus rien, plus rien, et qu'on y prête attention, parfois, malgré soi, le frisson peut mordre au cœur, et la tête fourmiller de chimères.

Qu'à cela ne tienne! Le silence?

Il en fera du bruit! Et tenez, tout de suite, pour s'ouvrir l'appétit, et pour chasser les folies du cerveau.

Il a saisi sa hache.

Colon nouveau, p'tit gars d'ancien colon: ça va tout seul. Bûche, cogne, frappe; et débite et fardoche et lance par-dessus bord, tombe où ça voudra! copeaux épais, branches brisées, mottes lourdes.

Ah! du bruit! Ça en fait-il du bruit merveilleux? C'est la vie, le mouvement, la résonance allègre aux échos forestiers: c'est l'abatis du petit François Gaudreau.

Tout à coup il a faim. Il rentre; il prend son pain sec et son fond de sirop. La vie dure commence. Un ruisselet courait sous les foins bleus; Mirza y but ses lampées, François en fit autant.

Homme et bête s'en tireraient comme ils pourront; c'était le mot d'ordre: programme de bravoure.

*

* *

La première fièvre de labeur improvisé tomba; il le fallait. La réflexion vint et prit sa place: elle est meilleure conseillère au logis.

Et précisément, puisque de logis on parle, commençons, François, par déménager. Ne serais-tu pas mieux dans ce petit « campe » de douze pieds au carré? L'autre cabane, la maison des « bûcheux », pour un homme seul, pour un petit homme seul, comme toi, tu t'y perdrais, François.

Peut-être bien. Donc, il déménage. Il transvase... quoi? La belle histoire! Le pain de seigle achevait; du sirop noir, fermenté à faire bondir, plus un atome. Son butin?

Grand Dieu! ses guenilles sont toutes sur son dos, et cela tient ensemble par miracle!

Le voici rendu.

Sainte barbe! C'était un cabanon malpropre! Des chevaux de chantier avaient hiverné là-dedans. Ce qu'il fallut frotter, gratter, nettoyer, et bien vite déclouer le châssis, et tenir l'écurie large ouverte! L'air pur rentra; toutes les bonnes senteurs de la forêt l'imprégnèrent. Et cela devint habitable, très habitable, tout à fait de son goût. Dans ce gîte vivait, rêvait, bâillait souvent, s'inquiétait parfois, mais tout de même espérait et calculait pour l'avenir prochain ou plus éloigné, le jeune homme aux bras et cœur vaillants.

Il en sortait, résolu, dès la clarté neuve, sa hache sur l'épaule, sifflant quelque refrain léger pour s'animer.

Vlan! tiens-toi, mon épinette: ça ne sera pas long. L'espace s'ouvrait.

Bientôt le sol déblayé dirait aux lumières fécondes du soleil: « Arrêtez ici, lumières des firmaments joyeux; tombez, chaudes et généreuses: faites lever la semence au sillon dans la forêt. »

La besogne s'activait du fait qu'un peu partout les plus gros troncs avaient disparu, coupés, l'autre hiver, par un contracteur de chantiers. Mais ç'avait été bâclé vaille que vaille. Tant de billots: tant de dollars.

D'ailleurs, ils s'étaient découragés, mal nourris ou mal payés les hommes du « jobbeur », et s'en étaient allés, l'un après l'autre. Et puis, le bel ordre, le travail propre nettoyant la place, on s'en moquait bien dans ces coupes.

« On n'est pas des colons, vous savez, nous autres! » Donc le reste. Ah! c'était une besogne amusante! branches éparses, taillis d'aulnes restés debout, têtes sciées de cyprès et d'épinettes, jetées pêle-mêle dans un inextricable fouillis. De ce gâchis montaient des arbres dédaignés, mal faits ou trop minces. Et, çà et là, d'immenses corps morts, ca-

davres de pins gigantesques, pourris, chargés de mousse, figés dans le sol, encombraient le passage. Certes! il en fallait du cœur au p'tit gars, pour reprendre la besogne gaspillée, ramasser des tas énormes, achever l'œuvre d'autrui, sans le plaisir plus entraînant de jeter bas soi-même, d'arbre en arbre, de lisière en lisière, l'encombrante frondaison.

Mais les grands coups d'acier aux flancs résistants des géants de la forêt, les aurait-il pu donner, rudes et sonores, tels qu'il les faut pour que l'arbre cède et n'épuise pas, à lui seul, la vigueur trop jeune du bûcheron?

Souvenez-vous du morceau de pain, de cette tranche mesurée, jour par jour, entre le besoin de l'estomac tenaillé et la crainte d'épuiser la provision chétive.

Il advint pourtant qu'une bouchée fut la dernière.

Et le p'tit gars s'en alla travailler chez d'autres, vers Saint-Méthode, je ne sais où. Quatre journées pour un sac de farine de seigle. Et ni le bon Gilles, ni la famille Lalancette ne furent confidents de cette détresse. L'honnête pauvreté veut sa fierté.

De la farine, du pain de misère pétri Dieu sait comme! mis à quelque feu de braise. Et l'éternel relent de seigle, exaspérant le goût, rebutant l'appétit. Et pourtant c'était le présent journalier de la Providence: «Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

Le pain, rien que du pain: bon Jésus, que c'est peu, s'il faut bûcher son lot, par amour quand même, puisqu'il l'aime, cette terre qui sera la sienne.

Et dans ses heures de lassitude, d'abandon, d'insomnie aux nuits secouées par la tempête, d'effarement dans ces longs orages qui, de leur tonnerre et de leurs éclairs, par le bois désert, criblent la hutte fragile et tremblante, l'entendez-vous, tout bas, en l'intime du cœur où se forge la vaillance: « Tout cela ne me décourage pas; il faut que je fasse un *habitant*: je le veux. »

Cette parole, en d'aussi tragiques circonstances, il l'a dite; il l'a répétée.

J'ai vu l'expression loyale, j'ai vu la flamme encore de son regard — après tant d'années — lorsqu'il me rappelait cette époque de sa vie. Ah! c'était sincère, veuillez le croire.

Sachons comprendre et mieux agir. Volonté! Volonté! Vouloir, d'un cœur franc, c'est la moitié du succès.

*
* *

Tout de même, pour devenir habitant faut-il, de force, ne manger que du pain sec? Quelque chose avec, s'il vous plaît, mon bon Dieu.

Il apprend qu'une brave famille, plus loin — les voisins ne se touchaient pas les coudes — possède une vache. Quelle aubaine!

Il s'y rend.

« Bonjour, voisin.

— Bonjour, mon gars.

— Vous avez une vache: pourriez-vous me passer du lait?

— Oui, là, mon jeune homme, on en a quasiment juste assez pour nous autres.

— Oh! m'en faudrait pas gros.

— Combien qu'il t'en faudrait?

— Rien qu'un vaisseau, chaque jour: ça ne vous prive guère. »

L'homme réfléchit:

« Correct, mon garçon: tu l'auras, ton vaisseau de lait.

— Combien vous allez me le vendre?

— Cinq sous.

— Merci; je suis content. Puis, je vois: vous avez de la belle orge. Vous plaît-il encore de m'en vendre une pleine poche?

— À toi? pour quoi faire? dis-moi donc un peu.

— Pour semer, tiens, Monsieur; pour semer sur mon lot: je suis colon.

— Toi? pas vrai, sans doute! Ton abatis?

— Fini clair, mon abatis.

— Tes labours? tes chevaux? ta paire de bœufs?

— Des chevaux ou des bœufs? Le jeune homme sourit: je n'en ai guère! Mais j'ai ça, — il tend ses deux bras — oui, j'ai ça, et, en plus, ma pioche. Vous savez: la pioche, c'est plus long. Mais ça donne du beau travail. Ça fouille partout, entre les souches, dans les grosses racines. Ah! je vous le dis: ça travaille bien! »

Le voisin ne rit plus.

« Comment te nommes-tu, toi?

— Moi? je suis le p'tit François Gaudreau, le garçon au père François, du moulin.

— Ah! c'est toi, le gars qui fréquente chez Lalancette? Ils m'ont bien dit, chez eux, que t'avais du cœur, toi; du beau courage dans les deux bras. Tiens, pour un colon, t'en feras un, toi, vrai comme je te dis. J'aime ça, du monde travaillant. Prends-la, ta poche de grain d'orge; prends-la certain, mon garçon.

— Je vous la paierai, monsieur.

— Oh! vois-tu, pour ça je ne crains point. Et ton vaisseau de lait?

— Bien, si vous voulez, je viendrai chaque soir. Vous m'en garderez?

— Compte là-dessus. Mais, par hasard, as-tu autre chose à manger, dans ton « campe »?

Petit François se hâte:

— Oh! j'ai de quoi, j'ai de quoi; merci bien, monsieur. »

Décidément, il ne s'ouvrait à personne de sa rude misère.

Il embarqua le sac de grain.

Le canot regagna la terre neuve où, à coups de pioche, se creusait le sillon.

Et plusieurs jours de suite, dès le tôt matin, François reprit le geste du semeur, plus avant, plus avant: l'espace l'appelait, tant qu'il resta du grain.

Le sac fut retourné, secoué; tout germe fécond, recueilli, mis en terre, jusqu'au dernier.

Ne trouvez-vous pas que c'est très beau?

Certainement Dieu souriait au jeune semeur d'un coin de terre ignoré.

Sa mère aussi, du haut des cieux, souriait et bénissait.

Tout fut terminé fin juin.

Que serait la moisson? Trois mois, à peine, restaient avant la neige et les gros froids qui tuent les épis non rentrés.

François n'y songea pas beaucoup. Il se confia à la Providence qui donne le soleil et le retire quand il lui plaît.

Mais une inquiétude nouvelle l'attendait. L'homme au vaisseau de lait vint réclamer son argent, par nécessité. Il ne voulait pas causer de peine, mais...

François comprit.

« Eh! oui, je sais, je sais: combien, ma dette?

— Cinq piastres: voyez le compte, pour le lait, plus la poche. »

Il tendait un papier. François ne le regarda pas.

« Oui. Cinq piastres: j'avais calculé ça. Mais là, voyez-vous, — j'ai chagrin de vous le dire — je n'ai guère de quoi.

— J'en aurais grand besoin », répondit l'autre.

François trouva soudain:

« Si vous voulez attendre: j'ai bonne espérance, chez papa.

— J'attendrai. De fait, ton père vend de la planche. »

Ils se séparèrent.

*
* *

Le père, Eugène et Théodule prenaient leur maigre repas de midi, lorsque François, deux jours après cette rencontre, arrivait au moulin.

Surprise dans la cabane. Grand bonjour à l'entrée.

Gaudreau posa question sur question:

« Combien as-tu semé?

— Une poche d'orge.

— Comment as-tu fait pour avoir des provisions?

— J'ai gagné ma poche de fleur de seigle en donnant quatre journées de travail.

— Tu n'as pas toujours fait tes semences au pain sec? »

Une sincère angoisse se peignait sur les traits rudes de François Gaudreau.

« Eh! non, papa: je me suis acheté du lait, un vaisseau par jour. Tous les soirs, à la brunante, je m'en allais le chercher, pour mes trois repas: le matin, la crème; le midi et le soir, le lait dont je faisais deux parts. J'ai pris un sac d'orge pour mes semences, et là, je leur dois un compte. J'ai cherché de l'ouvrage, jusqu'à Saint-Méthode; je n'ai pu gagner un sou, pas un sou, papa: je n'ai rien. »

Le pauvre jeune homme se faisait effort pour voiler sa peine. Sa voix le trahissait.

« Puis là, cet homme aurait besoin de son argent absolument.

— Combien c'est que tu lui dois?

— Cinq piastres, papa.

— Cinq piastres, mon garçon: c'est beaucoup quand on n'a rien.

— Eh oui! je le sais. »

Il redressa le front; un sourire brilla dans ses yeux humides:

« J'aurai une belle moisson, à l'automne. »

Ah! c'était bien répondu. Si les grains mûrissaient, ce capital de l'indigence rapportait son bel intérêt.

Petit François reprit, n'osant plus beaucoup regarder son père:

« Alors, je me suis fié sur vous pour me donner cinq piastres. »

Il y eut un nouveau silence. Il pesa sur tous les cœurs.

Théodule et petit Eugène auraient voulu ramasser toutes les gouttes du rapide, les saisir en leur course, en faire des piécettes d'or: « Prends, prends, notre frère, pour ton pauvre lait, pour ton grain d'orge, pour ton courage, pour ton beau travail. » Le rapide passait, frôlait, narquois, cette cabane fruste. Et que lui faisait la détresse des cœurs! Et ses gouttes folles et innombrables restaient l'eau sauvage des rivières fuyant, fuyant au loin, vers les sables du lac qui la boivent.

Le père dit enfin sa parole émue:

« Tu me fais bien pitié, mon pauvre enfant, mais ça m'est impossible de te donner cinq piastres. C'est là tout ce qui me reste. »

Le coup était rude; le jeune homme pleura: les paroles de son père l'avaient saigné au cœur.

Mais le père, à son tour, fut touché de ces larmes. Dieu le permit pour la récompense du petit semeur de grain vaillamment obstiné.

Gaudreau se leva; prit sous le sac de paille, au chevet de son grabat, cinq billets bleus, les compta posément, les tendit à son fils:

« Tiens, mon gars, je te les donne, pour ta bonne chance. »

Voilà scène toute simple et très grande où le cœur humain dévoile, jusqu'en des âmes peu façonnées, l'immense trésor de ses richesses.

Et mille fois petit François remercia son père, et lui souhaita heureuse réussite, vente fructueuse de sa planche.

Il s'en fût, en toute hâte, au fil du courant, porter l'argent.

Sa dette l'encombrait; cinq piastres, sous sa tête, au logis pauvre, l'auraient empêché de dormir. Il ne voulait de richesse tranquille et meilleure et plus belle que le pain qui levait pour les jours futurs, petits germes encore, aux parcelles très humbles de son domaine.

Faut-il, dès maintenant, narrer la désolation de ce premier automne?

Une gelée précoce et mordante survint, surprit la moisson jaune prête à être rentrée. La moisson tressaillit; chaque épi reçut la piqûre froide qui tue.

Elle va vite, la mort; son œuvre est désastreuse. Un souffle dans la nuit.

L'enfant-colon ne s'est point découragé: « Recommence, recommence, petit! »

Cela va durer trois longues années.

La chasse, pour vivre, pour ramasser quelque argent; l'abatis persistant; la préparation plus précoce d'arpents toujours plus étendus; la moisson victorieuse et meilleure un peu, d'une récolte à l'autre.

*

* *

Et soudain, sur l'horizon terne le signe d'avenir. Un canot passe, dans le pâle soleil d'octobre. Le canot monte vers la grande chute. François, de la rive, l'aperçoit, le canot mystérieux. Il porte trois étrangers: des prêtres. N'a-t-il pas entrevu la robe blanche du Trappiste sous le manteau noir? Il veut savoir, suivre jusque là-bas, les inconnus.

Il pousse son canot, se ravise: que lui font trois humains sur la morne rivière d'automne? L'aideront-ils, lui, pauvre défricheur, dans son coin de forêt?

François! François! que n'as-tu mieux compris le signe qui passait!

Le canot d'écorce est descendu; les étrangers sont repartis. François n'était plus sur la rive déserte: l'hiver, hâtif et sombre, l'a chassé dans sa hutte de billots. Il fend des bûches; il entretient la flamme; il attend le printemps. Six mois. Ce sera bien des jours, bien des nuits et beaucoup, beaucoup d'heures longues de froidure et d'abandon.

III

Joyeux Noël

Dieu ménageait au pauvre garçon des éclaircies, comme, dans un jour pluvieux, quelque soudain rayon de soleil coupe l'ombre de la forêt.

Midi s'en venait, ce vingt-quatre décembre; François préparait son chétif dîner.

La cabane était chaude; le poêle de fonte, plein d'éclats secs et résineux, faisait merveille; il était rouge de bien-être, rouge à éclater.

François n'était ni rouge, ni très heureux.

Du silence partout. Le bois garde bien le silence. Mirza écoute frire la galette de sarrasin; elle attend sa bouchée.

Mais, un frottement de museau contre la porte; un bruit de raquettes sur la neige et presque aussitôt passe devant le châssis, terni par la vapeur dans la cabane, le beau Gilles. Mirza sursaute. François rit de bonheur. La porte s'ouvre: Duc se précipite; le gentil Français le suit: tout un flot d'air glacé jette un rapide frisson dans la maisonnette. L'imprévu de cette arrivée!

« Mais oui, François, moi, c'est bien moi; je viens te chercher, vois-tu: c'est Noël, demain; faut que tu t'en

viennes à la crèche, admirer le petit Jésus... et, sans doute, quelque jolie bergère! »

Il cligne de l'œil. François comprend très bien: Philomène sera là.

Duc, malcommode, flaire dans tous les coins, va tout bousculer. « Couche-toi! couche-toi! » Gilles lui tape sa grosse tête. Duc s'allonge près du poêle; Mirza ne l'occupe pas du tout; et, dédain pour dédain, la petite le lui rend effrontément. La galette de sarrasin, que François néglige, brûle et répand sa forte odeur. Le beau Gilles éternue:

« Ah! ah! tu fricotes là-dedans? »

Il examine le poêlon, renifle gentiment:

« Chic, très chic, cela, petit; mais pauvre, un peu, l'omelette sans œufs ni beurre! »

Il sourit; une fraternelle compassion glisse de sa voix et de ses yeux dans l'âme de François:

« Tu sais, moi, j'ai l'estomac délabré: j'apporte, en route, ma cuisine. Tiens, partageons. »

Il déboucle sa gibecière, en retire un menu royal. Et c'est offert en si jeune allégresse, que François ne soupçonne rien de la réelle pitié de son ami.

Tous les deux font honneur au festin. Le jeûne et l'abstinence, en cette veille de Noël?

Ah! oui... trop tard! La liturgie ne les atteignait pas en ces forêts.

Puis il fallut partir pour une joie nouvelle, meilleure et plus intime: celle du cœur.

François revêt son capot de chaude étoffe; il porte une ceinture bariolée, cambrant les reins; tuque verte, au gland rouge; mitaines blanches de gros cuir, et la raquette solide au pied. Voyez donc s'il a fière mine, notre petit Gaudreau!

Il siffle:

« Viens-t'en, Mirza, viens-t'en. »

Pourquoi ne veut-elle pas suivre?

Une piste neuve, ouverte par les lièvres, cette nuit, la retarde. Son maître y tendit, ce matin, des collets. L'épagneule s'en va, museau dans la neige, sur ces traces connues.

Le beau Duc, dédaigneux, blasé — que lui font de maigres lapins! — trottine en tête.

Gilles et François viennent après, se suivant; ils bavardent, rient, respirent, poitrine dilatée, la saine atmosphère de la forêt. Bon pied, bon œil, l'estomac garni, l'âme joyeuse, un mille, deux milles et d'autres sont franchis.

Du soleil glisse encore par-dessus les touffes vertes, de moins en moins: le soir tombe vite, en hiver, dans les solitudes boisées. Le temps reste sec, sans être froid; le firmament, sans nuages, est d'azur uni; bientôt, l'une après l'autre, les claires étoiles le perceront d'un rayon d'or.

Soudain le bois s'arrête: il ouvre tout un espace déblayé: le domaine des Lalancette.

On devient frileux sans la protection des longues branches; les jeunes gens se hâtent. La maison paraît; la cheminée fume vigoureusement. L'accueil est une fête.

*
* *

Le souper battait son plein, oh! sans extravagance. Mais l'on riait, l'on mangeait, l'on buvait — un tout petit brin, pour la Noël — de cœur allègre, d'appétit robuste, de conscience heureuse et reposée.

On se tasse; deux sièges, deux couverts en plus, et, par miracle — Noël, c'est le bon temps aux Miracles! — Philomène et François se trouvent très rapprochés: côte à côte ou vis-à-vis, je ne sais plus bien.

Juste Lalancette ou Noël Perron tira sa montre — tout le monde n'en avait pas, à cette époque:

« Bonté! bonté! le temps d'atteler et d'arriver. »

Tous comprirent qu'il s'agissait de la messe de minuit. On se leva. Les filles s'en furent à leur toilette; les jeunes gens aux carrioles. Et dans les clartés et dans l'ombre se croisèrent encore les rires, les quolibets, les appels taquins et joyeux.

*
* *

Gilles et François reprirent leurs raquettes; ils disparurent. Tous les Lalancette n'auraient pas trop de leurs deux voitures pour s'y caser.

Ils marchent grand train, nos raquetteurs. Pas assez pour qu'un premier traîneau léger ne les rejoigne. Il porte Juste et Noël, Élisabeth et Philomène. Un éclair. De la jeunesse et de la joie.

« Ho! ho! le prince, doucement! doucement! »

Philomène a le temps de crier:

« Voyez-vous ce qu'il y a d'étoiles au ciel? »

Perron jette vite:

« François, François: cueilles-en une pour ta «blonde »!

— Tais-toi, Noël, tais-toi. »

C'est Philomène à ce niais de Perron.

La carriole rouge a passé.

François n'a pas entendu le reproche; il ne retient que le son clair d'une voix, et deux mots, lancés au passage, et qui sont pour lui tout seul. Il lui semble qu'il a dans le cœur toutes les étoiles. Et que le chemin, dans cette nuit de Noël, est lumineux et parfumé. Et que le petit traîneau rouge marque dans la neige — devenue tiède soudain — un curieux sillage.

La neige restait froide; le chemin, tout ordinaire.

Pourtant, oui, l'heure était belle. La lune entamait son dernier quartier; mais que d'étoiles brillaient et suppléaient, joyeuses d'être les porte-lumières de la nuit

sainte! Le savaient-elles? Plusieurs avaient contemplé le vrai Noël, et racontaient aux plus jeunes, aux dernières arrivées au firmament, le mystère de jadis. Leur scintillement trahissait une émotion.

Bientôt la cloche lointaine vibra dans l'air calme. Un grelot saccadé lui répondit: le second traîneau des Lalancette arrivait, lourde boîte, enlevée, par la vieille Grise; et, dans la boîte rustique, toute la famille paquetée.

Le bonhomme mit la bête au pas, quelques minutes; fallait qu'elle souffle, une escousse, la pauvre: fallait qu'on jase un bout de route avec les deux jeunes gens, n'est-ce pas?

Puis, un coup de fouet: « Marche! marche! la Grise! » Édouard Lalancette dit, avec un bon rire, aux piétons:

« Découragez-vous pas, les jeunesses: on vous attendra chez le petit Jésus. »

Ils n'attendirent pas longtemps.

Gilles et François couraient quasi sur leurs larges semelles de cordelettes. Le traîneau rouge lambinait, au village, chez des connaissances. La boîte s'en venait — dites rien, la Grise! — si bien que finalement ils entrèrent tous ensemble dans la petite église, pour la messe de minuit.

*

* *

Ils admirent la crèche; ils sont heureux parce que les rochers, les arbustes, la mousse et les verdures de leur forêt servent à la réception de l'Enfant-Dieu. Leur foi naïve adore, demande, remercie; une grâce leur vient, par le décor rustique, du tabernacle et du ciel.

Un cantique souhaite la gloire à Dieu, la paix à notre terre. Chacun revoit, dans cette nuit de Noël, son foyer pauvre, guère plus hospitalier aux plaisirs d'ici-bas que la masure de Bethléem. Mais le bonheur paisible habite leur âme et loge en leurs demeures de troncs et d'écorces.

Ils reçoivent la divine Hostie qui fait la force du chrétien. François et Philomène communient, l'un près de l'autre, destinés, tous les deux, aux mêmes joies calmes dans le devoir, dans l'acceptation de l'épreuve. Ils reviennent de la Table Sainte; la bonne maman Perron, un peu curieuse, lève les yeux. La pensée lui vient: "Ils feront un couple charmant. » Philomène est grande et brune, plus âgée que François; le visage reflète la bonté, le dévouement souriant à l'humble tâche. Gaudreau n'a pas 18 ans; il est moins élancé, d'apparence plus frêle; on le juge, dès l'abord, loyal, prenant la vie du côté sérieux. Il montre une certaine timidité: cela sied à la jeunesse. Ils feront un beau couple, elle et lui. Vous avez raison, madame Perron.

*
* *

Et la messe finit. Les bancs se vident.

On se retrouve dehors, dans l'air piquant, dans la clarté vive du ciel constellé. On s'emmitoufle: « Brrrou! Hâtons-nous! Embarque! Embarque! » Le beau Prince piaffe, ne tient pas en place; il se dresse tout à coup: « À moi, l'espace! » Les jeunes filles ont le temps, à peine, de se blottir sous la chaude peau de carriole. Un salut de la main gantée: « Bonjour! bonjour!»

Des sonnettes claires. Partis! Tout a disparu.

Les autres véhicules, moins bien équipés, s'ébranlent, font crisser la neige battue, aux abords de l'église. Les grelots s'éloignent, s'éteignent.

Noël! Bénissons Dieu! La nuit sereine, l'heure sainte en la demeure accueillante du Seigneur, furent douces aux bons habitants des terres neuves.

*
* *

Gilles s'est rendu chez le vieux monsieur Aubé, parler de la promenade prochaine. Deux fois, chaque année: aux Rois, à la Saint-Jean-Baptiste, on attelait la petite jument rouge; ils s'en allaient à Roberval, au bureau de poste, toucher le mandat venu de France; au presbytère, remettre et chercher les livres, prêtés par monsieur le Curé. C'était une sortie bienfaisante: un peu d'air nouveau ravitaillait leur solitude.

François comptait achever la nuit chez l'hospitalière famille, que nous connaissons. Il se dirigeait par là. Un individu le rejoignit, qui troubla son bonheur. C'était un nommé Labrosse, « jobbeur » de trente-six métiers; il racolait des hommes pour les chantiers; maquignonnait sur les chevaux, les voitures et sur toutes choses; trafiquait les fourrures; achetait et revendait madriers, bois et vieilles ferrailles; et rien ne s'entamait, n'allait et ne finissait sans le fatal coup d'eau-de-vie.

Le personnage aborda François:

« Toi, c'est le p'tit Gaudreau, au bonhomme du moulin?

— Eh! oui.

— Tu me connais bien? Votre dernier cajeu de planches, bonté! quelle pourriture! C'est moi qui l'ai pris. Une chance pour vous autres, sapré tonnerre! Personne n'en voulait, de cette saleté-là! Moi, ça fait toujours pareil, tu sais, et je revends. »

Il riait bêtement, parlait trop, puait l'alcool. On pouvait douter qu'il revînt de la messe de minuit!

François se trouvait mal à l'aise. Il connaissait l'homme, ne pouvait guère s'en libérer. L'autre reprit:

« Paraît que ton père a reçu de l'argent, des piastres... des centaines. »

François eut envie de rire. Sans doute le fit-il réellement. Labrosse cessa de marcher, retint le jeune homme par le bras:

« Ne ris pas; c'est la vérité que je te dis. Les Trappistes ont arrêté là-haut, chez vous autres; je le sais, moi: crains rien! on connaît tout. Ils ont acheté votre gréement, payé comptant, sur la souche: du bel argent clair. »

François n'osa plus douter; pourtant, cela restait un mystère.

L'homme reprit sa marche et son bavardage:

« Bon! il y a autre chose encore: ton père, à ce qu'ils disent, veut s'acheter une jument. Viens voir si j'ai pas son affaire; t'auras jamais rien vu de pareil! »

Il entraîna François. Celui-ci résista:

« Où c'est-il que nous allons?

— Où c'est qu'on va? Torvis! chez l'bonhomme « Whisky »; c'est là que je pensionne, et qu'est ma jument. Et j'te dis, chez l'bonhomme, si on est bien! »

Et de nouveau sa grosse hilarité. François dut suivre; ça ne lui plaisait pas du tout: il comprit ce que le surnom de l'autre dévoilait de vilain défaut.

*
* *

La morne maison parut bientôt, seule, sous des épinettes qui la dérobaient aux indiscrets. Deux fenêtres, mal bouchées d'une toile épaisse, filtraient une lumière vive.

« Entrons nous chauffer, d'abord. »

Labrosse poussa son compagnon.

La chambre basse, étouffante de fumée de tabac, d'haleines malsaines, de relents d'alcool, hébergeait sept ou huit jeunes gens, — pas tous de la paroisse — les « engagés » de l'homme de chantier. Cela buvait, riait, crachait et

jurait à en frémir. Une partie de cartes s'achevait, âprement disputée, et qui finit soudain dans un horrible blasphème du perdant. C'était l'ignoble Teuton, le païen, vomissant l'insulte hideuse à nos choses saintes.

Il ne vit pas François, ou ne le reconnut pas. D'ailleurs, tous acclamaient l'homme qui venait: c'était le « boss », celui qu'il fallait « graisser » pour l'accommodement des contrats.

« Tonnerre! vous autres, vous n'avez donc pas soif? Que fais-tu là, Whisky? Sors de ton trou, torvis! »

Un sale vieux parut, brandissant un flacon débouché. Du liquide tomba.

Une voix éraillée glapit:

« Fais attention, fais attention, Whisky: tu en perds. »

Une main saisit la bouteille, et la porta, en bousculant des chaises, à Labrosse. Celui-ci but au goulot, longuement, une seconde fois, tendit le breuvage à François:

« Réchauffe-toi, l'gars. »

Le jeune homme répondit sèchement, peut-être trop sec :

« Merci bien, merci bien, j'en prends pas de ça, moi, jamais. »

Ils l'entendirent.

Ce furent des huées, des rires d'enfer, de lourds sarcasmes.

Un long maigre titubant, arracha la bouteille des mains de Labrosse, fonça sur François:

« T'en boiras, que j'te dis, t'en boiras, mon malappris! »

Son bras levé pencha trop le contenu, qui se répandit; l'odeur forte prenait à la gorge.

« T'es plein, t'es plein, Charlot; tu vois rien; tu verses à terre », cria une voix.

On l'entoura. Tous hurlaient à la fois.

« M'en faut, moi, m'en faut d'la boisson! »

*
* *

François profita du tumulte, s'esquiva, courant dans la nuit claire et fraîche et reposante. Il courut longtemps, harcelé par la crainte, par le dégoût, par le remords, pauvre enfant, comme s'il avait, de cœur joie, pénétré dans l'affreux taudis.

Il s'arrêta. Il ne savait pas très bien l'heure, dans cette nuit finissante; ni tout d'abord en quel endroit du village il se trouvait. Sa paire de raquettes, qu'il tenait à la main lors de la rencontre de Labrosse, il l'avait déposée dans la chambre maudite. Il s'était enfui sans l'emporter. Et maintenant, d'aller la reprendre là-bas, c'était folie! Il attendrait une meilleure occasion.

Le calme revenu, François fut moins affligé de l'aventure. Elle lui montrait la vie sous un aspect nouveau, bien repoussant: ce lui devenait une leçon.

Quelles rencontres sur les chemins d'ici-bas!

Du moins avait-il repoussé le mal, d'instinct, par grâce du ciel, par formation première de sa maman pieuse.

Il leva les yeux. De très lointaines lueurs barraient l'horizon d'un reflet d'opale. Ce devait être par-dessus le lac.

Il se retourna; découvrit, dans la pâleur transparente de l'espace, le clocher frêle. Il se dirigea de ce côté.

Puis, en approchant, voyant toutes les petites demeures paisibles dormir, et, sans doute, rêver de joies pures, de crèches très belles, toutes portes closes pour la froidure, et cheminées éteintes, ou fumant à peine, parce qu'il était trop tard pour veiller et trop tôt pour se lever, François continua, sur la neige silencieuse, jusqu'à l'église; il entra, s'agenouilla, s'assit dans un coin du banc, près de l'étable de Jésus, pria quelques avé, s'endormit.

Et se réveilla: le coq du voisin chantait son plus beau cri d'appel au soleil. Un rayon rouge glissait du vitrail sur la crèche.

Le jeune homme mit genoux en terre, se signa, sortit, joyeux et réconforté, de l'église hospitalière. Quelques bruits se levaient, çà et là, dans le village, venus des poulaillers et des étables. Personne n'ouvrait les portes des logis endormis, et sur les toits de bardeaux que l'aurore vive caressait, les fumées matinales ne s'activaient pas encore.

Le jeune colon partit pour sa hutte lointaine, à pied, sans raquettes; à jeun, préférant qu'on ne sût rien de son aventure, et craignant, s'il s'attardait, quelque rencontre fâcheuse.

Il retrouva, sur le chemin vers sa forêt, les traces durcies de la veille: la marche serait moins pénible.

Il arriva chez lui, dans la soirée, fatigué, mourant de faim, l'âme tranquille et résignée.

Il alluma son poêle, prit un reste de galette, but un bol de thé chaud, — Whisky s'en serait moqué! — siffla Mirza. Rien ne parut.

Il sortit; visita le chemin de lièvres nouveau. Dans la neige rose, sous le soleil couchant, la petite épagneule gisait, morte, raidie, prise au premier des collets tendus là par son jeune maître, la veille, à son insu.

François ne pleura plus comme pour la mésange d'autrefois, près de la cabane misérable.

Pourtant, il ramassa douloureusement sa petite Mirza.

La solitude redevenait plus complète.

IV

Un printemps sous la neige

Il travaillait son abatis.

Le soleil, entre les deux hautes épinettes, montrait quatre heures: l'horloge de l'après-midi. Pour la matinée, il y a, de l'autre côté, ce gros bouleau sec.

L'odeur âcre d'une fumée surprend François, l'inquiète. Elle vient de la direction de son logis. Bon! si c'était la cabane en feu! Pourtant, non. Quand il l'a quittée, ce matin, le poêle s'éteignait. Il n'y est plus retourné, prenant son repas de midi sous bois: cela fait gagner du temps.

L'odeur persiste. Il se décide, marche plus vite, par le petit sentier battu, vers son « campe ». Et vraiment, du tuyau s'élève par tourbillons la grosse fumée noirâtre. Ça chauffe, ça chauffe, là-dedans!

« Mais, sorcier! qui donc s'est logé dans ma maison? »

Bonté! ce n'était pas effrayant! le bonhomme Gaudreau, venu du moulin, et Théodule. Ils arrêtent chez François: c'est tout naturel; ils réchauffent la cabane: c'est plein de bon sens, sapristi! par ce froid de janvier.

Le père sourit:

« T'as eu peur, mon garçon?

— J'ai senti la boucane; c'est traître, le feu; je me disais...

— Voyons, t'as raison, de fait; on ne sait jamais, le feu: c'est sournois; c'est comme l'amour: tout peut arriver! »

François trouve que son père est bien «parlant «, aujourd'hui; il plaisante: ce n'est pas dans son habitude. Et puis, on est sur semaine, en plein bois, et le papa s'est endimanché; même, qu'à mieux regarder, ce « capot »

qu'il a pendu au clou, derrière la porte, mais c'est un morceau tout neuf!

« D'où vient-il, ce capot? Vous ne l'aviez pas, il n'y a guère longtemps. »

Le papa gronde et sourit à la fois:

« Écoute, mon garçon: c'est pas de tes affaires. Si tu veux descendre avec nous, prends tes raquettes.

— Mes raquettes? je les ai laissées à Saint-Méthode, chez le vieux qui a de la boisson.

— Tu as arrêté chez Whisky, toi?

— Vous le connaissez? »

François le demande ingénument.

Gaudreau répond, bourru:

« Moi, moi: c'est pas pareil. Mais je te dis: c'est pas la place pour une jeunesse, non, certain. Ah! j'aurais bien dû te garder chez nous. »

Le jeune homme sourit. Son père le remarque et s'en exaspère:

« Ne ris pas, mon garçon. »

François s'excuse:

« C'est par rapport qu'on ne s'entend pas. »

Il raconte sommairement son aventure.

Gaudreau s'est calmé.

« Là, mon garçon, c'est plus la même chose. T'as bien agi, certain, certain. J'irai la chercher, moi, ta paire de raquettes. Et qu'il s'en vienne, le vieux, avec son flacon! Si je ne les envoie pas tous les deux par le châssis!

— Papa, vaudra mieux simplement prendre les raquettes. À propos, Labrosse m'a dit que vous cherchiez un cheval; que vous avez de l'argent. Ça viendrait des Trappistes, ces argents.

— Bien, pour dire, il n'a pas menti. De fait, ils sont venus, deux Pères avec un monsieur prêtre.

— À l'automne? En canot? questionne François.

– Tu les as vus? demande le père.

– J'étais sur le bord de la rivière.

– Ils sont montés chez nous, explique Gaudreau. Si je les attendais! tu peux comprendre. Ils ont visité le moulin, notre « campe », la terre faite, puis regardé plus loin, l'aspect du pays. Ils l'ont trouvé de leur goût. Le prêtre a parlé: « Monsieur Gaudreau, qu'il m'a dit, je vais vous payer vos propriétés, moulin compris; vous pourrez prendre des terres de l'autre côté de la rivière. Les Pères Trappistes vont venir s'établir ici. Ils feront faire des chemins: vous allez vivre plus aisément. Voilà sept ans que vous êtes ici seul; si les Pères ne viennent pas, vous serez obligé d'abandonner. »

– C'était plein de bon sens », remarque François.

Et Théodule approuve:

« J'ai dit la même chose, moi. »

Le père continue:

« On s'est arrêté à la pointe, tu sais, d'où l'on voit les deux rivières se joindre. Il y a la grosse souche: le prêtre a compté dessus ses billets. Et je les ai pris, c'est bien simple! M'est avis qu'on va se faire un règne nouveau, sur l'autre bord de la Mistassibi.

– Où il y a l'épinette grugée en castor, la belle souche! », observe Théodule, en riant.

François reste rêveur. Son père l'interroge:

« Eh bien?

– M'est avis, papa, que c'est comme un printemps qui commencerait en plein dans les neiges. Vous allez défricher, ouvrir une terre, semer du grain: c'est du bonheur qui monte. Puis, entre temps, vous trouverez à gagner chez les Pères.

– Oui, conclut Gaudreau, je compte que c'est une bonne affaire. »

*
* *

Il se tait. Il semble avoir autre chose à dire. Ça ne va pas du tout.

François le remarque; il pose des questions pour l'aider:

« Avez-vous pris vos lots? demande-t-il.

— On descend pour cela, tous les deux: moi et Théodule. Ton frère prend le sien.

— Ah! c'est correct, c'est correct: on se trouvera tous *habitants.* »

François s'anime. Et c'est curieux comme le père reste mal à l'aise. Quel secret lui pèse tant, qu'il voudrait confier à ses fils, et qui ne vient pas? Non, ça ne va pas du tout.

Ils se taisent tous les trois.

Gaudreau se lève, tasse les bûches dans le poêle. François dit n'importe quoi:

« Alors, de même, vous descendez à Saint-Méthode, prendre vos lots: c'est la raison du beau capot? »

Il sourit.

Théodule, derrière le dos du papa, échange un regard avec son frère. Une pensée subite leur monte à l'esprit, en même temps, à tous les deux. Et c'est bien cela. Gaudreau se redresse soudain, le tisonnier en main, regarde les deux jeunes gens:

« Là, mes enfants, je vais vous le dire; il n'y a pas de mal, je suppose? je songe à prendre une épouse. »

Il choisit le grand mot solennel: une *épouse.*

Théodule et François échangent un nouveau regard; c'est un petit clin d'œil de joyeuse malice.

Le père n'a rien vu. Il se rebaisse; il retasse ces bûches mal faites qui ne veulent pas s'accorder dans le fourneau. Misère!

Et pourtant ça chauffe à ravir.

Petit François revoit soudain sa première visite au bon Gilles, après l'aventure chez Lalancette. Il observe son père, en chicane avec les bûches; il se dit: « C'est bien la même histoire à tout âge! Ah! l'amour! » Il garde cela pour lui seul. Il a presque pitié de son papa. Mais il songe, tout à coup, que son secret, à lui, sera mieux accueilli. L'embarras de son papa lui fait plaisir.

Le père attend son jugement.

François le lui donne:

« Papa, c'est une bonne, une très bonne idée: vous ne pouvez pas rester seul, là-haut, surtout du moment que vous allez cultiver, il vous faut une « créature » à la maison. »

Il n'aurait point parlé de la sorte de sa maman à lui, mais l'autre, vous comprenez, on est plus libre dans ses mots.

Et le père ne s'en froisse pas le moins du monde. Maintenant qu'ils savent l'essentiel — le plus difficile était de partir — les détails vont leur train. Évidemment, elle a toutes les qualités. Elle est ci, elle est ça.

Oui! oui! que leur importe beaucoup?

Théodule a découvert — quelle découverte! — que la babiche de sa raquette a besoin d'être serrée plus dure. Cela l'occupe furieusement. François remarque soudain que le poêle réclame un coup de main. Ces bûches de malheur, il faut qu'on s'en mêle, sinon!

Le papa le trouvait aussi; plus maintenant qu'il égrène un beau chapelet.

Voici le gloria final:

« Tenez, mes enfants, si vous voulez son nom: c'est Agnès Larouche... Agnès... »

Il redit le nom gentil avec une joie naïve.

Tout de même, ce fut un petit coup de théâtre. Ce qu'il avait bien caché son jeu, le brave homme!

Théodule et François, connaissant leur future belle-mère, en furent heureux pour leur père, et pour eux-mêmes.

*
* *

Un silence dans la cabane.

La raquette est réparée: ce n'était rien. Le poêle ronfle et se moque de ces grands niais qui s'amusent à remuer des bûches.

François, le fils, tortille sa moustache naissante; Théodule bâille et va s'endormir; le papa rêve, et c'est un rêve très doux.

François, le petit jeune homme à la moustache, se décide brusquement:

« Écoutez donc, va dire comme on dit: « Quand on ouvre l'écluse... » Si vous voulez mon secret, le voilà: j'ai mon idée sur Philomène Lalancette. »

Théodule éclate d'un gros rire, peut-être un brin jaune:

« En voilà un, oui, ton secret! Mais ça crevait les yeux, mon p'tit, que tu l'aimes. »

Le père revient d'un autre monde; il demande:

« La fille au bonhomme Édouard?

— Oui, répond François, très grave, c'est elle.

— Eh bien! mon garçon, si tu peux l'avoir, je te le dis, tu fais un bon choix.

— Si je peux l'avoir?... Le jeune homme s'inquiète. Vous croiriez que non?

— Ah! tu sais, je ne dis pas, je ne dis pas; d'abord faudrait voir la famille, c'est clair. Tiens, ce qu'il disait, le forgeron de par chez nous: de battre le fer... Allons-y, veux-tu?

— Tout de suite, là, ce soir? » demande François, qui tremble un peu, qui pâlit gentiment, qui ne refuse pas du tout, ses yeux le disent. Les yeux parlent.

Le père prend son capot neuf:

« Voyons, voyons, pas tant d'histoires, mon garçon; habille-toi proprement, par exemple! Théodule, passe-lui tes raquettes; tu chaufferas le « campe », et fais-nous des crêpes, pour le retour, sapristi!... et des *tannantes*! »

*
* *

Ils n'ont rien dit — ou si peu — le père et le fils, en marche rapide vers la demeure d'Édouard Lalancette.

François, le jeune, recommande son bonheur à tout le ciel, à sa maman, partie pour le paradis, et qu'il ne voit plus depuis si longtemps.

Mais elle le suit du regard, elle, son p'tit gars d'autrefois, qui traverse la forêt, ce soir, anxieux, pour un mot qui décide d'une existence. Un oui, un non.

*
* *

De la lumière vive à toutes les fenêtres; c'est extraordinaire. Des voix joyeuses. François n'ose plus; il retient son père qui va de l'avant:

« Papa.

— Bien, quoi?

— Ils ont de la visite, certain: voyez-moi cette lumière.

— C'est ça que j'aime, mon garçon, la lumière: je suis un papillon de nuit. »

Il rit; frappe à la porte; rit encore en entrant.

« Le bonsoir, vous tous.

— Tenez donc: le bonhomme François Gaudreau, et son p'tit gars. Prenez place, il y en a, beau dommage, pour tout le monde! *Assisez*-vous.

— Ça m'a l'air, fait Gaudreau, qu'on arrive en pleine fête. »

Il regarde autour de lui.

Ce n'était pas beaucoup du monde nouveau. Il y a tous les Lalancette, Noël Perron et sa femme, Élisabeth; il y a cette bonne dame, une parente, de la Grand'Côte, avec sa fille et le fiancé de cette dernière.

Gaudreau découvre le jeune homme:

« Dis-moi donc: le p'tit Jos. Bien, toi ici, mon garçon? Pour quelle aventure? »

Édouard Lalancette répond à sa place; il parle d'une belle voix lente et basse:

« Écoute, voisin: ce soir, le p'tit Jos et Rose-Anna fêtent leurs accordailles.

— Ah! c'est de la bonne nouvelle, certain, certain. »

Le vieux Gaudreau s'exprime dans une éloquence fruste mais sincère.

« Et je félicite bien les deux jeunesses, et la parenté, à la ronde. Ça me le disait, Jos, que t'avais des plans en tête! Plusieurs fois que je t'ai vu rôder dans la Grand'Côte. »

Le p'tit Jos a le mot d'esprit; il croit l'avoir:

« Bien sûr, bien sûr: dans la Côte, vous savez, c'est une bonne place pour trouver à se marier. »

On se regarde; on ne comprend pas; on retient le rire.

« Tiens, c'est-il pas d'une *côte* qu'est venue la première femme? »

Plus c'est idiot, plus le rire fou se déclenche. On écrase le p'tit Jos, on lui tape sur la tête: « Toi, tu vas mourir, tu vas mourir: t'as trop de finesse! »

Rose-Anna défend son cavalier:

« Ils vont me le tuer, ce pauvre garçon. »

Le jeu se calme; Jos respire; il recommencera ses malices dès le premier « adon ».

Édouard Lalancette, pour entretenir la conversation, jette une pensée:

« Oui, c'est ainsi, nos *jeunesses*: ça pousse, ça se marie, ça nous quitte. Je n'en ai plus qu'une, moi: cette grande fille-là! Il montre Philomène. Pour m'en débarrasser, je la donne à qui veut l'avoir. »

Il sait qui va la prendre; et c'est ce qu'il désire, car il estime le petit François.

Bonté! Le père Gaudreau se lève. Il est majestueux dans son gros capot d'étoffe du pays, flambant neuf. Il se redresse, très droit; sa voix ne tremble pas du tout; l'assistance est muette.

« Monsieur Lalancette, votre fille, s'il vous agrée, je la demande pour épouse à mon garçon François. »

On a souri au mot *épouse*; des têtes se rapprochent pour se glisser le mot à l'oreille. L'autre François, le petit, tourmente sa moustache; elle pousse à peine: certain, ce soir, qu'il vous l'arrache!

Philomène prend une belle mine gênée. Le père Lalancette, pour l'importance de la chose, à cause du rituel qui l'exige, ne lance pas son « oui » comme rien du tout. Il pose la condition:

« Monsieur Gaudreau, je serai consentant... si ma fille... »

Un rire frais et sonore éclate: c'est Élisabeth, celle qui fut toujours un peu la maman du bon petit François Gaudreau; et la charmante Élisabeth, qui sent trop de bonheur palpiter en deux âmes, n'a que faire de tant de complications: « Si ma fille... si... »

« Tiens, papa; tenez, vous tous: voici l'épouse au petit François. »

Elle répète le mot du bonhomme Gaudreau avec une malicieuse gentillesse.

Et prenant sa sœur par la main, la conduisant à François, fils:

« Embrassez-vous, mes petits enfants. »

On frappe des mains, on trépigne, on rit. *Et cætera. Et cætera.*

Tout cela ne s'écrit pas; ce serait trop long. Cela finit pourtant par finir.

Quelqu'un, ou quelqu'une, trouva cette joyeuseté:

« Tout de même, monsieur Gaudreau s'attendait à quelque chose: voyez donc son beau capot tout neuf.

— Ah! ah! de fait, de fait.

— Il devient faraud pour le sérieux! »

On le complimente, on le taquine, on le pince.

François, le petit, étend le bras et la main:

« Écoutez: je vas tout dire. »

Il regarde son père:

« Papa, je le dis. »

Le bonhomme comprend; il crie:

« Non! non! »

C'est pour la forme.

L'assistance crie plus fort:

« Dis-le, mon p'tit François, dis-le, gentiment.

— Bien, vous autres, faites silence: Papa se remarie avec Agnès Larouche. »

Édouard Lalancette frappe la table d'un formidable coup de poing:

« Bonté divine! Ce qu'on en apprend, des histoires, dans une vie d'homme, je vous le dis! T'es fou, Gaudreau, t'es fou, certain! mais t'as raison pareil, le vieux, oui, t'as raison. »

Il se tourne vers sa femme:

« Là, sa mère, remplis nos verres. »

Il rassure son monde:

« Craignez pas: de la petite bière d'épinette; ça met rien qu'une petite gaieté au cœur. »

Et quand les verres eurent leurs quatre doigts d'inoffensive allégresse, Édouard Lalancette se leva:

« Mes amis, mes bons amis, on va boire un coup pour fêter... pour fêter... »

Ça ne venait plus.

Élisabeth encore, jeta, en pouffant:

« ... nos *épouses*! »

*
* *

Et il y eut un tel rire joyeux dans la chambrée chaude, et, par delà, vibrant dans l'espace morne et glacé de la Mistassini, que tous les petits lièvres de la forêt, et les siffleux sous terre, et les écureuils sur les branches, et les pique-bois aux creux des bouleaux, et les vieux hiboux dans les cyprès, et les mésanges sous l'épinette, ne comprenant pas qu'il s'agissait d'un mot drôle, et de trois mariages conclus à la fois, mais sentant passer la fusée de joie, se prirent à jubiler, à battre des pattes et des ailes: « Voici que le printemps nous arrive sous les neiges! »

*
* *

De ce concert nocturne les deux Gaudreau n'entendirent pas une note, au retour tardif de chez Lalancette.

Ils avaient mieux à écouter: l'allégresse de leur cœur, l'espérance qui chantait, l'amour qui fredonnait l'éternel refrain: « Je l'aime! Elle m'aime! »

Et c'est là le vrai printemps qui nous arrive sous la neige des hivers et sous les neiges de l'âge.

Non, rien, dans la forêt; mais tout, dans les âmes.

Quand nos « veilleux » rentrèrent dans le petit « campe », une pile de galettes de sarrasin, chaudes, croquantes, parfumées à ravir, les attendait, leur sourit, captiva leurs yeux, remplit... leur faim.

Car nos gens des bois et des sillons savent très bien vivre d'amour... et d'autre chose!

V

Deux cadavres

Notre petit colon solitaire reste fidèle à son sillon dans la forêt.

Les mois s'écoulent, rapides, comme tout ce qui paraît et disparaît sur cette terre.

Et s'il hésite parfois, François Gaudreau; s'il trouve la tâche rude; et si l'enchantement factice des existences plus libres le sollicite, à l'heure des mélancolies, Dieu permit, pour l'affermir dans son devoir et dans le sérieux de nos vies humaines, Dieu permit que la mort, toujours éloquente, vînt par deux fois, en de tragiques circonstances, lui donner la grande leçon.

*
* *

Le printemps a reverdi; les fleurettes sourient; les oiseaux gazouillent.

C'est dimanche. François descend voir son ami du cottage.

Il s'y trouvait grande compagnie pour un logis peu large: le père Lalancette, son fils Juste, son gendre Noël Perron, Gilles, évidemment, et survient le petit François. Tous braves gens, bons garçons paisibles et joyeux, dans l'honnête passe-temps des jours de repos.

Duc, notre beau Duc, malcommode, grogne soudain.

« Tais-toi, chien. »

Duc se tait, reste mécontent, semble dire: «Mais ne sentez-vous pas qui vous arrive? »

Noël lorgne par la porte ouverte:

« Eh! visage! c'est bien le reste! Ne voilà-t-il pas qu'il s'amène par ici!

— Qui donc? qui donc? », plusieurs voix le demandent.

Noël étend son bras, tout long:

« Le diable en personne! Regardez, vous autres. »

Juste, debout près du châssis:

« L'Allemand! »

Gilles se fâche, gesticule, déroule rapidement sa gentille colère verbeuse:

« Ah! bernique! mes amis. Finie, la pipée tranquille! finie, la causette en paix! Que veut-il, cet imbécile, ce lourdaud? Mais voyez-moi la masse ridicule! Ah! sapristi! »

Duc comprend tout, coupe la phrase d'un rude grognement; il veut aboyer; il va s'élancer; il exige la paix pour lui, et pour ses amis; il ne comprend pas pourquoi son maître le retient.

Gilles est moins agressif, malgré sa tirade; il redoute pour l'autre, quand même, la colère de son brutal compagnon:

« Tais-toi, vilain chien; couche-toi. »

Et la bête s'allonge, le museau sur les pattes: « Tant pis pour vous autres! »

Le Teuton s'avance, trébuchant contre rien et contre tout, s'empêtrant dans ces aulnes, se retenant à cette épinette.

« Dieu du ciel! fait Édouard Lalancette, le voilà encore pris de boisson, l'exécrable!

— Mais où le trouve-t-il, cet alcool de malheur? » s'informe Gilles.

Lalancette hausse les épaules, sourit tristement:

« Eh! mon doux! les places ne manquent pas! »

François revoit la maison du vieux Whisky. Il soupçonne qu'il doit s'en cacher d'autres, çà et là, sous les épinettes complices.

Mais Willie Franck est arrivé au bas des marches; il entend les voix; il lève ses yeux troubles, et grimace pitoyablement:

« *Ah! fous! fous!* »

L'équilibre est peu stable; il saisit la rampe, monte un degré, s'arrête:

« *Fou poire, ter teuffel!* »

Il fait effort pour sortir d'une poche intérieure la bouteille carrée, pleine à demi:

« *Foyez le pon likeur!* »

Il monte une seconde marche. Un relent d'alcool le précède, envahit le chalet où sont nos amis. Lalancette s'impatiente. Il est sur la galerie, et pas d'humeur joyeuse; il grogne autant que Duc; l'Allemand tombe mal, aujourd'hui!

« Écoute, toi, le gros homme, si tu comprends le français, n'avance pas plus haut. »

Édouard Lalancette parle sec; il ajoute sur un ton plus raide:

« Et puis, décolle d'ici. »

L'autre n'a pas saisi:

« *Oui, fou poire; che tonne fou...* Il tend le flacon.

— Ah! maudite tonne! rugit Lalancette, tandis que Juste et Noël éclatent de rire, je te dis de t'en aller, bonté! »

Lalancette descend les marches, heurte l'Allemand:

« Va-t'en! »

Duc paraît sur le seuil; Gilles l'arrête, le force de se recoucher. L'animal obéit, mais lance, par-dessus les marches, un aboi furieux. Le Teuton prend l'avis, recule, marmotte un juron.

Lalancette est sur lui:

« Pas de ces mots-là; pas de blasphème, certain, mon gars. Tiens, si c'est elle qui te fait « sacrer », va-t'en la chercher où tu pourras, la sale bouteille! »

Il lui arrache le flacon, le jette au loin. Et d'un coup de poing dans l'épaule, décide l'ivrogne à déguerpir.

Et comme toujours, lâche devant la force, le gros Franck, titubant, grognant et jurant, s'en va, ramasse sa bouteille avec peine, disparaît.

Édouard Lalancette est rentré, s'est assis, bourre sa pipe; rien ne paraît plus de sa sainte colère, sauf un dernier écho:

« Ce monde-là, vous savez, faut pas que ça traîne longtemps, quand j'y suis. »

Il allume son tabac, lance une bouffée formidable et crache dehors. Tout est dit.

*
* *

Le parler tranquille reprend, coupé de silences: l'entrain n'y est plus. L'Allemand les occupe; chacun donne sa réflexion:

« Vie gaspillée.

— Tristes journées.

— Pas d'avenir.

— Rien d'assuré pour ses vieux jours.

— Ah! ses vieux jours! Brûlé d'alcool: sur ce train-là, je vous le dis, ça peut partir d'un coup. »

Le petit Gilles relève le niveau:

« Puis son éternité? son âme?

— Rien de très gai pour l'autre bord », prononce François. Décidément, le jeune homme restera bon chrétien.

Il ajoute:

« Cet homme-là voulait travailler chez nous.

— Chez vous? s'exclame le père Lalancette, ça en aurait fait « de la belle ouvrage » !

— Et donné l'exemple de toutes les vertus, mon pauvre petit », remarque gravement Gilles.

François rit un peu:

« Oh! ce ne fut pas long, je vous assure! Papa, c'est comme monsieur Lalancette: du monde de même, faut que ça décolle! »

Il raconte l'aventure du Teuton au moulin Gaudreau, le passage du rapide; le pied de nez joyeux quand il fut de l'autre rive, et la colère du colosse: « *Fous! Fous!* »

De la gaieté rentre dans la maisonnette hospitalière.

*
* *

Personne n'a remarqué le manège habile du fin danois. Lentement, tête basse, rentrant ses griffes, à la façon des chats et des tigres, Duc a frôlé chaises et meubles, s'est rapproché de la porte, a glissé sur les marches et, plus vite maintenant, le museau sur les pistes, le voilà derrière l'Allemand.

Un aboiement. Un second, plus furieux. Une voix d'homme, au loin, qui semble un cri désespéré.

Gilles sursaute:

« Désolation, mes amis! le chien sur ses trousses! c'en est fait du pauvre homme! »

Il descend vivement, court, jette des commandements impérieux:

« Duc, ici, viens, viens! »

François, Noël, Juste et le père Lalancette aussi, veulent voir, porter secours, s'il faut.

« On ne peut tout de même pas laisser un chien étrangler un homme... sans l'aider un peu. »

Aider qui?... l'homme, à se défendre... ou le chien? La phrase n'était pas claire; mais comme elle venait d'Édouard Lalancette, farceur, à ses moments, et *grand ami* du Teuton, la petite queue finale « sans l'aider un peu » semble avoir été une méchante malice.

Tous les cinq se hâtent.

Bien oui, trop tard, mes braves gens!

Le fuyard, pris de peur, entendant et voyant le terrible molosse en furie, s'est mis à courir; il aperçoit la rivière, et, sur la grève, un canot. Quelle aubaine! Un dernier élan. Sauvé! l'esquif est à l'eau. D'un bond, lui-même s'est élancé. Mais le canot d'écorce, sous le poids et le choc brutal, a chaviré.

L'homme a disparu dans les eaux tumultueuses; il revient à la surface, et déjà le gros corps replonge et va se perdre en plein courant, lorsque Gilles et François et les trois autres arrivent et d'un regard ont tout compris.

Le sauvetage était impossible.

Duc aboie furieusement, au travers des herbes et des branches, le long de la rivière, pourchassant l'infortuné de sa dernière rage.

Et sur le sable humide, près des flots écumants, grossis par la fonte d'avril, le bon Gilles a plié le genou; ses amis l'ont imité; tous les cinq se sont découverts: ils ont prié pour la victime.

Ils s'en reviennent, graves et silencieux. Bientôt paraît le cottage, splendidement illuminé par le soleil du soir.

Ce n'était plus l'heure, maintenant, de rire et de jaser dans l'insouciante caresse des fumées. Le dimanche finissait par l'impressionnante leçon de la mort, d'une mort tout imprévue et si peu préparée.

Par le sentier vert et parfumé, sous la forêt neuve, les deux Lalancette et Noël Perron sont revenus au logis; François continue seul, plus loin, dans la nuit commençante, sa marche pensive.

*

* *

Il a pris hâtivement des bouchées d'une indigeste pâtée de blé noir; il s'est jeté sur son grabat. Il dort pesamment,

l'estomac chargé, le cerveau hanté de visions apeurantes.

Et l'atmosphère s'est alourdie; le vent, soudain, chasse l'un sur l'autre, par-dessus la forêt, d'opaques nuages; ils font une voûte de plomb; l'orage gronde; il approche; l'éclair, la foudre et le tonnerre vont briser la voûte et s'abattre. De grandes terreurs saisissent le bois sombre. Elles envahissent la hutte solitaire.

François pousse un cri strident. Un ours est entré. Il s'avance, il s'est monté, face au jeune homme, les deux pattes sur la poitrine haletante du malheureux. Les prunelles du monstre dardent des lueurs sinistres; son haleine formidable tombe, brûlante et nauséabonde, sur le visage de sa victime. Et, dehors, des Indiens poursuivaient le féroce animal. Ils l'ont vu se réfugier dans cette cabane, par la porte large ouverte: leurs flèches veulent l'atteindre encore; elles frappent dru, sonores, heurtant d'un bruit mat et terrifiant, les parois et la toiture de la maisonnette.

François, d'un effort suprême, se redresse, se dégage; il lutte, assis sur son grabat, avec l'ennemi vorace qui va le mordre. Grand Dieu! quelles mâchoires! quelle double rangée de molaires! Mais là-dedans, François, désespéré, pour étouffer le carnassier, plonge tout le poignet, et, dans l'effort brutal... s'éveille.

Le cauchemar est dissipé. L'impression reste douloureuse; l'inconscience continue, quelques instants, de tourmenter le pauvre François. Enfin il se rend compte. Le poids sur la poitrine, c'était la fatale bouillie de sarrasin, mal digérée; le souffle brutal: le vent d'orage forçant la porte et s'engouffrant dans la cahute; les prunelles du fauve: les éclairs perçant les ténèbres; les flèches sauvages: de la grêle lacérant la cabane. Et l'ours et les PeauxRouges, créés par l'imagination surexcitée, s'en sont allés, comme l'ouragan lui-même qui s'apaise, retombe et fait place à la nuit calme, rafraîchie, parsemée de clartés souriantes sous l'azur déblayé.

François quitte son logis; il respire dans l'air purifié de l'espace; il prend, sous les foins bleus, à la source, dans le creux de la main, des gorgées d'eau bienfaisante, et poursuit, près de la rivière, sa promenade nocturne. Il écoute le roulement lointain de la chute, grossie par cette pluie d'orage. Des souffles légers, autour de lui, secouent les brindilles où des gouttes de pluie restaient prises; cela fait, lorsqu'elles tombent sur des feuilles mortes du dernier automne, de subits réveils du bruit dans la nuit silencieuse. Et pas autre chose que ces frémissements secs et fugitifs, qui sont une surprise à chaque goutte d'eau retombant, et, tout au loin, l'infini tumulte du rapide heurtant les granits.

Silence de la nuit, que la prière est facile en ta muette symphonie!

Toutes les étoiles sont revenues au firmament: elles chantent leur cantique de paix et d'amour.

Le jeune homme, assis dans des fougères renaissantes, le dos appuyé contre une souche, regarde, là-haut, le ciel. Ce regard est un acte de foi. Dieu le récompense par une claire vision du bonheur dans le devoir chrétien. Sa vie toute pauvre, austère et laborieuse, il l'aime, il en est fier, elle fera son assurance à la mort.

Il songe à la mort parce qu'il l'a vue de bien près, dans son vilain rêve, et qu'en réalité, cela peut survenir dans l'imprévu des forêts; il songe à la mort: elle s'est montrée brutale et terrifiante dans la fin tragique de l'Allemand. La rivière qui roule, à ses pieds, des paquets d'écume et des glaçons, ballotte et porte vers l'inconnu son cadavre. Quelle dernière aventure, clôturant la série.

Non, non, vive la terre! Lui, François Gaudreau, jamais il ne sera le déserteur du devoir.

Revienne la clarté matinale, son travail reprendra. Mais c'est encore la nuit reposante; il est si bien à l'aise

dans ses fougères, contre la souche! Et la chute, sonore et monotone, alourdit ses pensées. Le sommeil ferme ses paupières; il s'endort; il dort longtemps. L'âme et le corps se reposent et seront, demain, dans leur vaillance retrouvée, tout à l'œuvre du sillon.

*
* *

Le jour s'est levé, secouant François: le travail a repris.

Fiévreuse activité. Le printemps et François luttent de juvénile ardeur à qui le mieux fera, chaque jour, sa besogne de renouveau. Les labours avancent, prêts aux semailles. Tous les bourgeons ouverts tendent leurs feuillettes aux rayons; des nids se tissent en deux jours: des petits doivent éclore. Une espérance; une joie. La forêt tressaille; la terre est heureuse.

Hélas! au cœur humain Dieu réserve l'épreuve pour le mérite plus beau de la résignation.

*
* *

Juste Lalancette arriva tout désolé:

« François, viens chez nous: ça va mal.

— Philomène? interroge le jeune homme, inquiet.

— C'est Élisabeth, la femme à Noël. »

François comprend, mais pas toute la vérité.

La bonne épouse de Noël Perron venait de mourir en donnant naissance douloureuse au bébé joyeusement attendu.

Juste avait dit: « Ça va mal. » C'était l'autre mot plus cruel qu'il fallait murmurer maintenant: « Viens, viens chez nous: elle est morte! »

Il pleura sur le cadavre, le petit François Gaudreau, pour sa seconde mère disparue.

Car ç'avait été chez Élisabeth Lalancette une sympathie spontanée, une affection maternelle pour le p'tit gars, dès la première rencontre. Il était si jeune encore, si privé d'amour, de réconfort pour l'âme et pour le corps, le pauvre orphelin de la cabane solitaire. Et la bonne fille en avait eu pitié; elle l'avait encouragé, soutenu d'un sourire et d'une parole, aux heures plus sombres, quand la vie pesait à l'enfant; quand l'avenir tourmentait le jeune homme, et que, pour fuir le rude surmenage d'une terre nouvelle à défricher, il lui venait — et il le lui disait — des envies insensées de courses nomades au loin, dans l'ivresse libre des forêts.

Elle, très sage, conseillère écoutée, ramenait le p'tit gars au sacrifice consenti.

Souvent il suffisait d'un mot de malicieuse tendresse: « Et Philomène? »

François saisissait. Et pour Philomène, et pour Élisabeth, par amour, il reprenait l'humble tâche. Oh! quelle force dans l'amour!

Voilà pourtant que la mort était venue. François pleurait sur un cadavre.

Il fallut enfin le nouvel et dernier adieu. Le corps fut déposé dans son cercueil de sapin; le couvercle fut recloué sur le cercueil; une grossière couverture foncée, jetée par-dessus.

Qui le conduirait à l'église de Saint-Méthode? Et par quelle route s'en irait la dépouille, en cette saison de chemins difficiles, quand les neiges fondues ont laissé leurs flaques d'eau, et délayé leurs boues traîtresses où restent prises les voitures?

Il fut décidé qu'on descendrait par la rivière. Le chaland porterait la boîte lugubre, et la morte, et tant

d'espoirs finis, jusque là-bas, tout là-bas vers l'église et vers le cimetière.

Mais on devait informer du douloureux événement, les Fraser, du bord du Lac, et d'autres parents, de Saint-Prime et de plus loin, et prévenir le prêtre et le fossoyeur.

Et comme Édouard Lalancette et le pauvre Noël avaient à voir à toutes ces choses, finalement ce fut François Gaudreau qui s'offrit pour le convoi funèbre. Un autre brave cœur se joignit à lui.

*
* *

Le temps était pluvieux. Toute la nuit, du vent d'ouest avait charrié des brumes. Il faisait froid, humide et sombre: le deuil des âmes en devenait plus poignant. Et lorsque le bac pesant, libre de son amarre, prit le courant, ce fut avec une inénarrable tristesse que ceux de la rive le virent disparaître si vite dans le brouillard inquiétant.

François, lui aussi, frissonna, le corps pénétré par l'atmosphère soudain plus froide sur la rivière; l'âme saisie d'une pénible angoisse.

Cela ne lui venait pas du danger de la traversée; nul rapide à redouter; seule la marche plus mouvementée des eaux printanières exigeait une adresse attentive. Et ce n'était pas de quoi tourmenter l'habile jeune homme, maîtrisant tout esquif jusque dans les remous et la danse des houles, au pied des chutes.

Le chaland gagnerait, sans heurt ni soubresaut, le rivage de Saint-Méthode.

Non, ce n'était pas la traversée.

Mais il y avait ce cadavre, à deux pas de lui, dans cette solitude; et ce tête-à-tête macabre se prolongerait des heures, sans qu'il fût possible d'échapper à l'obsession. Si

brave soit-on, ce phénomène se produit que le voisinage d'un mort impressionne et tiraille l'imagination.

François réagit, se raisonna, se dit que la pauvre Élisabeth, si bienveillante toujours, serait bonne encore, et meilleure, en ce mystérieux royaume où vont les âmes des trépassés. Elle devait le protéger, revenir, invisible, lui glisser la parole d'affection qui soulage et qui rend la force.

L'embarcation gardait son allure rassurante. Un bois d'épinettes touffues, sur la rive droite, coupait le vent, ménageait un peu de chaleur. Le sursis ne dura pas.

Une lande marécageuse parut, savane longue et désolée, à gauche, à droite, à perte de vue, s'ouvrant, immense et décourageante, à tous les caprices du vent, de la neige et des ondées. La température maussade s'est brouillée tout à fait. Une pluie menue, tenace, bientôt chargée de flocons épais et collants, s'est mise à descendre du firmament gris, lentement, puis par bourrasques; le vent devient hargneux et colère. Pourquoi? On ne le sait jamais.

Il pousse cette pluie, il frappe les flots qui s'agitent, qui s'enflent, qui se fâchent à leur tour et qui tourmentent cruellement la barque, la morte et le jeune homme. La rivière houleuse arrive brusquement dans un espace élargi, coupé de courants opposés, de battures inégales et basses, comme si les deux rives s'étaient soudainement écroulées.

C'est là que le vent souffle avec rage! C'est là que la mort, voyant sa victime sur ce radeau ballotté, rit froidement: elle va se jouer d'un cadavre! Le vent et la mort sont complices: le vent pousse les flots; les flots entraînent l'embarcation vers un banc de sable à fleur d'eau, en dehors du chenal. François saisit le danger: s'il échoue là-dessus, il ne pourra plus reprendre sa route.

Il lutte; il n'a qu'une perche longue qui soit utile en ce moment. Il la plonge, cherchant une résistance contre la force des vagues. Désespérément il redouble d'efforts,

se déprend de la poussée terrible, parvient à se maintenir en pleine eau, rejoint le fil et vogue en sûreté, victorieux des éléments, maître de lui-même, heureux de l'assistance de sa chère morte.

Le temps s'est remis. La rivière a repris sa course normale. Le soleil, fatigué de cette bacchanale de vent, de neige et d'averses, en plein mois de mai, le soleil, roi de l'espace, a dispersé les nuages, chassé les flocons et les brumes, jeté sur tout cela ses rayons lumineux.

L'horizon s'illumine. La côte de Saint-Méthode est en vue. Même François distingue, sur la grève, un jeune garçon, posté pour guetter son approche. Tous les deux échangent des signaux; l'enfant court avertir, il disparaît vers l'intérieur des terres. Peu après, le glas, dans l'émouvant silence, annonçait l'arrivée du transport funèbre.

La randonnée finissait en terre bénite, pour le bon sommeil, sous la croix blanche du cimetière.

Élisabeth, de son paradis, remerciait le charitable convoyeur du pauvre cercueil de bois brut.

Elle ménageait à François, pour la récompense de l'épreuve acceptée, des jours plus heureux.

VI

Vie nouvelle

Un long hiver s'est écoulé, depuis la mort d'Élisabeth.

Qu'il fait bon se réchauffer dans un rayon printanier, quand les gelées et la neige ont trop longtemps glacé la solitude!

Gilles est de bonne humeur. Il siffle Duc; il décroche son fusil. « En chasse, taïaut! taïaut! mon beau Duc, en chasse! »

Une ivresse dans la forêt! Duc furette partout, veut lever du gibier qui ne paraît pas. Le gros chien n'est pas content: on semble, sous bois, s'être donné le mot; on se moque de lui. Enfin, de ce fourré bondit un lièvre: « Tirez, tirez, mon maître. » Gilles, aussitôt, vise, lâche la détente. Rien: le fusil n'est pas chargé. Duc hausse les épaules — un chien intelligent fait cela — il ne se mêlera plus de l'expédition.

Gilles s'aperçoit qu'il a oublié sa cartouchière. Va-t-il la chercher? Ah! zut! non. Il continuera sa flânerie jusque chez François; il arrivera pour midi, le surprendra, goûtera de sa cuisine.

L'idée lui vint, en route mal tracée, mais délicieuse, dans la senteur fraîche de la terre et les gazouillis de la forêt, l'idée pieuse et fraternelle d'associer à cette joie de la nature l'âme du petit François. Il lui parlerait de Philomène qui l'aimait; et de toutes les raisons qu'ils avaient, lui et elle, d'entrer en ménage sans remettre indéfiniment. Il préparait ses arguments. *Primo*: rien ne s'y opposait. Les objections: pauvreté, jeunesse, il réfutait à mesure. *Secundo*: tout l'y engageait. Les raisons...

Il s'arrêta brusquement; tendit l'oreille, tendit le cou, tendit la main pour mieux entendre et voir au travers des jeunes taillis d'aulnes.

« Arrié! arrié! arrié, que j'te dis. Hue! hue donc! Qu'est-c'qui te prend, aujourd'hui? »

La voix du petit François. Mais quelle mégère ou quel fauve le fait crier si fort? Sapristi! Gilles s'inquiète, fonce à travers taillis et branchages, arrive, en gesticulant, brutal épouvantail; et la jument du petit François, saisie, saute des quatre pattes, menace de briser net les deux traits ou d'emporter la charrue par tous les bois.

« Arrié! arrié! crée morue! »

Vous rappelez-vous la colère du p'tit gars à sa première chasse? Ça recommence à son premier vrai labour.

« Mais aussi, mussieu Gilles, en fait-on des inventions de même, pour donner des peurs! »

Tout se calme: la bête et le p'tit gars, devenu jeune homme plus raisonnable.

Il sourit très vite, surtout quand son ami s'excuse et le félicite de son superbe attelage:

« Miséricorde, mon cher, te voilà « habitant », comme ils disent, pour tout de bon! Raconte-moi donc cette trouvaille. »

Il flatte la belle jument, qui n'a jamais senti d'aussi douce main sur sa croupe, ni si doux parler dans son oreille. Et les deux oreilles, bien droites, vont, l'une après l'autre, en signe d'allégresse.

François reprend:

« Trouvaille: vous croyez? Ça ne se trouve pas, je vous le dis; ça se vend cher... ou ça se donne pour rien, cette bête-là. »

Un sourire énigmatique. Il n'en dit pas plus long sur le sujet.

« Là, m'est avis, ajoute-t-il, en détachant les traits, qu'on va dîner. C'est l'heure. J'ai faim; et vous?

— Moi? je me meurs. »

*
* *

Ce n'était pas un régal, l'humble repas du colon défricheur. Du pain d'orge, il n'en aurait pas d'autre d'ici à longtemps, puis du « graissage » faute de beurre: c'était un progrès sérieux; et même quelques tranches froides de viande salée, un vrai luxe. Ajoutez, pour faire rentrer ces lourdeurs, des gorgées d'un lait tirant sur le sur.

François dévorait, jubilait, se disait le plus heureux des mortels: une terre à lui, qui prenait de l'allure; un « campe » pour s'abriter, se chauffer et avec de quoi man-

ger; puis, puis, le meilleur de tout: dans son cœur un amour généreux et constant partagé par un cœur de « promise », noble et bon comme le sien. Et ne voilà-t-il pas cette visite de son ami Gilles? Et pour clore ses joies, après tant de bonnes choses, le bouquet, vous l'auriez juré: sa jument!

Ne riez pas; ou si vous riez, vous ne connaissez pas, alors, la passion des petits Canadiens de tous âges pour les beaux chevaux.

« Bon! bon! ta bête, ta cavale mirobolante? »

Ah! c'est bien lui: toujours ses mots impossibles!

François répondit en langage de bon sens:

« Ma jument? Un beau présent de mon père quand il s'est remarié. »

Remarié! Gilles saisit la balle:

« Et toi, François?

— Me remarier?

— Non, non, vieux farceur; commence par te marier, et reste avec elle jusqu'à la fin de tes jours.

— Bien, pour vous dire, mussieu Gilles, j'y songe, j'y songe, mais...

— Je sais: *Primo*... »

Petit François ouvrit grands ses deux yeux; *Primo*: que voulait dire?

Gilles, l'index droit sur le pouce gauche:

« Ta pauvreté. »

L'homme de la terre eut une protestation:

« J'ai huit arpents de beau terrain labouré; je sème là-dedans de l'avoine, de l'orge, des pois et des patates et tout ce qu'elle voudra, car, je me figure, elle fera du jardinage. Et puis, loin, derrière, j'ai quasiment tout un lot en grand bois debout. Ça vaut quelque chose! En plus, il y a ce « campe » où nous sommes, et l'autre, plus de service, qui sera notre maison. Voyez encore, là, cette bâ-

tisse qui monte: c'est ma grange; j'y travaille à temps perdu; on logera nos animaux, j'ai compris qu'elle apportera une vache, des moutons, peut-être des volailles; alors, vous comprenez, avec ma jument et une couple de gorets, et mes pièges et mon fusil: on peut s'organiser pour vivre à deux.

— C'est plus qu'il n'en faut, mon brave François; et avant qu'augmente la famille...

— J'ai le temps de nous agrandir, beau dommage! Qu'ils s'en viennent, les petits Gaudreau! Qu'ils s'amènent sans crainte et sans gêne: il y aura de quoi les loger et les nourrir!

— La Providence est bonne pourvoyeuse, prononça Gilles.

— Oh! bien oui, je compte sur elle, approuva François, on est chrétien, comme de raison. Tout de même, c'est pas défendu, à nous, d'avoir l'œil ouvert. Tenez. »

Il se leva, s'en fut dans un coin du « campe », se hissa sur l'un des billots formant la muraille; il dit, dans cette position:

« Vous verrez ma « cache », vous n'en direz rien. »

Il fit glisser, d'entre le montant et la toiture, un mince rouleau d'écorce de bouleau; il l'apporta, l'ouvrit devant Gilles:

« Voyez mon trésor. »

Un beau billet de vingt dollars se déroulait avec la souple écorce.

« Ça, ça doit me servir à me gréer de provisions de toutes sortes, pour un mois, après mes noces. Depuis l'automne que je le conserve, tout un bel hiver!

« Pas de danger qu'on me l'enlève!

« J'ai eu cette chance, voyez-vous, de tirer un ours: c'est sa fourrure vendue. Pas d'autre argent dans la cabane; je n'y touche pas. Des fois, j'en aurais eu besoin, furieuse-

ment! Ç'a forcé! Je me suis privé! J'ai gardé mon beau vingt dollars! »

Il enroule son trésor, le replace dans sa cachette, saute à terre, joyeux:

« Je vous le dis, on ne se privera plus de rien, en ce temps-là! »

Il n'a pas remarqué, jusqu'à présent, que le pauvre Gilles grignote lamentablement son pain dur; qu'il pique, parfois, de la pointe du canif dans l'horrible vaisseau de graisse grise. Il fait mine de se régaler, pour ne pas affliger son hôte.

François songe tout à coup:

« Qu'est-ce que je vois? vous mangez votre pain quasiment tout sec; prenez donc une gorgée de lait. »

Ah! pour le coup, Gilles bondit:

« Du lait! du lait! fi donc! chez nous, en France, on abreuve de ce jus les nourrissons! »

François se moque et de la France et des nourrissons (pour cette heure, encore); il remplit et avale avec délices une pleine tasse de ce cher lait suret.

Le petit Français fait la grimace, gentiment:

« J'ai mieux, j'ai mieux: venez. »

Il sort. Gaudreau le suit. Ils vont au ruisselet, sous les foins bleus. Gilles tire de sa poche un gobelet d'argent, à coulisses, se penche vers l'eau pure:

« Voilà un nectar, mon cher; c'est le vin des oiseaux. »

François se dit, tout bas: « C'est alors parce qu'il boit ça qu'il gazouille tant? »

Il y a du gai soleil; des frissons d'amour et de vie dans l'air et dans la forêt.

Gilles regarde autour de lui:

« Vraiment, François, vous serez bien, à deux, dans cette solitude cultivée, joliment travaillée, mon courageux ami. Je vous en félicite, tous les deux, elle et toi. Là, mon petit, je veux des épousailles! Voyons: quand sera-ce?

– Ah! pas demain.

– Ni dans huit jours, mais...

– Écoutez, interrompt François, sur semaine, faut que je travaille dès le petit jour jusqu'à la noirceur; mais dimanche, oui, dimanche, je descends chez eux, et ça va s'arranger. D'ici là, de la besogne en grand! Viens-t'en, ma belle Fine! »

Il remit le mors à sa jument. Les rangées de sillons, côte à côte, s'élargiraient.

Le soc repartait et la belle Fine et le p'tit gars laboureur, à trois. Vive la terre!

Gilles déguerpit au plus vite; son estomac criait famine; des vivres l'attendaient au cottage mieux approvisionné.

Et pour raccourcir la distance, et diminuer la fatigue, il descendit la rivière dans le canot de François.

*
* *

Le dimanche solennel arriva. Tout se conclut au plus heureux des bonheurs.

Et quand on sut, dans la parenté proche et lointaine, que le mariage du petit François Gaudreau et de Philomène Lalancette était fixé pour la fin de juillet, douze joyeux garçons firent une « corvée » pour tracer un chemin, le passage, tout juste, d'une voiture en « simple », du « campe » au logis du beau-père.

Ça ne prit pas beaucoup d'heures, mais pas mal de lampées au cruchon de bière d'épinette, meilleure, bonne sainte! que l'eau de savane! Les grosses farces, les rires bruyants, oui, comptez-les, si vous pouvez! Ah! vive Dieu! c'est plaisant, le bras robuste et le cœur d'entrain!

Le silence et la solitude revinrent, précédant la fête. Gaudreau fit ses derniers préparatifs, mit tout propre, au

dedans et au dehors. Leur « chez eux » paraîtrait bien. Il eut un sourire mélancolique: son ménage de garçon pauvre! Sa batterie de cuisine! La vie d'alors ignorait nos besoins factices. Mais quand même, au logis de maître François, c'était une jolie misère, à la veille du mariage!

Espoir! tout va s'améliorer.

Les jours s'effeuillent au calendrier mystérieux. Le vingt de juillet, parmi des clartés joyeuses, monte à l'orient. Sa flamme de soleil envahit l'immense région des savanes, des bois et des abatis. Les rosées de la nuit se condensent en une brume claire et montante qui rase le sol, s'élève, devient, à perte de vue, un lac de rêve où nagent des verdures, et qui se fondra vite sous le même rayon qui l'a formé.

François tressaille, une allégresse dans l'âme: la journée sera belle!

Il s'est attifé de son mieux; il attelle sa jument; il vole, dans la voiture légère, sur le chemin nouveau, par la brume tiède et odorante, vers le bonheur.

Chez Lalancette, on l'attendait.

Le cortège modeste s'est mis en marche pour l'église de Saint-Méthode.

Et la bénédiction nuptiale, le sacrement qui confère la grâce et qui donne la joie sainte, unissait François et Philomène pour la vie.

Le petit Gilles fut là, pour un bout de prière; pour la gerbe de fleurs plus choisies; pour la poignée de main toute cordiale; puis le bon jeune homme s'éclipsa discrètement.

*

* *

Le grand soleil illuminait les campagnes et les forêts. Les voitures reprirent, à fringante allure, leur course du retour.

Une halte au foyer de Philomène.

Et l'on repart. Le dîner de noces se prenait dans le petit « campe » de François.

Huit personnes s'y serraient: les deux époux, leurs pères et mères, Théodule et Juste. Et celui-ci, prenant place à l'extrémité de la table peu spacieuse, trouva le mot de gaieté qui sauve les situations: « C'est bien *juste*! »

Le beau vingt dollars n'était plus dans sa cachette; il s'éparpillait, sur la nappe rugueuse, en pièces de vaisselle, en victuailles de fête, en réserves alléchantes pour quelques lendemains encore.

L'on soupa chez Édouard Lalancette.

Des rires, des verres qui s'entre-choquent sans que personne ne s'en choquât; de la musique merveilleuse, un brin de danse, — la bonne sauterie du bon vieux temps — une dernière « pipée », dehors, « à la fraîche », sous les trembles verts et les étoiles dorées. Là, mes enfants, grands et petits, soyons sages: allons dormir.

Une ombre s'avance, légère et fredonnante. Vivat! vivat! le gai Français! l'ami Gilles!

Mais que porte-t-il sur le dos? Son sac de soldat? son filet de chasseur?

Bonté! non. C'est-il fin! c'est-il fin! Venez voir et palper. On l'entoure, on le fait tourner et retourner sur ses talons. Et dans les clartés amusées des étoiles qui s'allument de plus en plus, vire! vire! mon beau Gilles! on découvre un petit fût, un tout petit tonneau de vrai vin de bleuets, oh! pas grand du tout, pas pesant, peinturé d'or, cerclé d'argent, qui brille dans le rayon stellaire, et qui, très vite débouché, défoncé, dégusté, verse, par menues trinquades, son innocente folie d'un beau soir, aux rudes pionniers du sillon.

Du tonnelet vide, posé sur un escabeau, Gilles fit un tambour, battit une ronde; les vieux et les jeunes se

prirent par la main, tournoyant autour, et riant à se tordre, sous la mesure des baguettes et la voix alerte du gentil Français.

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri
Carabi;
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi
Titi carabi
Toto carabo.
Compère Guilleri
Te laisseras-tu mouri?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi.
Il monta sur un arbre,
Pour voir ses chiens couri
Carabi
Titi carabi
Toto carabo.
La branche vint à rompri
Et Guilleri timbi.
Carabi!

Le père Édouard lâcha sa vieille: il n'en pouvait plus de rire et de tourner. La ronde se disloqua. « Bonsoir! bonsoir! bonne nuit! »

Gilles s'en retourna, par la nuit brillante et silencieuse, vers son home solitaire.

François et Philomène sont repartis, dès le lendemain, pour leur logis de bois rond, blotti sous les épinettes. Rien n'était changé, mais tout prenait un air nouveau.

Le petit Gaudreau s'estimait plus heureux qu'un roi; s'il était pauvre, il s'était marié avec une fille « riche de caractère », selon son expression pittoresque.

La paix et le bonheur entraient, mieux et meilleurs que la fortune, dans l'humble demeure du colon.

Voici donc nos bons amis coulant des jours de jeune allégresse. Mais Gilles, le gentil Français, que va-t-il devenir?

VII

À l'ermitage

Une après-midi de novembre, vers les deux heures. Il fait doux; le soleil brille depuis le matin: l'automne a de ces belles surprises.

Philomène rince du linge dans la rivière. Elle entend monter le bruit de rames frappant l'eau. Elle regarde.

C'est leur grande barque, celle des Lalancette. Juste et le père Édouard la conduisent; elle est chargée de bottes de paille.

De loin, la jeune femme crie, moqueuse, dans un rire spontané:

« Dis-moi donc, dis-moi donc, papa, c'est-il que vous allez *mouver*? »

Ce terme canadien, pour ceux qui l'ignoreraient, veut dire déménager, changer de résidence. Et c'est bien ce qu'avait l'air de commencer le bonhomme; car jamais vit-on transporter de la paille, sinon pour nourrir le bétail logé ailleurs?

Le papa rame, silencieux, laissant rire et crier la voix féminine. Mais il approche, il approche et, finalement, à hauteur de la demeure de son gendre, il arrête:

« Regarde voir, Philomène, si François est aux alentours. »

Elle se retourne, met les deux mains en abat-voix:

« François! »

Gaudreau paraît aussitôt.

« Eh bien! — sa femme rit toujours — devine ce que le père nous charrie. »

Et François, ébahi, qui s'est planté sur la rive:

« De la paille! C'est-il de bon sens! »

Il se moque un peu de son beau-père; il fait naturellement comme sa chère moitié.

Édouard Lalancette sourit, ne se fâche pas, ne débarque pas non plus, et c'est surprenant: où va-t-il, s'il n'arrête pas chez eux?

Il dit simplement:

« Écoutez, vous autres, quand vous aurez fini de rire; c'est une bonne nouvelle; François, viens: monte avec nous.

— Où ça, donc? fait le petit Gaudreau, qui saute dans le chaland.

— Bah! tu le sais bien, toi, riposte Juste, qui fait démarrer le convoi de paille: chez les Trappistes.

— Depuis deux années qu'on les attendait », remarque Édouard Lalancette.

Ni Philomène ni François ne rient plus.

« Ils sont rendus là-haut?

— Beau dommage! puisqu'on vous le dit.

— Mais cette paille? demande encore Philomène, curieuse et non sans motif.

— Pour leur matelas; ils nous l'ont demandée; ils dorment là-dedans, eux autres, à ce qu'ils disent; c'est leur goût, observe Juste, un brin loustic.

— C'est pas moins bon que mes anciennes branches de sapin, tu sais. »

François a le dernier mot.

*
* *

Philomène achève sa besogne, plonge et tord son linge, l'étend sur la corde près de la maisonnette; rentre, prend son tricot, rêve à toutes sortes de choses: sur les Trappistes, sur le nouveau que cela mettra dans leur solitude, sur l'avenir qui s'ouvre, sur les bonnes chances qu'on va trouver chez les Pères.

C'est un beau rêve; et mieux: un rêve qui se réalisera.

De fait, Gaudreau fut l'un des premiers engagés par le monastère naissant. Il y aurait de l'ouvrage, dès cet hiver, à bûcher, à préparer le bois pour les bâtisses; puis, au printemps, des journées à faire aux chemins. C'était du travail assuré, du surplus payant, sans négliger sa propre terre.

Il redescendit bien joyeux et encouragé.

Philomène en fut heureuse. Elle songea tout de suite: on aura la messe plus près de chez nous, et un bon Père, si on tombe malade. Elle songea aussi, mais n'en dit rien à son petit homme: je vais me trouver seule plus souvent. Elle en prit son parti, résignée, la vaillante femme. C'est le lot de la vie: pas de roses sans épines.

Le sujet de conversation ne manqua plus aux veillées tranquilles.

François dit, un soir:

« Si j'allais chercher le jeune Français? Certain, ça lui ferait plaisir, une visite chez les Pères, au premier beau jour. »

Mais, entre temps, les neiges s'en vinrent; Gilles fut enrhumé et casanier, tout l'hiver; au printemps, c'était, pour Gaudreau, du travail par-dessus la tête, six jours durant; il lui fallait tout son dimanche plein pour respirer et se reposer. Si bien que, toujours remise, la promenade au monastère n'eut lieu qu'en septembre.

C'est le beau Gilles qui décida le voyage en accostant, ce dimanche midi, sur la grève de François Gaudreau.

« Venez, l'ami: cette fois on réussira, j'espère.

— Bonne! ça va, dit François, en entrant dans le léger canot. Adieu, Philomène; si je me « mets » Frère, console-toi!

— C'est bien, c'est bien, cria-t-elle, restes-y! »

Elle sourit, suivit du regard, s'en retourna, pensive et seule, au logis désert.

*
* *

Nos deux hommes, fumant et causant, maniant l'aviron dans l'eau paisible, remontent la rivière allégrement. Gilles voulut revoir de près la grande chute de la Mistassini. La masse liquide, bouillonnante et blanche d'écume est volumineuse encore, après les mois de sécheresse; elle impressionne, donne le vertige, fait songer à la fuite des jours, au néant des bonheurs qui s'écroulent et se brisent et disparaissent comme les flots du torrent. Gilles et François ont arrêté sur l'île, au pied du rapide, en vue de la tombée formidable; ils sont assis, muets et rêveurs, contemplant.

Tout est silence, moins le fracas de l'onde frappant les rochers.

Soudain le tintement clair et pieux d'une cloche, dans le vent tiède. Elle n'est pas forte, la petite cloche; on l'entend pourtant merveilleusement, malgré le bruit des flots.

C'est irrésistible! D'un bond, Gilles s'est levé:

« Oh! François, comme elle nous appelle, entends, la cloche du monastère! »

Le canot, remis à l'eau, coupe de biais le courant, trouve la Mistassibi calme, remonte un mince rapide. Et c'est l'ancien moulin du père Gaudreau, la rive basse; le canot repose sur le sable. On gravit la pente à pied, presque à genoux, aurait voulu notre bon Gilles; et tout en haut, sur un banc de granit très large, où la terre ramenée fait croître de l'herbe et des arbustes, des légumes et des fleurs, la maison blanche des moines.

Précisément, l'un d'eux, longue silhouette en sa coule d'ivoire, est debout, capuchon sur la tête, au bord du grand rapide, immobile, en prière, dans la brume neigeuse qui flotte sur les eaux, dans le rayonnement du soleil d'automne, sous le pâle azur et le reflet sombre des épinettes.

« Oh! François, dis: c'est beau. »

La main tremblante retient le bras de Gaudreau; la voix émue prononce, à peine entendue:

« Ne troublons pas sa contemplation. »

Le petit Gaudreau sourit un peu, c'est naturel: son âme est moins saisie, moins sensible à la poésie des choses, et, mon Dieu! plus accoutumée à ces bons Pères qui ne sont pas rien que des statues en extase. Eh! non, voyez: la longue silhouette, ami Gilles, remue, s'incline vers toi; le capuce retombe: un beau visage, grave et souriant, paraît, très humain, très divin, quand même, car c'est tout le vrai moine: un homme plus près de Dieu, qui tend la main vers son frère de la terre pour le conduire au Père commun du grand ciel.

Et vers cette main tendue, Gilles s'est avancé vivement; il s'est agenouillé.

« Bénissez-moi, mon Père.

— *Benedicat te, Deus.* »

Trois mots qui sont une grâce, un sourire de l'au-delà, l'accueil de la solitude aux pèlerins de l'exil.

La voix du moine silenciaire n'a vibré d'abord que pour bénir. Et le timbre en était si mélodieux, l'accent tellement pénétré de paternelle affection, que le jeune homme, l'ancien séminariste, l'isolé de sa Bretagne aimée, et, peut-être, le transfuge inconscient de sa vocation, s'est senti conquis au charme infini du monde claustral.

« Mon Père, que je suis heureux de vous rencontrer. Ah! pourquoi ne suis-je pas venu plus tôt?

— Dieu l'a permis sans doute, mon cher ami, pour que l'impression première vous soit meilleure. Grâce à sa bonté nous avons un logis plus monastique que le petit « campe » de monsieur Gaudreau, notre demeure initiale.

— Tout de même, dit François, on est assez fier d'y avoir pu recevoir nos bons Pères.

— C'est bonne parole, et je vous en remercie. »

La cloche se reprit à sonner sous son abri provisoire de grossiers madriers.

Le religieux, aussitôt, voulut se retirer:

« Tenez, voici le second signal: les vêpres commencent. Vous m'excuserez. Ou mieux encore, suivez-moi; le voulez-vous?

— Bien volontiers, bien volontiers mon Père. »

La réponse de Gilles était plus qu'une formule de politesse.

Ils entrèrent dans la chapelle exiguë, par derrière les deux rangées de stalles montant vers l'autel. Les moines, peu nombreux, ouvraient les gros livres de chœur.

Le Père offrit une chaise à ses hôtes; lui-même se plaça dans la première stalle de droite.

« C'est le Révérend Père Alban, souffla Gaudreau à l'oreille de son compagnon, c'est le supérieur de la communauté. »

*
* *

La psalmodie, suivie d'hymnes chantées et de la bénédiction du Saint-Sacrement, dura trois quarts d'heure.

À peine terminée, le bon Père, souriant encore, revenant à ses visiteurs avec le même élan sincère qu'il était allé vers son Dieu, les fit sortir; il reprit la conversation: il la sentait réconfortante au jeune étranger.

Comme ils arrivaient dehors, un Frère, en robe brune, s'approcha respectueusement, fit signe au supérieur qu'il aurait affaire à François Gaudreau.

« Mais oui, mais oui, certainement. »

Le trappiste et François s'en allèrent du côté des remises.

« C'est notre chef de culture, le vieux Frère, dit en riant légèrement le Père Alban, – le cellérier – qui conduit les travaux. Il aura besoin d'un conseil du petit Gaudreau: nous ne connaissons pas très bien encore les gens et les choses de ce pays nouveau. »

Il entraîna Gilles vers l'endroit solitaire qu'il aimait sans doute, le tournant de la rivière, où les flots se précipitent le plus fort et rebondissent dans l'éternel affolement de la chute.

« L'image de nos existences, fait le moine, tendant le bras et la manche très ample qui le recouvre: nos existences humaines, si rapides, et parfois si tourmentées!

– Rapides, observe Gilles, tant mieux, quand elles sont bien employées, comme la vôtre, mon Père; et, plus tôt finies, vos pénitences, mieux aussi vaudra. »

Le religieux l'interrompt:

« Comme vous vous faites illusion! Notre pénitence nous est légère et joyeuse, avec la pensée du ciel.

– N'entre pas qui veut, là-haut, mon Père.

– Oh! ne dites pas cela, mon pauvre ami; tout chemin de la terre mène au ciel, pourvu qu'on y marche avec l'amour de Dieu.

– Père... »

Gilles s'arrêta, sourit un peu.

« Eh bien!

– Si j'osais me permettre un calembour, je vous dirais que votre *chemin* n'est guère tracé dans ces bois, dans ces savanes. »

Le moine sourit à son tour:

« Patience, tout vient à son heure. Dès demain, le travail reprend avec une nouvelle impulsion. La visite de notre Père Abbé.

– Le vôtre?

– C'est-à-dire celui du monastère d'Oka, d'où nous venons, Dom Antoine.

— Il est ici?

— Il y était encore, ce matin; il nous a quittés vers neuf heures: on l'attendait au presbytère de Roberval.

— J'aurais été charmé de le rencontrer.

— D'autant plus qu'il est Français, comme vous; car, si je ne me trompe, vous venez de France: votre accent...

— Oui, mon Père: de la Jumelière, Maine-et-Loire, pour vous servir; il s'inclina gracieusement.

— Vraiment? c'est le pays de notre Révérend Père.

— Son nom, s'il vous plaît?

— Je vous l'ai dit: Dom Antoine.

— Oh! mais son nom dans le monde?

— Oger; oui, l'abbé Oger.

— Connu! connu! nos deux familles voisinaient. Pierre Oger, l'abbé Oger, l'ancien professeur de Saint-Louis?

— Je crois bien.

— Ah! de fait, on le disait parti pour la Trappe de Bellefontaine; mais j'ignorais son arrivée au Canada. Mon Père, vous allez me pardonner: je vous quitte à l'instant; je file en canot, droit sur Roberval; le Père Oger, il faut que je le retrouve, coûte que coûte! Vous comprenez: ce cher professeur qui m'a tant grondé! Adieu, mon bon Père; merci pour votre accueil.

— Vous nous reviendrez?

— Oh! oui, oui, certainement. »

Et, nerveux, accrochant au passage Gaudreau qu'il entraîne, Gilles a disparu.

*
* *

Philomène fut surprise et réjouie du retour si prompt de son François. Elle rit de bon cœur en écoutant l'histoire de cette fuite.

« Ils sont bien tous pareils, remarqua-t-elle, ces Français: vifs comme la poudre, une étincelle, c'est parti!

— Figure-toi, raconte François, qu'on a failli verser en accostant chez nous. Ça vous lance un canot! Bonne! Saute sur le sable! et décolle! à la grande épouvante! Je te dis: s'il n'arrive pas noyé mort à Roberval, ce sera un miracle!

— Puis, toi, chez les Pères, demande la femme, ils t'ont rien dit?

— Ah! Beau dommage! si, de fait: ils parlent d'un gros chantier pour cet hiver. Ils veulent des billots pour la planche.

— Y vont-ils bâtir encore?

— Une grange, je crois bien; avec leur étable; peut-être la porcherie.

— Vas-y, mon homme.

— À la porcherie?

— Tais-toi donc, François, malcommode! au chantier, que je veux dire, tu comprends.

— Oui, c'est mon idée que j'irai; ça ne prendra guère plus de cinq ou six semaines, je calcule; ils engagent du monde pour la « presse ». On aura le temps de faire nos abatis, chez nous; de tendre nos pièges; de ramasser la gomme de sapin. Un gars de Roberval veut en acheter pour le droguiste de Québec. C'est de l'argent qui s'en vient, si tu peux croire, femme.

— En faut de l'argent, toujours un peu, François, pour vivre. »

*
* *

Et tout ce travail, les absences de Gaudreau, des nouvelles arrivant de droite et de gauche, car Mistassini se peuplait, et, d'un ménage à l'autre, la langue et les oreilles ne chômaient pas, tout cela fit oublier un peu ce bon mussieu Gilles.

Mais, aux approches de Noël, François descendant en raquettes à Roberval pour troquer de la pelleterie contre du « butin » neuf, fut rejoint, passé Saint-Méthode, par le traîneau du vieux monsieur Aubé.

« Embarque, Gaudreau!

— Ah! je veux bien; grand merci, monsieur Aubé. Vous savez: ça marche mieux assis qu'à pied! »

François remarqua tout de suite une grande caisse, ficelée à l'arrière de la carriole:

« On dirait quasiment, monsieur Aubé, qu'c'est vous l'père Noël et son gréement!

— Songe, François: c'est le ménage du p'tit Français.

— De mussieu Gilles?

— Eh! oui, le voilà rendu chez les Trappistes, à Oka. Il nous a écrit de vider son « campe ».

— Un sapré joli « campe »! interrompit Gaudreau.

— Puis de lui envoyer son paquetage, là-bas. C'est la seconde charge que je mène aux chars. Après celle-ci, c'est fini.

— Plus rien, là-haut?

— Clairé net, mon cher monsieur.

— Il aurait pu m'en laisser, observa François en riant.

— Ah! bien oui! vous savez: loin des yeux, loin du cœur, comme dit ma bru: c'est du monde curieux, ces jeunesses du vieux pays.

— Et son chien? demande Gaudreau.

— Bah! il est chez nous; il s'ennuie; il se lamente. M'est avis qu'elle en mourra, la pauvre bête, s'il est parti pour tout de bon. Faut encore voir.

— Ça me fait de la peine, moi, dit François: je l'aimais pareil.

— Comme chez nous autres itou », fit le brave Aubé.

Cela continua de la sorte, un bout de route. Puis ils parlèrent d'autre chose. Et le petit Gilles rentra dans l'oubli.

Pourtant, non, pas tout à fait.

Duc s'en fut, un jour de printemps, chercher son maître. Il arriva chez Lalancette; repartit chez Gaudreau; ne s'arrêta longtemps nulle part, et disparut complètement.

Même le frais cottage au lambris rose et bleu. Saviez-vous qu'un feu d'abatis, surpris par le vent d'orage, s'en alla de ce côté, lécha rudement la gentille maisonnette? Le coup fut terrible: la cabane s'effondra sous les flammes cruelles.

Et quand, plus tard, François et Philomène, un dimanche, pour revoir le doux passé, descendirent jusque là-bas, du bois calciné gisait dans la cendre où déjà, vigoureuse et moqueuse, l'herbe sauvage avait poussé.

*
* *

Au retour, combien leur parut bonne la maisonnette où s'abritaient leur bonheur et leurs espérances!

Le vaillant défricheur se remit à la besogne.

Mais survinrent trois fiers chasseurs; ils ensorcelèrent le p'tit François: « Viens avec nous. »

Figurez-vous, les amis, à quatre, la battue merveilleuse et les fourrures et les provisions de viande pour le dur hiver!

Et ce fut décidé.

Ils sont revenus; ils vous la raconteront, leur belle aventure.

VIII

Un récit de chasse

Chez le bonhomme Tremblay, du village, un rude jour de janvier.

On lui donnait une *corvée* de bois de chauffage, par rapport que la maladie s'était mise à son foyer. Entre braves chrétiens, faut s'aider, comme de raison. Et dame! vous savez, une corde de belle épinette, bien sèche et *débitée* en longueur de poêle, ça ne vous tombe pas du ciel comme la manne et les cailles, au temps de Moïse! La femme Dallaire l'affirmait sans broncher, tout en prêtant son coup de main charitable au ménage du voisin. « Ah! bonté, non, ça tombe pas guère du ciel, pas plus à Mistassini qu'à Saint-Gédéon d'où c'est qu'on s'en vient, nous autres. »

Mais, de malheur, la tempête a pris, furieuse, chassant les gars autour du gros fourneau de fonte qui ronronne et rougit à plaisir. On jase, on fume, on attend.

Tremblay voit venir quelqu'un sur le chemin, dans la rafale; il se lève:

« Ohé! le père Savard. »

L'homme qui passait tourna la tête.

« Entrez donc vous chauffer, bateau d'un nom! »

Tremblay le lui cria très vite, par la porte entre-bâillée puis refermée brusquement: la neige et le vent glacé faisaient rage.

L'homme entra; secoua les flocons accrochés à tous ses vêtements; cela fit, dans la chaleur de la pièce, une mare d'eau près du seuil. Personne n'y prit garde.

« Salut, la compagnie!

— Salut, père Savard, salut! salut! »

Il en venait de tous les coins, à travers la fumée des pipes. L'homme ne vit rien, d'abord.

« Il y a de la visite avant moi?

— Beau dommage! répondirent à la fois, de chaque flanc du poêle, François Gaudreau et Juste Lalancette.

— Vous deux?

— Et toi, font trois, lança Gaudreau.

— Plus un, feraient quatre, observa Tremblay; votre garçon?

— Arthur? Parti veiller chez la petite Fraser. Vous comprenez: trois mois qu'il ne l'a pas vue.

— Bah! l'aura-t-il seulement jamais!

— Laisse faire, Juste; quand le bon Dieu s'en mêle, tout s'accorde.

— De bon sens, père Savard. On l'a bien vu, sur notre île, va, quand il se mourait, le garçon, qu'il en est revenu.

— T'as raison, Gaudreau; et nous itou, l'on s'en est ramené!

— Bon, père Savard, c'est cette histoire-là, qu'on veut savoir. »

Tremblay tapait au vif. Un mouvement de chaises: l'auditoire se mettait à l'aise. Les petits Tremblay raffolaient d'une histoire. Et jamais plus belle occasion: trois veilleux à la fois, qui s'en furent à des cents milles de chasse et d'aventures, et qui sont là, que la tempête fera rester près du poêle, qu'on n'aura rien que la peine d'écouter, et qui sont trois hommes qui ne tremblent pas dans leurs voyages, je ne vous dis que ça, bonté! Si on est chanceux, un peu!

Le papa fourra deux morceaux d'épinette rouge dans le brasier; une flamme s'activa, rayonna, caresse chaude et délicieuse. Les pipes se bourrèrent, se rallumèrent, lancèrent vers les solives des jets de boucane odorante. Ah! Dieu du ciel! qu'on était bien dans l'hospitalière demeure du colon Tremblay! Voyez les branches secouées de la forêt. Ce qu'il vente, les amis, pas pour rire!

« Envoyez, l'père. »

On frappe. Qui vient! Le bel Arthur:

« Ça me le disait de vous trouver ici. »

Ah! ah! les quolibets l'assaillent: vraie bordée de boules de neige:

« Et ta veillée?

— Et ta blonde? »

Il sourit, explique l'affaire toute simple: partis en visite des fêtes, chez les grands-parents.

« Vas-y voir, mon jeune homme!

— On te barre la porte au nez!

— Laissez donc, laissez donc, vous autres. »

Tremblay s'impatiente:

« Le père, votre histoire.

— Oui, oui, glapissent les petits: l'histoire, l'histoire! »

Le père Savard cracha ferme pour mieux parler, aspira de son brûle-gueule une bouffée formidable.

« Envoyez, envoyez, l'père! »

Le bonhomme commença:

« Bon. Alors on est parti, nous autres quatre, le quinze de septembre. On s'est gréé, sur deux canots d'écorce, de huit cents livres, du manger.

— Huit cents livres, batêche!

— Écoute donc, Tremblay, fit Lalancette, pour trois mois, à quatre hommes: c'est pas si effrayant; faut s'entretenir la vie. »

Il n'avait garde d'y manquer, le brave garçon.

« Envoyez, envoyez, père Savard! »

Les enfants perdaient toute convenance. Le vieux en était flatté: il aimait qu'on l'écoutât. Il reprit:

« On est monté par le maître bras de la rivière aux Foins, qui se trouve le bras gauche. Marche, marche, les avirons! J'allais en premier avec Arthur.

– Derrière, interrompit Gaudreau, nous autres, chargés qu'on calait à deux pouces de l'eau. Vous comprenez: ce paquet-là. »

Il riait, et montrait le grand Juste.

« Tais-toi, François », fit Savard.

Il voulait narrer; il le faisait bien, d'ailleurs.

« Alors, voilà le rapide: cinq milles de portage. C'est pas rien: huit cents livres de paquetage. Enfin l'on s'est rendu. On rembarque à la tête du rapide. Des eaux mortes, pas trop pire, ça canote, vingt milles. Une autre affaire: les chutes. On n'est pas des saumons, torvis! pour sauter cette misère-là! Débarque! et puis, marche! et marche encore! les charges sur la tête, sur les épaules, sur le dos. On s'accroche; on tombe; on reste pris dans les crevasses, dans les épinettes.

– Des suées, gémit Lalancette, à faire maigrir son homme.

– Oui, glisse le petit Arthur, on en revient: ce qu'il a profité déjà! »

On rit. Décidément, le récit s'agriffait à tous ces rires et n'allait pas grand train. Le vieux Savard se secoua, fonça comme un bison blessé.

« Je raconte: taisez-vous. Faut que ça décolle, bon sang! Il y avait là, figurez-vous, empilés, dix portages, oui, dix, mes amis, pas un de moins. Tout a une fin: on retombe dans le courant calme. Vingt milles.

– Vingt milles? gazouille un jeune, pareils aux autres?

– Oui, vingt, mon p'tit gars, pareils, et qui se nomment: les Eaux-Mortes des Sauvages.

– Pourquoi des Sauvages? demande un autre.

– Assez, les enfants », gronde Tremblay.

Mais Arthur lance sa phrase:

« Des Sauvages? rapport qu'on y passait, nous autres, quasiment défigurés.

— Nous voilà pas mal de jours en voyage, continue Savard. Puis on arrive... Misère de la vie!

— On arrive, je vous dis: la belle place! grommelle Gaudreau. Un rapide de trente milles.

— Une menterie! fait Tremblay.

— Trente milles, mon cher monsieur, insiste Lalancette, comptés juste. Et qu'on en connaissait pas une miette de moindre passage.

— Sept jours à trimer là-dedans », raconte Arthur.

Leurs voix se croisent:

« On montait les canots à la cordelle.

— Des longs bouts malcommodes: plus moyen de cordeller.

— Fallait patauger dans ces remous.

— De vrais castors!

— On traînait les canots.

— On campait, chaque soir, comme on pouvait.

— Le lendemain: recommence, mon ami!

— Une chance que vos huit cents livres baissaient à mesure!

— Une chance? Tremblay, mon malavenant! » rugit Lalancette.

Savard tempête:

« Sainte patience! je débarque d'ici! Racontez-la, vous autres, l'histoire. C'est pire que dans les remous.

— Décourage-toi pas, l'père; on reste muet. »

Charmant, le grand Juste.

Le vieux reprend sur son ton placide:

« C'était, après, un lac, un désert: le lac aux Foins, je crois bien; de l'eau, des herbes hautes, des places de terre et de roche. On s'arrête, au milieu, sous notre tente. Et ça dort. »

Arthur souffle:

« Des siffleux l'hiver. »

Savard n'a pas entendu; mais les petits ont du plaisir.

L'autre va toujours:

« Tout d'un coup, je m'éveille: on m'a poussé. Lui qui s'est tombé malade (il montre son garçon)... morfondu.

— Vous comprenez, explique Arthur, les portages: du chaud, du froid, c'est pas soutenable.

— Un beau retard, murmure Gaudreau.

— Oui, c'était bien de ma faute, sans doute? rétorque le petit Savard, piqué.

— Voyons, pas de chicane! »

Le papa n'est pas content. Cet arrêt forcé fut presque un affront pour sa race. Quand il avait, lui, vingt ans, pas d'apparence de fièvre, pour si peu!

« Soigne-toi, mon fils! raille François. Moi, je vas vous dire — il est pieux et sincère dans sa confidence — je disais, chaque matin, ma prière pour la bonne chance.

— Elle était bonne à venir à cette heure, notre chance!

— N'insulte pas, n'insulte pas, Juste; je prierai toujours pareil, moi: c'est ça qui sauve. Avant que de monter, j'allais voir un bon Père. Il m'a donné la main: « Fais ta prière, tous les matins, qu'il m'a dit, et tout ira bien. »

— Puis, ç'a-t-il été mieux? interroge Tremblay.

— Tu vas voir. On était sorti du lac. J'avance sur une manière de batture, peut-être bien d'un mille de long. J'étais mouillé de rosée, de neige collante: elle tombait en eau; je me dis: « Ça montre mal! » Je manquais de foi. Tout à coup, j'entends un cri, sans doute le vent dans les branchages? Je m'arrête, pourtant, j'écoute. Voilà comme un sifflement. Je regarde partout. Ce que je vois! Devinez-le. À vingt pieds devant moi, dans une épinette, à huit de terre, mon cher monsieur, un ours!

— Un ours! »

Les petits gars, à mi-voix, ont répété le mot. Un frisson les secoue. Gaudreau reste impassible:

« Je perds pas une minute: j'épaule mon fusil double à cap, chargé des deux coups avec du gros plomb à castor. Bang!... non, pas encore. C'était une mère ourse; elle avait son dos vers moi, la bête! Je pouvais toujours pas lui tirer dans le dos, gaspiller la fourrure. Elle se vire la tête pour me dévisager. Ah! la chienne!.. Bang! Cette fois-ci pour de bon. Elle tombe. Je lâche mon second coup: je la tue. Puis, mes amis, ce que je vois encore, en l'air, à soixante pieds dans mon épinette, dans le vert? Deux petits oursons, vrai comme je vous dis, ma parole! Allons, p'tit François, tâche de les pas manquer! Je recharge, je tire mes deux coups de file. Ils bougent pas, les crapauds! Je charge encore, je regarde: ils avaient pris le parti de descendre, de même, à travers les branches. Accroche! décolle! jusqu'à terre. L'un était mort; l'autre avait les reins coupés: il pleurait; je l'achevai. Puis je me dis: Faut pas attendre le père ours, qui ne tardera pas de s'en venir!

— Nous sommes là, pas bien loin, sous la tente, papa, Juste et moi. Voyez donc s'il s'anime, le bel Arthur! Ce bruit de fusil? « Son oncle tire un ours », que je leur dis. On s'amène, moi, puis les deux autres. « Ton ours? — Regarde! » Il était fier, bateau! « Je vois: c'en est un! » Ce que je découvre? un second! « As-tu bien vu? qu'il me demande. — Beau dommage! — Ouvre tes yeux plus, mon jeune homme. — Un troisième! » Trois ours! bonté! la chance, les amis!

— J'aimerais ça, moi, tuer les ours, déclare un petit Tremblay.

— Bien, mon p'tit gars, embarque: on repart », fait, en riant, le père Savard.

Ils restent en place, morbleu! tout près du bon feu; mais le récit marche. Le bonhomme l'active:

« Au lendemain, du beau soleil. En route! et de l'aviron toute la sainte journée. Vers le soir, on touchait à deux nouvelles branches de la rivière. À l'entour, c'était la forêt

verte. Si longtemps qu'on n'avait passé que des *brûlés*. Ça devait grouiller là-dedans, sous ces beaux arbres, mes amis, de castors, de martres, de visons. Bonne nuit! Demain, le massacre.

— Vous en avez poigné? demande un petit.

— Oui, mon gars, je te le dis », répond le vieux, que le souvenir d'une telle chasse illumine.

« Vous étiez là plusieurs milles, loin de vos maisons, observe le papa Tremblay.

— Cent quarante, cent cinquante: c'est rien ça, fait tranquillement Lalancette. Si ce n'avait été de sa maladie (Arthur dresse l'oreille), on était quasiment le double plus haut, dans la sauvagerie.

— Je vous en souhaite à tous, une pareille de maladie! »

Arthur sa fâche. On rit: c'est le grand remède à tous les maux.

Savard a vidé sa pipe, l'a rechargée, rallumée: il souffle de bien-être.

« Ensuite, j'ai eu l'idée: on va se séparer; moi et mon garçon, on monte par le bras droit; François et Juste, par le gauche. On se joindra comme on pourra. C'est de courir sa chance, pour le mieux. Ainsi dit, ainsi fait. »

Gaudreau coupe le récit; il s'imagine partir:

« Embarque, Lalancette! Quelle eau tranquille! C'est là qu'on navigue sans forcer! Tonnerre! voilà que ça change! Du courant fort, des remous: le rapide. Et cette chute, maudasse! Un roulement de flots et d'écume, un bruit de diable qu'on s'entend plus parler d'un bout du canot à l'autre. On portage, faut bien, tête de caribou! Puis, d'un coup, la brunante, autant dire: c'est la nuit, sous les sapins. Mais là, c'est une bonne place pour tenter. Oui, dormons, bateau!

« Au matin, ce qu'on aperçoit? De la neige: quatre pouces; ça marchera mal. On descend voir du côté de la

rivière. « Regarde, François, fait subitement Juste. — Où donc? — Plus haut, dans cette baie. — Vrai de vrai: des loutres! — Baisse-toi, François », qu'il me dit. Suis pas bien haut; ça me force guère! On marche courbé, tous les deux, vers notre canot, pour ne pas les effaroucher. Les truites en arrachaient, je vous le dis! Chaque loutre plongeait et remontait avec un poisson dans les dents. Tiens, cette effrontée, sous l'eau, à vingt pas du canot, vois son souffle: ces petits bouillons à la surface. Elle ressort. Je tire: elle s'en va mourir sur la rive. Une deuxième se montre: Juste vise... touchée! le courant l'entraîne; on veut la repêcher... Une troisième sort la tête, replonge... on fournit pas.

— Ça va bien, remarque Tremblay: deux de perdues...

— Mais si je te disais, moi, qu'on a poigné l'une dans les aulnaies.

— Et l'autre?

— L'autre?.. que c'est un beau vison qui s'en est venu sur nous. « Dépêche-toi, dépêche-toi, Juste, avant qu'il prenne le bord! » On le touchait; l'animal disparaît sous un arrachis! Et fouille là-dedans! Bonté! l'aviron entrait jusqu'à son fin bout. Je me décourage; je remonte la rivière sur la rive, pour chercher des pistes de castor.

« D'un coup, qui j'entends venir en canot? Mon gars... Et qu'il me crie: « On l'a, notre vison! » Ventre bleu! j'étais content. Et puis encore qu'il ajoute, et qu'il tend haut son bras: « Une martre! prise au piège, une belle brune! »

— C'est effrayant, leur chance, murmure Arthur.

— Vous savez, les amis, confie Gaudreau, quand je cherche, j'ai mon petit moyen: je promets une basse messe au bon saint Antoine.

— Torvis! s'exclame Savard, que je l'aurais bien dû prier, moi!

— Vous n'avez rien trouvé, vous autres?

— Tais-toi, mon sorcier! Rien trouvé? Oui, que je vous dis, qu'on a trouvé de la misère, de la malchance: des rapides, des portages. On s'éreinte... De l'eau basse: faut porter nos canots.

— Mais de la pelleterie? » insiste Gaudreau.

Le farceur! Il sait bien que le vieux n'a rien pris; mais son malin plaisir, c'est de le lui faire redire. Et l'autre s'y laisse attraper.

« Un vison... tire... flûte: parti! Puis deux castors.

— Tués?

—Pareil: manqués net.

— Pour une chasse, va dire, bien c'en est une! » prononce sentencieusement Tremblay.

On rit, sous cape, les hommes; à gosier plein, les enfants.

« Riez, riez bien, les petits morveux! gronde Savard; la chance, c'est comme le vent: ça vire à tous les sens.

— C'est d'avoir la corde pour virer sur le bon bord. »

Lalancette reçoit la réplique:

« Faut la corde, toi, pour te pendre, mon... »

Sa phrase est brisée:

« La paix, ceinturon! lance de sa grosse voix Tremblay qui veut rester sérieux, la paix dans ma cabane! ou bien non, j'ouvre... et la tempête vous emporte! »

Il se lève, touche le loquet.

« Es-tu fou, mon homme? par ce temps d'Iroquois, si tu penses qu'on décolle d'ici!

— Tout cela, père Savard, c'est des joyeusetés de colons. Mais l'histoire, comment ça continue?

— Tiens, Tremblay, Gaudreau reprend le fil; la neige s'est mise à tomber par lourds flocons, jusqu'à dix pouces dans une seule journée, misère!... et monte, monte: trois pieds. Et nos raquettes laissées dans la cache, près du lac.

Et des vivres, quasiment plus rien sous la main. Quoi faire? C'était un dimanche. « M'est avis, que je dis, Juste, qu'on va rejoindre les autres. — D'abord, là, qu'il répond, c'est l'heure de la messe en notre paroisse: on va réciter le rosaire. » On l'a égrené tout entier. Puis on sort; et décolle-toi: dans la neige jusqu'aux reins. On arrive à une montagne; à sa mi-côte, plus d'affaire à monter: rendus au bout de nos forces. On revire. Et c'est une chance qu'on n'avait pas démanché notre tente. On tombait de fatigue. Si la glace prenait, le retour serait facile; mais le temps reste peu froid; on est bloqué dans la neige. Et notre manger baisse... baisse.

— Pauvre Juste; un cran de plus à ta ceinture! »

Cet Arthur est sans pitié. Lalancette ne s'en émeut pas: il a bien dîné depuis; et le souper l'attend.

Gaudreau poursuit:

« La journée fut longue et triste; au soir, on est resté, Juste et moi, deux heures pleines sans se dire un mot.

— Allez coucher, ricane Arthur.

— Le lendemain, dès la première clarté, on repartait, nos pieds, nos jambes, nos cuisses embourbés dans cette maudite neige! et tout notre gréement sur la tête et les épaules.

— Pires que des quêteux, jette en travers une jeunesse.

— Tu l'as dit, mon p'tit gars. On longeait deux rapides sans fin; on entendait l'eau folle courir en vitesse, et nous crier, déjà disparue: « Que vous seriez mieux descendre comme nous, à la belle épouvante! »

— Ah oui, bonjour! là-dedans on se tord le cou! »

La remarque vient d'Arthur; il tient à la vie, le beau garçon.

« Enfin, la rivière calme; le canot dans le courant; nous dans le canot; on navigue; l'aviron à tour de bras. Mais l'estomac creux, batêche! Et l'air froidissait, blé d'inde!

qu'on sentait les glaces s'en venir. Une journée de misère! Au soir, on arrivait à l'embranchement. Débarque! Et ce qu'on voit? Les arbres plaqués tout frais, puis au travers des branches, des étincelles. On se hâte. On distingue le tuyau d'une tente. Je tire un coup de fusil...

— Sur la tente? fait un petit naïf.

— Eh, cré! dans les airs, non, pour avertir.

— Un beau coup, oui, le tien, se moque Arthur: le cap seul qui part! Je l'entends pareil; je dis au père: « Ils s'en viennent. — Une figuration, mon garçon », qu'il m'obstine. Oui, figuration! Un second coup, et plein tout de bon. Je saute dehors. Hourrah! hourrah! On se réjouit. Puis à nous quatre, on est rentré sous la tente; le souper était prêt; le poêle, rouge à éclater.

— Votre poêle, il a sauté? demande le même petit.

— Saprés enfants, taisez-vous donc! » gourmande Tremblay.

Lalancette se frotte les mains:

« Ce qu'on était bien, là-dedans! C'était un beau revoir. On s'est raconté ses aventures. « Puis votre chasse? » qu'ils nous ont demandé.

« Notre chasse? poursuit Gaudreau en riant; j'approche mon sac, sans me presser, j'en sors la peau de loutre, puis une deuxième, puis la martre, puis le vison. Vous voyez leurs figures!

— Au lendemain vous avez repris la rivière, le lac, le retour? »

Lalancette hausse les épaules:

« Si tu crois, Tremblay, le retour! Mon sorcier, pas si vite! Dans la nuit, l'eau fut toute prise par la gelée. On s'est fait des traînes; on laisse là nos canots. On part. Quatre jours, quatre nuits: à la tête du lac.

— Gelé?

— En belle eau liquide! Nouvelle affaire: nos canots pas emportés! On s'est trimé une manière de cajeu, avec une voile, un poêle de tôle, car le froid nous mordait. On gouvernait avec une rame, et ça marchait, pas au grand trot, par exemple! le pas d'un homme. Le pire, c'est qu'il était faible, notre bateau; si on changeait de place: vire de bord! au fond du lac! On gagne terre pour dormir. Au réveil, de la froidure, un gros froid noir: le nordet, de la brume sur l'onde: on n'y voyait pas d'un arpent devant soi. Le père Savard, il était de méchante humeur! de la brume sur le cœur: « J'embarque plus sur ce maudit cajeu, qu'il dit: je tiens pas d'aller voir le fond des eaux! Arthur puis moi, on continue notre chemin à pied. » Eh! l'père, bon voyage!

« On se sépare. Ça navigue en monsieur, nous deux, François et moi; le poêle chauffe; on fume sa pipe; on gouverne chacun notre tour. Puis on aperçoit de grosses montagnes. Pas drôle! l'père Savard et son Arthur, ils vont se perdre: jamais passeront là-dedans! Bien, tant pis! ils l'ont voulu. Pour nous autres, le vent nous pousse. Vers le soir, on accoste, on tente, on soupe.

— Ça, c'est le bon temps, hein, son oncle Juste? »

Lalancette ne répond pas à cet ennuyeux Arthur, parce que sa remarque est trop bête, et parce que la porte de la maisonnette s'ouvre soudain. La rafale? Non: c'est le jeune Duguay; il est entré sans frapper, ou ils ne l'ont pas entendu:

« On peut-y se réchauffer, une escousse? Fait frett, frett, dehors!

— Viens-t'en près du poêle, mon garçon. »

On se recule; de la place pour tout le monde.

« D'où c'est que tu viens?

— Où tu vas?

— Toujours pas à pied, un temps pareil? »

Trop de questions à la fois pour le petit, dont la bouche, paralysée par la froidure aiguë, parlait avec peine. On comprit qu'il s'en retournait, en voiture vide, vers Saint-Méthode.

Lalancette eut une lumineuse idée:

« On embarque avec lui pour redescendre chez nous.

— De bon sens! de bon sens! Toi, Juste, tu sais, toujours le plus fin. »

Les chaises, renvoyées brusquement, grincèrent sur le parquet de bois. Les hommes prirent leurs lourds capots, casques et mitaines.

« Ton bois, Tremblay, crains rien: on viendra le finir demain, s'il fait beau temps.

— Merci de la complaisance; mais votre chasse, père Savard, la finition?

— Écoute, Tremblay, on te baille ça en trois mots.

— En quatre, jette ce fou d'Arthur; on est quatre: chacun le sien. »

Ils en croisèrent plus de quatre; tout glissa vite.

« Bon! d'abord notre montagne: coupée carrée: passe pas, monte pas, torvis! grogne Savard; qu'on s'est fait un cajeu.

— Ah! ah! » Les autres rient du vieux.

« Et pire que le tien, François: pas de clous, rien que des coulisses!

— C'est ça qui vire droit au fond des eaux, l'père!

— Toujours pas cette fois-là.

— On est reparti, les deux cajeux de file.

— Un compérage, quasiment!

— Le soir même, du bon vent.

— Beau clair de lune; des étoiles plein le firmament.

— Un froid de diable, par exemple!

— Laisse le diable en enfer, Arthur! »

Le petit Duguay tourne et retourne ses deux mains sur le poêle; il voudrait rester longtemps, de même; il n'a cure

ni du diable, ni des étoiles: « Fait frett, frett, dehors; icite on est ben mieux! »

« À la décharge du lac: débarque! Le rapide en bel été: rien de gelé! On reprend les traînes, par la neige.

— Sur le bord de la rivière, la glace avait pris.

— Oui, une méchante place, du courant vif: voilà notre Arthur dans l'eau!

— J'en sors.

— Mais sa traîne, comme de raison, il la tirait par le collier, aux épaules: elle s'enfile dans le rapide, sous la glace. Et lui qui tombe sur le dos! Il crie: « Au secours! »

— Je mourais, certain.

— On l'a sauvé. On a ri pareil!

— Pas drôle, pourtant: novembre achève; nos familles s'inquiètent: pas de nouvelles; serons pas de retour pour les fêtes.

— Un gros cent milles, encore. Et s'il faut joindre l'autre bout de ces rapides par les bois et les montagnes!

— Qu'il gèle, qu'il gèle! bonté!

— Oui, qu'il gèle: nous glissons, tiens bien! le temps de le dire.

— Gèlera.

— Gèlera pas.

— C'était du grand bois vert tout à l'entour.

— On tente: on parlemente; on dit: la première idée qu'on aura, demain, en s'éveillant, ce sera la bonne.

— On dort.

— Puis moi, quand j'ouvre les yeux, j'ai l'idée: on va rester huit jours. Et toi? Et toi? Et toi? On avait, ma parole vraie, tous les quatre, la même idée.

— Sans consulte.

— On a tendu à la martre. Ça collait sérieux: poigne! poigne! poigne! Du butin, première classe!

— Puis, je vous dis, la semaine finie: du froid sec!

– Et le rapide?
– Il bouge plus! il porte! vingt mille tonnerres!
– Ça décampe! Marche! marche!
– Et le soir même...
– Voyons, voyons, François: cours pas si vite!
– Ça décollait pareil!
– Bon! alors, dès le dernier soir – c'est plus une blague – on voit notre église, son petit clocher dans le ciel.
– Si on était heureux, un peu!
– Puis, chacun, sa maison.
– Hourrah! hourrah! Viv' nous aut'es! »
Et le grand Juste fait un « step » rigolo vers la porte.
« À la r'voyure! »
Tous les quatre et le petit Duguay sont repartis.

*
* *

Tout récit veut sa morale; la voici: ils ont fait preuve de courage, d'endurance et d'habileté, très bien; étalé des peaux magnifiques... Et ce n'était pas merveilleux tant que cela!

Maintenant j'aligne des chiffres, absolument vrais:

200 dollars: dettes des vivres et munitions.
216 dollars: vente des fourrures.
16 dollars: bénéfice net entre les 4 chasseurs.

La part de chacun, c'est? Calcul de petite école, dont je me dispense. Et ce beau capital, fruit de 3 mois de « j'en arrache », leur souriait gentiment au seuil du rude hiver!

Non, non, mon p'tit gars, ces chasses lointaines ne valent pas tes calmes abatis. Tranquillise-toi: la Providence te réserve une leçon plus grave et mieux comprise.

IX

Le tourbillon sauveur

Il y a plus triste qu'un abri, si mignon soit-il, détruit par le feu; ses ruines, parfois ont leur poésie.

Mais un logis vivant dont on ferme la porte à clef, froidement; dont les petites fenêtres inquiètes disparaissent derrière des planches clouées; dont la cheminée morose n'a plus le papillonnement gai de sa fumée; et que le silence envahit, et que la solitude enveloppe... Le foyer de François Gaudreau et de Philomène Lalancette, et de leurs jeunes enfants, connut cette désolation.

*
* *

Vous vous rappelez Aimé, le grand frère parti, jadis, avec Carcoua, l'Indien? Ses randonnées sont finies. Il est marié; il est père de famille; il est marchand prospère; il s'est fixé sur les bords magnifiques du lac des Commissaires.

Il se souvient de François; il lui envoie cette lettre:

« Cher frère,

« Je t'écris; c'est pour dire: des Américains vont monter, trois, pour la pêche, par ici, et qu'ils veulent trois guides sur le lac; il y a moi, il y a Pierre Carcoua, puis il y a toi, si tu veux. Ça va payer: une piastre et demie, clair, par jour; ça prendra plusieurs semaines. Descends bien vite; c'est une belle chance. On est en bonne santé tous. C'est moi

Ton frère Aimé. »

Ce message arriva, troubla l'existence rude, heureuse et paisible du jeune menage. Songeaient-ils à cela, je vous le demande un peu! Qu'avaient-ils besoin de cette tentation de fortune et de vie plus commode?

N'accusez pas Aimé: ce fut très gentil de sa part de songer à son petit François pour l'aider à vivre moins à la gêne.

Ce fut un malheur quand même.

La lettre traîna sur la table. L'homme la ruminait durant ses longues heures de travail au bois; la femme la relisait, seule, dans la maisonnette où jamais question si grave n'avait exigé tant de réflexions. Il y a le *pour*... Il y a le *contre*...

Fatalement le beau fantôme éblouit les yeux et les cœurs. Pensez donc: tout un été, frais déboursés, le dollar et demi par jour; c'était faire de l'or!

Et franchement, pour l'époque, oui, cela paraissait la richesse.

Donc ils partiraient. Les animaux furent vendus; le logis, fermé.

François et Philomène et leur petit monde entreprirent, en voiture, le long voyage.

*

* *

Les Américains n'arrivèrent que le vingt de mai. Tout de suite ils demandèrent leurs trois guides.

« On vous attend, répondit Aimé Gaudreau; il y a moi, que vous connaissez; il y a Pierre Carcoua, qui vous a déjà servis. Le troisième, c'est mon frère: le voici. Je calcule qu'il fera votre affaire: il a quasiment grandi en canot; il sera meilleur que moi.

— *All right!* approuvèrent les étrangers; nous allons déjeuner. Tenez-vous prêts: nous partons pour la pêche, le repas terminé. »

Les canots furent mis à l'eau: trois embarcations; chacune aurait son pilote et son pêcheur.

Ces messieurs ont déjeuné; ils sont d'excellente humeur. La table fut copieuse; l'air du Canada leur plaît. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

On part, au large, vers la décharge. Mais un vent de nord-ouest se met de la partie pour la gâter; il n'en fait jamais d'autres, ce vilain brouillon!

Deux embarcations plus sages ont regagné terre, pour pêcher à la ligne, sur la rive, mieux à l'abri. François, dans la troisième, et son Américain têtu, gardent le milieu. La brise et le courant poussent, entraînent le canot vers le rapide. Il faut lutter sans arrêt. Gaudreau se fatigue; il trouve le temps bien long. Le sportsman se moque de tout cela; du poisson dévoué se laisse prendre. C'est ce qu'il voulait, notre monsieur; donc ce qu'il fallait. *All right!*

Vers midi, l'estomac creusé par l'exercice et soumis à l'habitude, réclame sa pitance:

« Allons dîner; regagnons terre. »

Ce fut pour notre François la seule bonne parole de cette matinée interminable et périlleuse. Ah! le canot fila ses nœuds agiles, rejoignit les deux autres. Un éclair! Vive la terre!

On dîna sous la tente. Déballage de boîtes grandes et petites, rondes et carrées, de couverts, d'ustensiles, de complications commodes et risibles. Petit François revoit son « campe », sa bonne vie simple, frugale et savoureuse, et se moque un peu, dans sa barbiche, — faudrait pas que ça *paraîtrait,* bonté! — se moque, tout en happant les fins mets comme un vrai monsieur. Pourquoi pas? Bien dîner, c'est pas plus malin qu'autre chose. Ça s'apprend très vite!

*
* *

Ils sont debout, tous les six. Trois pipes; trois cigares. Les boucanes croisées font d'indissolubles alliances; elles donnent le génie, suscitent les grands traités.

L'un des Américains propose ceci:

« Nous allons, vous deux — ses compagnons — et moi, donner chacun notre piastre; et celui des guides qui fera faire la plus belle pêche, on lui paiera les trois dollars en plus du prix de sa journée.

— *All right!* marmottent placidement les deux touristes.

— Correct! correct! s'exclament plus joyeux les deux Gaudreau, l'Indien restant froid. Ça c'est parler en vrai Américain, bonjour de la vie! c'est du bon monde, pas pour rire!

Comme de raison, François n'a pas l'ombre d'un doute: son Américain prit, à lui seul, plus de poissons, dans la matinée, que les deux autres ensemble: c'est lui, François Gaudreau, qui les aura, les quatre dollars et demi. Tout ça en une journée! Ce que c'est quand on décolle de son trou! Quatre piastres et demie! rien qu'à tenir son canot sur l'eau: c'est quasiment un vol, ma grande conscience!

Tout doux! Rassure-toi, pauvre François!

Quand on fut sur le point d'embarquer, l'Américain lui dit:

« Nous allons à la même place que l'avant-midi. Prenez une ficelle et mettez au bout une roche qui vous servira d'amorce. Nous pourrons descendre un peu plus bas sur le rapide, pour prendre de la grosse truite.

— C'est bien », fit le guide.

Quand tout fut prêt, la roche, en arrière, dans le canot, on poussa au large. Bientôt, sentant le courant s'activer, Gaudreau crut bon d'avertir:

« C'est le moment de jeter la roche à l'eau.

— Ah! ça, non, riposta l'autre vivement, descendez encore un peu plus bas. »

On était sur la tête du rapide, en plein milieu. Devant soi, l'eau dévalait.

Par trois fois, dans ce péril François proposa:

« Je lance ma roche. »

Par trois fois, obstinément, l'Américain grogna:

« Non: plus bas! »

Soudain, plus d'hésitation: ni une, ni deux, François saisit la lourde pierre et, par-dessus bord, la laisse choir dans l'abîme.

Trop tard! Un caillou dans l'océan! l'ancre ne servirait de rien.

« Monsieur, monsieur: le rapide! on le saute malgré nous! Gare à vous si le canot se remplit! »

Ah! misère de misère! oui, plus bas!

Ils y allèrent! Jusque tout en bas, traînés comme paille, sur les flots tumultueux.

Quelle descente! et, merveille d'adresse, sans heurt, sans encombres, sauf, au détour, soudain ce rocher plat émergeant à peine; et droit sur lui fonce le canot! La mort! Eh non! Plus rapide que l'eau vertigineuse et d'une habileté de Peau-Rouge, François manie l'aviron, détourne l'esquif, hélas! pas assez pour qu'il n'arrivât de côté contre l'obstacle fatal.

Et le canot se mit à se remplir.

D'un bond, Gaudreau sauta sur la pierre glissante, sut s'y maintenir lui-même, et, des deux mains, la frêle embarcation qui menaçait de se rompre. Là-dedans restait assis, que voulez-vous, le brave Américain, trempé, ahuri, abasourdi, recevant par-dessus les épaules l'eau qui passait.

Le guide lui cria, dans ce tumulte des flots:

« Débarquez donc, débarquez donc, bonté! »

Le monsieur compris, obéit, garda comme il put l'équilibre difficile.

Et sous la pression des vagues, le canot se rompit, disparut dans le torrent, perdant, avec lui, son contenu: les engins de pêche, une tente, une carabine... et la belle chance du petit Gaudreau!

Eux du moins, le pêcheur et son pilote, se maintenaient, sains et saufs, sur l'îlot dangereux n'émergeant qu'à peine du rapide écumeux et tourbillonnant.

*
* *

Bientôt, sur la grève, en vue de l'abîme, des personnes arrivaient en grande consternation.

Un jeune garçon d'Aimé Gaudreau suivait, de loin, la partie de pêche. Il vit le canot, monté par son oncle François, filer dans le rapide. On ne pouvait, dans ces eaux terribles, grossies par la fonte des neiges et les pluies du printemps, que tout perdre et se noyer. Il courut, épouvanté, vers sa demeure:

« Maman! maman! Son oncle François...

— Eh bien! quoi, mon petit? »

Philomène arrivait:

« Un malheur? »

Le garçonnet, essoufflé, bégaya:

« Ils ont pris le rapide.

— Ah! mon doux Jésus, il nous fallait bien ce malheur! et dès le premier jour! »

On se hâtait vers la Grande-Décharge. La nouvelle de l'accident circulait, attirant du monde. Des voix disaient:

« Pour une grosse malchance, c'en est une!

— Oui, certain.

— Faut pas encore se décourager; tu sais, le rapide, on peut le descendre.

— La preuve: Carcoua l'a sauté, lui, et il vit.

— Oui, ça va quand on se prépare.

– Pris de même, dans un vilain tour, le p'tit Gaudreau, s'il s'en réchappe!

– C'en sera, une chance!

– Oui, pour le sûr, une belle chance!

– Tenez, ce que je vous disais? »

L'homme qui préconisait la confiance, devançant le groupe, voyait le bas du rapide, et, sur la roche plate, les deux réchappés. Il cria très vite:

« Décourage-toi pas, Gaudreau: on s'en vient. »

Puis se tournant vers les deux femmes, anxieuses:

« Madame Gaudreau, c'est une bonne nouvelle: ils n'ont pas de mal.

– Ah! Dieu soit béni, Dieu soit béni! » soupira Philomène, avec un immense soulagement.

Elle, et ses petits enfants, et sa belle-sœur, et ces braves gens, envoyaient à François des paroles et des signes de bonne amitié, d'heureuse joie pour l'affreuse mort évitée. Et le pauvre Américain avait sa part dans cette franche sympathie.

Maintenant que le sauvetage n'était plus qu'un jeu, la réaction se fit immédiatement de l'angoisse et de la compassion sincère à l'hilarante plaisanterie de les voir en si piteuse posture. C'est clair: sur l'Américain surtout pleuvaient les quolibets. Il ne les entendait pas, ou ne les comprenait guère, ou flegmatiquement recevait ces paquets de gros sel et de farces, comme, dans le canot, tout à l'heure, les lourdes avalanches d'eau.

L'essentiel, pour le moment, c'était la vie sauve. De roche en roche, avec des bras tendus pour les aider, les deux noyés, en parfaite santé, retrouvèrent le bord, se secouèrent, s'égayèrent un brin – même l'Américain – et s'en allèrent se sécher et se reposer.

Le petit Julien, né farceur, prit son grand air de pitié:

« Well, John, vô étez sorti du remous comme Jonas de son baleine! »

Il y eut un long rire aux échos du lac.

John se frictionna, s'enveloppa de flanelles, ingurgita cordiaux et toniques, s'étendit dans son hamac, dormit, fit un copieux repas, dégusta son londrès, et se porta mieux que jamais.

Rien n'est salutaire comme le plongeon dans le rapide!

Oui, faut distinguer, n'est-ce pas?

Le petit François Gaudreau n'en jugea pas de la sorte. Ses quatre dollars et demi s'en étaient allés au fond de l'abîme.

Et sa bonne étoile, avec eux, l'abandonnait sans espoir.

Le lendemain, il se présentait pour reprendre son service.

« Oh! no! no! »

Rien ne put modifier l'arrêt brutal.

« Mais c'est vous, monsieur, qui disiez toujours: « Plus bas! Encore plus bas! » Alors, on s'est fait poigner par le gros courant. Rendu là, faut qu'on le saute certain, le rapide!

— No! no ! »

Le p'tit François s'échauffa; après son bain forcé, ce n'était pas un mal:

« Crée morue! m'sieur, parce qu'on est un guide, on passe pas un rapide au vol! »

Gaudreau n'insista plus. Son frère Aimé ne sut davantage vaincre l'obstination de l'Américain. Bien plus, l'histoire fit le tour, sema la méfiance. Des voyageurs nouveaux arrivèrent; toujours le même refus au malheureux François: « Ce étez vô le méchant guide? Oh! no! no! pas vô! »

Il n'y avait plus d'argent à faire.

Le bon garçon se découragea. Les semaines s'écoulaient en pure perte.

Vers la mi-juin, François dit à sa femme:

« Allons-nous-en *chez nous.*

— Certainement, répondit-elle; c'est la première fois que nous laissons notre terre pour aller gagner; je crois que ça va être la dernière. »

*
* *

Parfois, ce « chez nous », au retour, est tristement délabré.

L'absence de deux mois coûta cher à François Gaudreau. L'époque des semailles était passée. Au lieu de la fortune que l'on s'était promise: la gêne, une dette, un surcroît de travail: tout le fruit de l'expédition.

François disait naïvement:

« Je trouve que nous n'avons pas fait un voyage bien payant. »

C'était fine raillerie ou philosophie pratique. Mais dans l'intime du cher foyer retrouvé, le petit Gaudreau et Philomène, sa femme, tout contents d'être « chez eux », ont épanché leurs cœurs:

« On est encore mieux ici qu'ailleurs; on n'est pas près de faire une excursion semblable. »

Ils ont tenu parole.

*
* *

Dès lors reprit la vie normale de labeur assidu, tonifiant pour l'âme, sain pour le corps, donnant le pain quotidien et le tranquille contentement. Les nourrissons, dont se moquait le beau Gilles, mais dont le petit François était fier de plus en plus, arrivaient, joufflus, gentils, vrais marmots de colon; il y en eut neuf, toute une florissante famille de Gaudreau. Ils furent la bénédiction du foyer.

Et les joies et les épreuves se succédèrent, comme les saisons, comme les journées lumineuses, comme les heures grises de brouillard ou de rafale.

Les joies, c'est si facile à porter; l'épreuve, il n'y en a souvent qu'une seule pour un ménage pauvre et travaillant: la maladie. Quand elle frappe, ses coups sont terribles. Dieu mit au cœur des mères une force plus grande.

Philomène était de celles-là, toutes de sublime dévouement.

Il advint que le père et successivement six enfants, et alors tous les sept ensemble, atteints d'une fièvre maligne, s'alitèrent, en danger de mort, d'interminables semaines. Seule restait debout la mère vaillante, suffisant aux soins de son cher monde, faisant son ménage, voyant à l'étable, passant des nuits sans repos, l'inquiétude au cœur, mais dans l'âme un amour plus fort que l'épreuve. Et tous furent sauvés par la sollicitude éclairée d'une pauvre femme courageuse et la pitié du ciel.

Et pourtant l'impitoyable visiteuse, la mort, se faufila dans la demeure pacifique.

Il faut des larmes résignées pour qu'un foyer chrétien donne tous ses fruits de grâce, comme au sillon, les sueurs sans compter, pour la moisson nourrissante.

L'aînée de la maisonnée, Victoria, belle jeune fille, d'une douceur et d'une bonté charmantes, avec l'agrément précieux d'une voix mélodieuse qui surprenait et captivait, trépassa dans sa seizième année, au triste soir d'un beau jour de juillet. Ah! pour ceux qui restaient, ce fut désolant.

Le corps de la jeune vierge fut descendu dans l'humble fosse de sable du cimetière d'alors. Ce lieu de sépulture, abandonné depuis, est aujourd'hui solitaire, envahi par la végétation rapide et sauvage des landes incultes. Bien des croix sont tombées, des noms, effacés, des chagrins, oubliés. C'est, là-haut, sur la butte aride, inconnue de beaucoup, l'ancien champ des morts, triste deux fois: pour les défunts qui ne sont plus qu'une poussière humaine

introuvable, et pour les mausolées eux-mêmes qui disparaissent.

Tout récemment, un ami de la famille Gaudreau, parcourant en pèlerin cet endroit d'austère poésie, fut conduit, sans doute par l'âme de la pieuse enfant, parmi les débris et les herbes folles, près d'une épitaphe encore lisible:

Ici repose
VICTORIA GAUDREAU
19 juillet 1909

Ému de cette révélation, messager de la consolante nouvelle, le pèlerin s'en fut porter au foyer qui n'oubliait pas, mais n'espérait plus quelque vestige de l'aimée, l'annonce de la mystérieuse trouvaille.

Ils pourront maintenant, les vieux parents et celle tout affectueuse et dévouée qui garde, avec eux, la maison devenue trop vide, ils pourront sur cette tombe retrouvée semer quelques fleurs, des prières et des larmes: le souvenir et le cœur ont d'infinis trésors.

Et ce sera pour la mère et pour le père, aux heures finissantes de cette rude et longue journée de travail, d'abnégation, d'amour inlassable que fut leur existence, un sourire du ciel sur les sacrifices de la terre: la récompense d'une vie généreuse.

Ah! quand tout est pour l'amour, tout finit bien!

ÉPILOGUE

La maison blanche

Dans sa maison blanche, au toit vert, moderne, spacieuse, riante et confortable, – ah! ce n'est plus l'horrible petit « campe » d'il y a cinquante ans, ni la cabane sur le défriché! – monsieur François Gaudreau se repose. Il vit de ses rentes: c'est un métier plaisant, tout au bout du dernier sillon. Finis, les coups de hache et les tracas de la charrue!

Et dans la fumée bleue de sa bonne vieille pipe, fidèle amie des jours sombres ou rayonnants, pendant que doucement « se berce » Philomène, la vaillante de jadis, et que leur benjamine veille au ménage ou rédige ses notes, lui, mon p'tit gars de ces pages, pépère grisonnant, il rêve, il songe, il se souvient.

Ah! l'autrefois et l'aujourd'hui!

Sur sa propriété, où se trouve bâtie l'église neuve de Mistassini, et sur son territoire de chasse d'antan, que de changements survenus!

Gaudreau, l'ancien, répétait volontiers, du seuil de sa case rustique, montrant la solitude sauvage: « Vous verrez, vous verrez: ça deviendra un grand centre. On entendra plusieurs angélus. »

Ses fils, et peu à peu quelques rares voisins, souriaient et plaisantaient. Ils ont appelé l'endroit: « Les Angélus ». Et le nom se répandit.

Un gars partait pour Mistassini: « Arrête un peu, Johnny: où c'est que tu vas? – Moé, j'mont' « aux Angélus », au moulin du père François. »

Nos pauvres chers vieux! on en rit si souvent. Ils ont le regard tranquille, par-dessus les lointains, fixé sur l'avenir.

Un centre. Les Angélus: tout s'est réalisé de façon surprenante. L'abatis solitaire du p'tit François, les travaux plus actifs des Pères Trappistes ont ouvert la place nouvelle, et celle-ci, mieux connue, s'est peuplée; des rangs se sont taillés et élargis, et toujours plus avant s'est avancé le sillon dans la forêt.

Bientôt, par l'intelligence dévouée de son clergé, la paroisse Saint-Michel de Mistassini s'est organisée; elle est devenue prospère en s'étendant, et féconde, avec ses deux missions de jadis: Saint-Eugène et Saint-Stanislas, transformées, elles aussi, en paroisses autonomes, et créant, à leur tour, des centres nouveaux de colonisation.

L'industrie, d'un coup de baguette merveilleux, fit surgir la ville naissante de Dolbeau où n'était, hier, qu'une zone de sable abandonnée.

Dans le silence d'autrefois, l'impressionnant silence des bois et des grèves, où ne passaient que le grondement des chutes, l'appel d'un orignal, le cri d'une chouette, dans le silence d'aujourd'hui chante la voix des cloches et se croisent les sifflements de la vapeur.

Et de Dolbeau, et du Monastère, et de Mistassini, des trois clochers tout voisins, trinité de prière, les trois angélus, trois fois, chaque jour, souvent à la même heure précise, ou se répondant par-dessus les deux rapides, dans l'harmonie grandiose des eaux tumultueuses, les angélus égrènent leurs notes claires sur les âmes, sur les foyers et le cloître, sur les espaces utilisés par le courage et le génie de l'homme, et fécondés par la bénédiction de Dieu.

*
* *

Et le « p'tit gars » de jadis revoit le passé, contemple le présent, songe à ses lendemains toujours plus réduits.

« Dites-moi, père François, — d'aujourd'hui — vous voilà quasiment seul témoin survivant d'une série de métamorphoses, de jours de misère et d'années plus faciles; que pensez-vous de tout cela?

— Eh! eh! mon doux! ce que j'en pense? Oui, c'est de tout prendre comme le bon Dieu nous l'envoie! Et puis, je vas vous confier tout bas, cœur à cœur, à l'oreille, d'autres en riraient: quand nous partions, nous autres, les p'tits gars de ce temps-là, tuer l'ours dans le grand bois sauvage; et quand nous faisions nos terres neuves à coups de pioche, avec rien dans l'estomac qu'un morceau sec de pain d'orge et nos gorgées d'eau de savane, là, pour vous dire, c'était un bon temps quand même! Est-ce pas vrai? »

D'un sillon dans la forêt combien lèvent de beaux courages et d'immortelles fiertés!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace 9

Avant-propos: Le vieux « campe » au père François . . . 11

Première partie: Le Moulin de la Grande Chute 19
I. La montée tragique 19
II. La cabane misérable 28
III. Le sourire de la glèbe 35
IV. Et l'autre sourire? 43
V. Le secret des bois 52
VI. L'ami Gilles 61
VII. Trois spectres 69
VIII. À la poursuite d'un ours 80
IX. Crise d'âme 88

Deuxième partie: L'Abatis du p'tit François 99
I. Décision 99
II. Bras et cœur vaillants 107
III. Joyeux Noël 117
IV. Un printemps sous la neige 128
V. Deux cadavres 139
VI. Vie nouvelle 151
VII. À l'ermitage 161
VIII. Un récit de chasse 172
IX. Le tourbillon sauveur 188

Épilogue: La Maison blanche 199

BNQ
C 000 246 543